
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01936760 6

VICTOR HUGO

Ce volume a été déposé
AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
(Section de la librairie)
Conformément à la loi.

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, rue Madame, 3.



VICTOR HUGO

D'après l'unique *épreuve photographique* exécutée par son fils, François-Victor Hugo, à l'époque où son père écrivait les *Châtiments* (1852).



VICTOR HUGO

(1880)

Les grands Citoyens de la France

VICTOR HUGO

SA VIE. — SES ŒUVRES

PAR

ALFRED BARBOU



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSELLE D'ALFRED DUQUESNE

16, RUE DE LA SORBONNE, 16

NOTE DE L'ÉDITEUR

Au moment de publier ce volume, craignant, malgré les longues et consciencieuses recherches auxquelles il s'est livré, d'avoir commis quelques erreurs, l'auteur, M. Alfred Barbou, usant de la bienveillance que lui témoigne depuis longtemps M. Victor Hugo, a cru devoir soumettre au Maître lui-même, guidé en cela par un sentiment de profond respect, le manuscrit de son ouvrage.

De la sorte prié d'apprécier le jugement porté sur lui M. Victor Hugo a daigné répondre par l'admirable lettre que nous reproduisons autographiée.

S'imaginant bien qu'il s'agissait de le louer, le poëte immortel a refusé, en quelque sorte, d'encourager la louange; mais nos lecteurs verront quel cas il fait de l'écrivain qui a écrit sa biographie, laquelle a été soigneusement revue par un homme

de lettres éminent que nous tenons à remercier ici, et qui a en quelque sorte vécu de la vie de Victor Hugo.

Ce que nous offrons au public, c'est donc une œuvre exacte, complète et pour toujours rendue célèbre par la lettre qui la précède. Afin de donner un attrait de plus à ce livre qui résume la plus noble et la plus glorieuse des existences humaines, nous l'illustrons de deux portraits, hors texte. Le premier de ces portraits gravé par MÉAULLE, un des maîtres les plus estimés de la gravure française offre un intérêt tout particulier : il a été fait d'après une photographie de VICTOR HUGO, à l'époque où celui-ci écrivait les *Châtiments*, et c'est son fils FRANÇOIS HUGO qui fit lui-même cette photographie dont nous possédons une *épreuve unique*.

A. DUQUESNE.

Paris —
23 décembre 1879

Monsieur,

je ne lirai pas maintenant le livre que vous publiez ; j'ai toujours refusé de lire toutes les diverses publications dont j'ai été le sujet ; je n'ai lu aucun de ces livres, pas même l'ouvrage de Madame Victor Hugo. Il me semble qu'en cette matière-là, comme

en tant auteur, je dois être
du public.

S'il y a des erreurs, et
il y en a, même dans le
livre si noble et si touchant
de Madame Victor Hugo,
elles peuvent toujours être
corrigées. Ce que le public
demande de vous, c'est
la vérité, la sincérité,
la loyauté parfaite et
profonde.

Ces qualités, Monsieur,
je les trouve dans votre
ouvrage. Vous avez un
talent que j'honore, un

espoirs que j'aime, les
convictions que je partage.
Vous m'avez donc, je vous
les offrez, dans cette œuvre
où vous parlez de moi
je vous remercie.

Quel que soit le
jugement qu'on porte sur
moi, je suis tranquille.
Ma tentative littéraire,
ma tentative politique, ma
tentative sociale, sont trois
efforts vers le bien. Je n'ai
jamais eu de colère que
contre le mal.

Humanisme littéraire

[illegible] Serrons-nous avec tous
ceux qui ont en eux le
désir de voir décroître la
souffrance humaine. Si
diverses que soient les
surfaces, le fond, le progrès
est toujours le même. Ce
qu'a voulu Socrate, est
voulu par Molière ;
ce qu'a voulu Jésus,
est voulu par Voltaire.
Je presse vos mains
cordiales.

Victor Hugo

PRÉFACE

Pour raconter Victor Hugo, pour faire pénétrer dans l'esprit de tous ce qui se dégage de ses écrits et de ses pensées, il faudrait, à notre avis, s'appeler Victor Hugo.

Aussi nous sommes-nous imposé une tâche plus modeste, celle de suivre dans son développement ce génie étonnant, de noter ses manifestations, d'énumérer ses œuvres, de dire simplement ses actes et d'analyser ses productions.

Historien enthousiaste quoique impartial, biographe à la fois plein d'admiration, de respect et de sincérité, nous essayerons, selon nos forces, de rendre hommage au poëte de France pour qui l'immortalité a, en quelque sorte, commencé avec la vie.

Rien de ce qui le touche ne nous sera indifférent.

Nous tâcherons de bien faire connaître à la foule, à l'aide d'anecdotes et de citations, cet écrivain incomparable qui mérita d'être appelé maître à l'âge où les hommes ne sont que des écoliers et qui, à peine adolescent, attira sur lui l'attention du monde.

Quiconque sait lire, l'a lu; quiconque pense, le vénère; quiconque a un cœur, l'aime.

En vain les pieds-plats de la littérature, en vain les classiques, ces conservateurs du domaine des lettres, en vain les reptiles de la critique et du journalisme, les Zoïles, les envieux, les eunuques voulurent parfois conspuer cette gloire.

On n'a pas taché le soleil, dont les rayons éblouissent toujours regardés par tous ceux qui aiment la lumière.

Les contemporains de Victor Hugo s'inclinèrent devant lui sitôt qu'il parut; les chefs de l'école romantique dont nous aurons à rappeler les superbes ba-

tailles, le nommèrent leur roi, on pourrait presque dire leur dieu.

Théophile Gautier a dit à son poëte tout jeune encore, comme Dante à Virgile : « Tu es mon maître et mon auteur. »

Victor Hugo grandit et la renommée grandit avec lui. Sa parole eut non pas seulement un écho, mais un retentissement dans l'univers à travers lequel s'envolèrent ses poëmes traduits dans toutes les langues.

Un poëte est un monde enfermé dans un homme.

Ce vers est de lui. Il explique sa mission, son devoir.

Apôtre de tous les sentiments généreux, voué aux illustres combats, avocat du peuple, il n'a cessé d'élever la parole en faveur de ceux qui sont faibles, de ceux qui pleurent, de ceux qui gémissent. Il a consolé et il a fortifié, il a enseigné l'humanité, sondant les gouffres sociaux et les éclairant comme avec un phare, prêchant le pardon pour les misé-

rables et le châtiment pour les puissants, flagellant les despotes et ouvrant ses bras aux enfants, punissant ceux-là, souriant à ceux-ci.

Lui empruntant un fragment de son jugement sur Voltaire, nous ajouterons que Victor Hugo a fait « la guerre du juste contre l'injuste, la guerre pour l'opprimé contre l'oppresseur, la guerre de la bonté, la guerre de la douceur. Il a eu la tendresse d'une femme et la colère d'un héros ». Il a été, il est un grand esprit et un immense cœur.

Après avoir été acclamé, chanté, presque adoré, il a souffert toutes les douleurs, il a bu jusqu'à la lie tous les calices; il a vécu près de vingt ans en exil, lui, le plus illustre parmi les hommes illustres de ce siècle, lui le plus grand et le meilleur, et au retour ses fils sont morts.

Un géant eût été foudroyé. — Lui, a puisé dans son immense amour pour l'humanité des forces surhumaines. Il a vaincu le malheur et, malgré sa douleur

épouvantable, n'a gardé dans l'âme qu'une colère : celle qui châtie les grands coupables.

Nous raconterons donc la jeunesse de Victor Hugo et son adolescence et les triomphes de sa maturité, en nous servant des documents pieusement recueillis par ceux qui vécurent de sa vie.

Puis nous essayerons de le peindre aujourd'hui, vieillissant comme un chêne robuste, ou plutôt comme un de ces arbres des tropiques, qui, deux fois séculaires, poussent de vigoureux rameaux, des feuilles immenses, enroulant autour de leurs troncs à la rude écorce des lianes fleuries, épandant à leur pied l'ombre, la fraîcheur, le parfum, alliant la force à la grâce, imposant l'admiration et donnant à la fois le repos et la joie.

On pourrait le comparer maintenant à ces pics des Alpes, dont le front est éternellement couronné de neige, mais dont les épaules sont couvertes de forêts verdoyantes et des flancs desquels s'échap-

pent avec des murmures joyeux les fleuves qui vont au loin fertiliser les plaines.

Quel chapitre à écrire sous ce titre : *La vieillesse du poëte de France!*

Ni Homère aveugle, ni Sophocle, ni Pétrarque n'ont eu la splendeur de l'âge; ils sont morts vieux hommes. Lamartine a disparu sans grandeur; Musset s'est éteint, avant l'heure, sous les étreintes de la débauche. Hugo est demeuré toujours plus noble, toujours plus vaillant.

Et si Fontenelle, qui n'était pas un poëte, pouvait dire à une femme, après avoir vécu tout un siècle : « Ah, madame, pourquoi n'ai-je plus soixante-quinze ans! » si Gœthe, à quatre-vingts ans, amoureux d'une jeune fille, écrivait les strophes toutes remplies d'adolescence et de passion adressées à *Lily :* ni Fontenelle ni Gœthe n'ont ressemblé au poëte, qui, âgé de plus de soixante-dix-sept années, semble atteindre sa maturité.

Les rides paraissent hésiter à tracer profondément leur sillon sur ce front

auquel toutes les pensées sont familières; la majesté, la sérénité, la douceur, l'esprit, la gaieté illuminent ce visage *olympien*.

Celui qui n'a point entendu le maître causer chez lui, celui qui ne l'a point vu présidant la table de famille dans un aimable laisser-aller plein de grandeur et de charme, celui-là ne saurait se faire une idée du culte qui lui est dû.

Nous avons eu la grande joie et le grand honneur de l'approcher et nous n'oublierons jamais l'impression profonde que nous avons ressentie.

Quoique nous soyons indigne de l'œuvre par nous entreprise, nous mettrons dans ce livre tous nos efforts, toute notre foi, tout notre cœur.

ALFRED BARBOU.

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE

Les ancêtres de Victor Hugo. — Mariage de son frère. — Naissance (26 février 1802). — Première enfance. — Pérégrinations en Corse et en Italie. — La maison de l'impasse des Feuillantines. — Le général Lahorie. — Voyage en Espagne. — Séjour à Madrid — Retour à Paris (1812). — Un attentat à la liberté. — La rue du Cherche-Midi. — L'empereur et le roi. — Invasion et Restauration. — La pension Cordier. — Préparation à l'École polytechnique. — Les bêtises que M. Victor Hugo faisait avant sa naissance.

L'enfance et la jeunesse de Victor Hugo ont été racontées par un témoin de sa vie, par sa femme elle-même. C'est à l'aide des documents recueillis par Mme Victor Hugo que nous résumons la première phase de cette existence remplie dès le début par d'intéressantes aventures.

Le premier Hugo dont on ait souvenir, à cause de la disparition accidentelle des papiers de famille, était, au XVIe siècle, conseiller privé du grand-duc de Lorraine.

Plusieurs de ses descendants embrassèrent la carrière des armes.

Le père du poète illustre, Joseph-Léopold-Sigisbert, s'engagea comme cadet en 1788, à l'âge de quatorze ans. Des sept frères qu'il avait, sans compter les sœurs, et qui partirent vers la même époque, cinq furent tués dès le début des guerres de la Révolution.

Joseph-Léopold Hugo, ami de Kléber et de Desaix, devint bientôt l'aide de camp d'Alexandre Beauharnais, puis s'en alla combattre en Vendée. Il donna mille preuves de son héroïsme et de sa bonté chevaleresque, tuant nombre d'hommes, mais contribuant à faire épargner dans cette guerre sauvage la vie des femmes et des enfants.

Devenu major il eut occasion d'aller fréquemment à Nantes où il connut un armateur appelé Trébuchet. Celui-ci, veuf, riche, royaliste et catholique, avait trois filles dont l'une, Sophie, petite, mignonne, avec des mains et des pieds d'enfant, prit tout de suite une large place dans le cœur du soldat de la République. Elle était intelligente douce et vaillante, royaliste elle aussi, mais point dévote.

Ces jeunes gens, dignes l'un de l'autre

s'aimèrent. Sophie engagea sa foi et malgré quelques résistances paternelles tint parole à celui que son cœur avait choisi.

Accompagnée de son père elle rejoignit à Paris son fiancé nommé rapporteur militaire à l'occasion du jugement des chauffeurs.

Le mariage civil eut lieu à l'Hôtel de ville.

« Il n'y eut pas de mariage religieux. Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés; les jeunes époux ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout. »

Moins d'un an après, Mme Joseph Hugo mit au monde un fils qu'on nomma Abel. Un second garçon allait naître lorsque le major Hugo spécialement attaché à la personne du général Moreau, grâce à l'intervention de Lahorie, retourna à la frontière. Sa bravoure intrépide le fit nommer chef de bataillon, sur le champ de bataille, au passage du Danube.

Après la défaite des Autrichiens il eut le commandement de la place de Lunéville et devint le protégé de Joseph Bonaparte, frère du premier consul.

Quelque temps après, Joseph Hugo nommé colonel du quatrième bataillon de la 20e demi-brigade, vint en garnison à Besançon. Là le rejoignirent sa femme et ses deux fils, Abel et Eugène.

On se logea place Saint-Quentin, dans une maison connue aujourd'hui sous le nom de maison *Barette*, où un troisième enfant ne tarda pas à voir le jour. Le père désirait une fille qui se devait appeler Victorine.

Au lieu de Victorine ce fut Victor qui vint au monde le 7 (*septidi*) ventôse an X de la République française (26 février 1802).

Victor-Marie Hugo, né d'*un père vieux soldat et d'une mère vendéenne*, était si chétif et si malingre que le médecin déclara qu'il ne vivrait pas.

Sa mère a raconté qu'il n'était pas plus long qu'un couteau et si laid qu'un de ses frères, âgé de dix-huit mois et qui parlait à peine, s'écria en l'apercevant : « Oh ! la bébête ! »

Victor Hugo a décrit lui-même son apparition dans la vie.

Ce siècle avait deux ans. . . . .
. . . .
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,

Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. — Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée;
Ange, sur qui trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas!

Le nouveau-né moribond se fortifia lentement et resta longtemps languissant et triste. Sa mère dut l'abandonner pendant quelques mois ainsi que ses frères pour aller solliciter de Joseph Bonaparte le changement de brigade de son mari, qui fut envoyé en Corse, puis à l'île d'Elbe où elle le rejoignit. La famille alla à Porto-Ferrajo, à Bastia, et de la sorte la première langue que parla Victor Hugo fut l'italien des îles.

Son père, après de pénibles pérégrinations, reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie, et comprenant combien était fati-

gante pour les siens cette existence errante, il envoya sa femme et les trois petits s'installer à Paris. Ils se logèrent rue de Clichy, n° 24.

De ce moment datent les plus lointains souvenirs de Victor Hugo. Il se rappelle qu'il y avait dans la maison une cour, dans la cour un puits, près du puits une auge et au-dessus de l'auge un saule. On l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc, où l'on prenait grand soin de lui, parce qu'il était toujours maladif.

Joseph Hugo fut chargé, sur ces entrefaites, de s'emparer du bandit patriote Fra Diavolo qui disputait le royaume de Naples au nouveau roi français Joseph Bonaparte. Il remplit sa mission au prix de mille dangers et de mille fatigues et réduisit ensuite les bandes de la Pouille.

Le roi, pour le récompenser, le nomma colonel de Royal-Corse et gouverneur d'Avellino.

L'Italie étant pacifiée, le colonel rappela près de lui sa femme et ses enfants, au mois d'octobre 1807. Le séjour à Avellino, d'où Victor Hugo, âgé de cinq ans, après avoir joué au pied du Vésuve et « sur ces bords embaumés où le printemps s'arrête », après

avoir tressailli maintes fois, sans doute, au récit des exploits romanesques du bandit Fra Diavolo, rapporta ses premières impressions artistiques, ses premières sensations d'enfance, ce séjour ne se prolongea pas au delà d'une année. Le père dut suivre à Madrid le roi de Naples devenu roi d'Espagne, et comme il y avait danger à entreprendre ce nouveau voyage, il se résigna, non sans douleur, à renvoyer à Paris les êtres qu'il chérissait. La santé, l'éducation de ses fils avaient trop souffert de ses nombreuses pérégrinations.

Mme Hugo, décidée à habiter dans le quartier des études et à se consacrer à l'instruction de ses trois garçons, s'établit au n° 12 de l'impasse des Feuillantines : une demeure superbe, avec des pièces vastes et claires, avec un jardin immense planté de marronniers et d'arbres à fruit.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix;
Au milieu, presqu'un champ, dans le fond presqu'un
[bois.

C'était le jardin de l'ancien couvent des

Feuillantines. Il y avait là un *vieux puisard* et une escarpolette dont le poëte s'est souvenu. Victor Hugo revint plus tard visiter ce théâtre de ses premiers ébats, et il gronda en vers mélancoliques ce jardin qui se prêtait à d'autres jeux et qui abritait d'autres amours.

Abel, l'aîné des enfants, fut mis au collége; les deux autres furent envoyés d'abord à une école de la rue Saint-Jacques où un brave homme, le *père Larivière*, très-instruit, quoique simple maître d'école, enseignait aux bambins du quartier la lecture, l'écriture et les éléments d'arithmétique.

Victor, qui avait appris ses lettres tout seul, en les regardant, écrivit tout de suite de satisfaisante manière et même avec de l'orthographe, car la femme du père Larivière s'est souvent vantée d'une dictée faite au bout de six mois, et dans laquelle l'écolier ne commit qu'une faute : il écrivit *beuf* au lieu de bœuf.

Mme Hugo vivant très-retirée, ne recevant que quelques amis intimes, décidée à ne pas voir le monde, ne songeait qu'à ses fils.

Austère et tendre, sérieuse et douce, dé-

vouée et sévère, instruite, vigilante, attentive, pénétrée de la grandeur de ses devoirs maternels, cette femme d'un esprit supérieur, d'un caractère viril, remplit sa mission avec une sorte de majesté sans égale.

Elle sut donner à ses enfants des leçons fortes et saines, des enseignements où ne se glissaient ni le mysticisme, ni la superstition; elle contribua à en faire des hommes dignes de ce nom. Bienheureux sont ceux qui grandissent à l'abri d'un semblable dévoûment et d'un semblable amour ! Ils sont éternellement protégés par cet exemple et par ce souvenir.

Un incident d'une importance particulière vint troubler cette existence tranquille et dut avoir beaucoup d'influence sur la gravité précoce de l'enfant-poëte.

Vers le milieu de l'année 1809, un ami que Mme Hugo présenta comme un parent, s'installa rue des Feuillantines et logea dans une construction à demi abandonnée, au fond du jardin, derrière les massifs.

Cet ami, qui s'associait aux jeux des enfants, racontait de belles histoires, corrigeait les devoirs et faisait expliquer l'historien latin Tacite à Victor qui n'avait que huit ans; cet ami était le général Lahorie

frère d'armes du général Hugo. Il ne sortait jamais, il se cachait, s'étant compromis en 1804 dans la conspiration du général Moreau.

Victime d'une odieuse trahison il fut découvert dans sa retraite et mis en prison. Il n'en sortit que trois ans plus tard pour être fusillé dans la plaine de Grenelle en même temps que le général Malet dont échoua le complot qui avait pour but le renversement du premier Empire.

On comprend quelle impression douloureuse et durable se grava dans l'âme du jeune Victor : *son ami* Lahorie l'avait fait sauter sur ses genoux, il avait donné à son intelligence naissante une robuste nourriture. Le futur poëte pleura longtemps et, lorsque plus tard il se souvint de cette victime, l'enthousiasme qu'on lui avait inspiré pour Napoléon Ier fit aisément place à des convictions nouvelles.

Des souvenirs plus touchants ou du moins plus tendres se rattachent à cette maison de la rue des Feuillantines. C'est là, dans l'allée des marronniers, près de l'escarpolette et du puisard, que de temps à autre venait jouer une fillette qui quelques années plus tard s'appela Mme Hugo.

Lahorie expiait encore son honnêteté

dans un cachot de la Force lorsque ses élè ves reçurent la visite de leur oncle le général Louis Hugo lequel venait de la part de son frère prier la famille de se remettre en route pour l'Espagne. Ce héros de la bataille d'Eylau n'eut point de peine à accomplir sa mission.

Mme Hugo dit à ses enfants : « Il faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois. » Ceux-ci le parlaient après six semaines. On partit au printemps de l'année 1811 pour rejoindre le père, devenu général à son tour, depuis deux ans, majordome du palais de Madrid et gouverneur de deux provinces. Il fut de plus fait comte.

Le voyage fut long et difficile. On s'arrêta un mois à Bayonne où Victor Hugo, âgé de neuf ans, devint amoureux d'une demoiselle de dix ans qu'il ne revit point; mais il n'oublia jamais cette idylle qui dura trois semaines.

A Bayonne s'organisa un immense convoi escorté de soldats qui, après des fatigues sans nombre et des péripéties de tout genre, atteignit Madrid au bout de trois mois.

Les enfants et la femme du général français furent logés au palais Masserano, palais magnifique, séjour merveilleux, dans

lequel cependant les hôtes étrangers comprirent quelle était la haine des Espagnols pour leurs vainqueurs. Dans toute l'Espagne Napoléon n'était appelé que Napoladron (napo-larron.)

Là les dorures, les sculptures, les verres de Bohême, les lustres de Venise, les vases de Chine et du Japon, les tentures frappèrent vivement l'imagination du jeune Victor. Il se rappela ces splendeurs lorsqu'il parla de l'Espagne en vers immortels.

Victor était devenu très-sérieux ; il ne pleurait plus depuis que son père l'avait fait habiller en fille pour lui apprendre à se conduire en homme.

On le mit avec son frère cadet au séminaire des nobles où il resta un an.

On le destinait à entrer dans les pages du roi Joseph qui l'aimait beaucoup. C'est à ce séjour au collége des nobles qu'il faut rapporter les *combats d'enfants pour le grand empereur*, dont le poëte fait quelque part mention. On ne se battait pas moins qu'à coups de couteau, et son frère Eugène fut grièvement blessé dans un de ces petits duels à l'espagnole.

En 1812, comme les événements devenaient menaçants à l'horizon, et que les

trônes groupés autour de l'empire craquaient de toutes parts, Mme Hugo ramena à Paris ses deux plus jeunes fils; l'aîné, déjà sous-lieutenant, demeura avec son père. Elle reprit son logement de la rue des Feuillantines, et leur fit achever, sous le vieux M. Larivière, leur éducation classique; Tacite et Juvénal furent toujours la moelle de lion dont ils se nourrirent.

« Les idées religieuses tenaient très-peu de place dans cette forte et chaste discipline. Le fond de la philosophie de la mère était le voltairianisme, et, femme positive qu'elle était, elle ne s'inquiéta pas d'y substituer une croyance pour ses fils.

« Tous deux, le jeune Victor surtout, avaient apporté d'Espagne, outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle langue, quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux, une tournure d'esprit haute et arrêtée, un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra, en bronzant leur caractère, avait aussi doré leur imagination. Victor commença à douze ans ses premiers vers dans lesquels il s'agissait de Roland et de chevalerie (1). »

(1) Biographie Rabbe.

Non contente de soigner l'éducation morale et littéraire de ses enfants Mme Hugo voulant développer leurs forces physiques les contraignit à ratisser, à bêcher, à arroser, à jardiner en un mot; cela les fatiguait, et c'est peut-être de là que vint à Victor Hugo, a remarqué *le témoin de sa vie*, le goût qu'il a encore maintenant des jardins incultes qui poussent tout seuls et qui ne se font arroser que par la pluie.

Vers cette époque les deux jeunes gens furent sur le point d'entrer au collége. Cet attentat à leur liberté, commis par « le proviseur d'un collége quelconque », le proviseur du lycée Napoléon, révolta le poëte qui, après vingt-six ans, se souvint dans *les Rayons et les Ombres* de cet homme « chauve et noir, effrayant, qui apportait des avis », qui disait qu'il fallait enfermer les jeunes gens pour les faire travailler,

Et qu'enfin il fallait aux enfants,— loin des mères,—
Le joug, le dur travail et les larmes amères.
Là-dessus, le collége, aimable et triomphant,
Avec un doux sourire offrait au jeune enfant,
Ivre de liberté, d'air, de joie et de roses,
Ses bancs de chêne noir, ses longs dortoirs moroses,
Ses salles qu'on verrouille et qu'à tous leurs piliers

Sculpte avec un vieux clou l'ennui des écoliers,
Ses magisters qui font parmi les paperasses
Manger l'heure du jeu par les pensums voraces,
Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

Heureusement toutes les *douces choses* qui étaient dans les fleurs, les marronniers, le vent parlèrent à la mère et lui dirent tout bas : « Laisse-nous cet enfant. »

La mère garda donc ses deux fils. C'était l'époque où l'empire tombait. L'invasion vint, puis la seconde Restauration. Mme Hugo, Vendéenne, avait depuis longtemps déjà préparé Victor à aimer le roi; les leçons de Lahorie l'avaient aidée.

L'enfant de douze ans trouva cependant que c'était déchoir pour la France de tomber d'un empereur à un roi ; il gardait au fond du cœur quelques-unes des croyances de son père *vieux soldat*, et s'il maudit plus tard le tyran il ne put jamais se défendre d'une certaine admiration pour le capitaine.

Tandis que s'écroulait avec un bruit terrible le trône de celui qui avait versé sur mille champs de bataille tout le sang de la France et qui, après tant de victoires, laissait ouvertes aux armées étrangères les

portes de Paris, la famille Hugo avait quitté la maison des Feuillantines. La ville avait eu besoin du jardin pour prolonger la rue d'Ulm, et l'on alla demeurer, le 31 décembre 1813, rue du Cherche-Midi, presque en face l'hôtel des conseils de guerre, au rez-de-chaussée d'un ancien hôtel Louis XV.

Là les enfants trouvèrent des amis. Ils continuèrent à prendre des leçons de latin et de grec de leur vieux maître Larivière, étudièrent librement, lisant tous les livres imaginables, dans la salle d'un cabinet de lecture entièrement mis à leur disposition.

Les mouvements des troupes alliées donnèrent au jeune Victor l'envie de bien savoir la géographie qu'il apprit tout seul, sur les cartes.

La grande joie de celui-ci, après l'étude, après de terribles parties avec les camarades, était d'accompagner le soir sa mère dans la maison de la jeune fille qu'il épousa par la suite et dont il était déjà sérieusement épris en secret, Mlle Adèle Foucher, fille du chef de bureau de recrutement au ministère de la guerre, logé rue du Cherche-Midi, aux conseils de guerre.

Mme Hugo manifesta une joie extrême à la restauration des Bourbons ; Victor eut des

lys à sa boutonnière; la Vendéenne pieusement fidèle au culte de ses aïeux montra sa haine de Napoléon qu'elle avait cachée jusqu'alors pour ne point compromettre son mari.

Elle rejoignit celui-ci à Thionville, forteresse qu'il avait vaillamment et heureusement défendue contre les Hessois ce qui le faisait accuser de trahison par les amis des alliés! Deux convictions si contraires et si profondes divisèrent quelque peu les âmes fières de ces époux.

Le général Hugo profita de l'influence que lui rendit le retour de Napoléon pendant les Cent Jours pour faire acte d'autorité; il plaça ses fils cadets dans la pension Cordier et Decotte, rue Sainte-Marguerite, afin de les préparer à l'Ecole polytechnique. Eugène allait avoir quinze ans et Victor treize. Ils devinrent les rois de leurs condisciples divisés en deux camps, l'un obéissant à Eugène et qui s'appelait les *veaux*, l'autre reconnaissant l'autorité de Victor et se nommant les *chiens*. Cela donna lieu à de fameuses batailles et à de superbes représentations organisées par le futur auteur de *Ruy-Blas*, qui, tout le monde faisait alors des vers, s'essayait à la poésie.

On a retrouvé de lui une dizaine de cahiers pleins de pièces étranges, langoureuses et chevaleresques. C'était une véritable fièvre de versification. Victor rimait le jour et la nuit ; sur la première page de son dernier cahier, où l'on remarque déjà quelques qualités intéressantes, il a écrit : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance.* Au-dessous de cette inscription est dessiné un œuf dans lequel on voit quelque chose d'informe, d'horrible, avec ce mot qui explique tout : *Oiseau.*

Tels sont les balbutiements de la première enfance de Victor Hugo.

CHAPITRE DEUXIÈME

SOMMAIRE

Essais poétiques. — Amour filial du poëte. — Ses opinions royalistes. — *L'enfant sublime.* — Concours à l'Académie française. — Les jeux floraux de Toulouse. — Comment on console une mère. — Chagrins d'amour. — Les *Odes et Ballades* (1822). — Quelques mots sur l'éducation. — *Bug-Jargal.* — La mort de la mère. — Les fiançailles du poete. — Débuts difficiles. — L'appartement de la rue du Dragon. — Un budget fantastique. — *Le Conservateur littéraire.* — Fin des premières épreuves.

Jetons un rapide coup d'œil sur ces essais poétiques, sur ces tentatives de coups d'aile. L'aigle, lorsqu'il quitte son nid, rampe quelque temps, mais il ne tarde pas à prendre son essor, et ses premiers vols, quoique peu hardis, disent quelle sera sa force et comme il s'élèvera vers le soleil.

Victor Hugo, contrarié par ses professeurs de sciences exactes, mit à profit plusieurs semaines de loisirs que lui fit un accident Un jour que les *chiens* et les *veaux* se livraient un grand combat près d'une mare,

à Auteuil, il fut grièvement blessé au genou; on parla de lui couper la jambe. L'enfant refusa de dénoncer le *soldat* ennemi qui avait mis une pierre dans son mouchoir et occasionné cette blessure grave : il fut heureux d'abandonner pour quelque temps les mathématiques et entassa, tant que dura sa maladie, les odes sur les satires et les épîtres sur les poëmes.

Pendant les trois ans qu'il passa à la pension Decotte, de 1815 à 1818, il produisit des tragédies, des élégies, des idylles, des romances, des fables, des madrigaux et jusqu'à un opéra-comique.

Écolier fécond, il n'était pas toujours content de ses efforts, car Mme Victor Hugo a retrouvé, parmi les essais du poëte de treize ans, des pièces avec cette note : *Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé;* et au-dessous tout était biffé.

Quelques pages plus loin, au bas d'un conte sans titre, il y avait cette autre remarque : *Mettra un titre qui pourra; j'en suis encore à chercher quel sujet j'ai voulu traiter.*

Toutefois, de place en place, on rencontre des vers superbes et la trace d'une

inspiration naissante ; et puis, tous ces bégaiements aimables et touchants sont en quelque sorte l'écho de la tendresse maternelle. C'est la Mère qui, muse vénérée, semble dicter les rimes et les pensées. Elle les dicte si bien que toutes ces compositions sont animées de l'esprit le plus royaliste, et respirent la haine de la Révolution et de l'Empire et l'amour des Bourbons.

Tous les cerveaux d'enfant s'imprègnent des idées de ceux qui les élèvent.

Les parents sèment dans ce terain fertile des convictions, des préjugés, graines que l'éducation développe, que l'affection fait mûrir et qui deviennent des plantes gigantesques, dont l'homme grand, c'est-à-dire raisonnant tout seul, arrache péniblement les racines.

Victor Hugo fut donc royaliste dès son berceau parce que sa mère était royaliste ; à mesure qu'il grandira sa foi s'éteindra ; le bon sens, l'instruction, la réflexion métamorphoseront peu à peu ses croyances. Nous suivrons dans toutes leurs phases les transformations successives de ce génie qui, une fois en pleine possession de lui-même, consacra tous ses efforts au triomphe de la République dans le monde.

Donc, Victor Hugo voua ses haines d'enfant à Napoléon Ier. Quelques jours après la bataille de Waterloo, il s'écriait, indigné, parlant à l'empereur vaincu :

Tremble ! voici l'instant où ta gloire odieuse
Subira du destin la main victorieuse.
Sombre, inquiet, en proie aux remords déchirants,
Aux remords qui toujours poursuivent les tyrans,
Tu voulus tout dompter dans ton brûlant délire,
Et pour mieux l'affermir tu perdis ton empire ;
Mais, du sang des Français cimentant tes malheurs,
Ta chute même, hélas ! nous fit verser des pleurs
O champs de Waterloo ! bataille mémorable !
Jour à la fois pour nous heureux et déplorable !
. . . .

Ce pamphlétaire hardi était alors âgé de treize ans.

A la même époque cet enfant que M. de Chateaubriand appela un *enfant sublime* termina une tragédie intitulée *Irtamène*, dont le dernier vers résume les convictions de l'auteur :

Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois.

Cette singulière contradiction d'idées était due, nous le répétons, à l'éducation maternelle. La femme du général Hugo

croyait fermement que les Bourbons, revenus avec l'invasion étrangère, débarrassaient la France de l'oppression impériale et lui apportaient la liberté; mais ce royalisme fervent n'empêchait point qu'on aimât Voltaire et qu'on l'admirât. Le jeune homme, comme un miroir, reflétait toutes les inconséquences de jugement de la femme dont il était né. Tout en chérissant Louis XVIII et en respectant la Charte, il plaisantait, dans ses satires, les moines, bonnes âmes, qui, sous prétexte de sauver les hommes des flammes, faisaient brûler ceux qui mangeaient du gras aux jours défendus.

Victor Hugo produisit ensuite *Inez de Castro*, un mélodrame en trois actes avec deux intermèdes.

Cette pièce, qui n'est à vrai dire qu'un scénario, une sorte d'ébauche, révèle en germe les puissantes qualités dramatiques de l'illustre écrivain.

Celui-ci avait atteint l'âge de quinze ans, lorsque, en 1817, l'Académie française proposa pour le prix de poésie le sujet suivant: *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

L'écolier de la pension Decotte résolut de

concourir, et, sans prévenir personne de sa résolution, il écrivit une pièce de trois cents vers dont voici le début :

Quand la fraîche rosée, au retour de l'aurore,
Tremble encor sur le sein du lys qui vient d'éclore,
Quand les oiseaux joyeux célèbrent par leurs chants
L'astre aux rayons dorés qui féconde nos champs,
Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!
Que j'aime, en parcourant vos paisibles détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours!
Là, mon âme tranquille et sans inquiétude,
S'ouvre avec plus d'ivresse au charme de l'étude;
Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux com-
[patir
A des maux... que peut-être il doit un jour sentir!

Dans ce morceau remarquable à divers titres, timidement déposé, pendant une promenade, sur le bureau de l'Académie française, le concurrent parlait de son âge :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours...

Trois lustres, cela faisait quinze ans. Les vieillards de l'Académie se méfièrent, ils craignirent une mauvaise plaisanterie et pensèrent : l'auteur se moque de nous.

Et, après de longues hésitations, au lieu de donner le prix à cette pièce de vers, ils ne lui accordèrent qu'une mention honorable.

« Si véritablement il n'a que cet âge, disait le rapport, l'Académie a dû un encouragement au jeune poëte. »

Mais, à cette époque, une mention à un concours de l'Académie française était un événement dont s'occupaient les journaux, qui commencèrent à célébrer le nom de Victor Hugo.

L'année suivante, il concourut à l'académie de Toulouse et obtint à ces fameux jeux floraux, qui datent du XIVe siècle et que favorisa Clémence Isaure, l'amaranthe d'or, pour une ode intitulée : *les Vierges de Verdun*, et le lys d'or, pour une autre pièce dont le sujet imposé était le *Rétablissement de la statue de Henri IV* que l'on venait de placer sur le Pont-Neuf.

Cette dernière pièce avait été composée en une nuit, dans des circonstances touchantes. Mme Hugo, atteinte d'une fluxion de poitrine, était au lit. Ses deux fils la veillaient tour à tour. La veille du dernier jour fixé pour les envois à Toulouse, la malade demanda à Victor, assis à son chevet, s'il avait songé à prendre part à la

joute littéraire. Celui-ci, préoccupé de la cruelle maladie de sa mère, avait négligé le travail; voyant quelle tristesse cet aveu causa à celle qu'il aimait de tout son être, il se mit à l'œuvre aussitôt qu'elle fut endormie, et le matin, à son réveil, lui offrit ses vers qui furent arrosés de douces larmes.

Au concours suivant, une nouvelle composition, *Moïse sur le Nil*, valut au poëte le grade de maître ès-jeux floraux. Le directeur de l'académie de Toulouse, M. Soumet lui écrivit : « Depuis que nous avons vos odes, monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature... Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. »

Cependant Victor, après avoir suivi les cours du lycée Louis-le-Grand avec ses camarades de la pension Decotte, obtint, ainsi que son frère, en 1818, du général Hugo, la grâce de ne pas entrer à l'École polytechnique. Les jeunes gens étaient cependant prêts à subir les examens d'admission; mais le poëte, malgré quelques succès

en mathématiques, voulait se vouer exclusivement au culte des lettres.

Il prit ses inscriptions de droit et quitta la pension pour venir habiter avec sa mère qui, depuis le changement de position de son mari mis en demi-solde, avait dû, par économie, abandonner l'appartement de la rue du Cherche-Midi pour un logis plus modeste, situé au troisième étage du numéro 18 de la rue des Petits-Augustins.

« Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de la vie de Victor Hugo. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux, où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la lame brune et sombre, vraie armure de géant trempée aux lacs volcaniques.

« Sa passion pour la jeune fille qu'il aimait avait fini par devenir trop claire aux deux familles, qui, répugnant à unir un couple de cet âge et sans fortune, s'entendirent pour ne plus se voir momentanément.

« Il a consacré cette douleur de l'absence dans une pièce intitulée : *Premier Soupir*, une tristesse douce et fière y est empreinte.

« Il s'adresse à elle :

Sois heureuse, ô ma douce amie,
Salue en paix la vie et jouis de tes beaux jours ;
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours.
Bientôt tu peux m'être ravie :
Peut-être, loin de toi, demain j'irai languir.
Quoi déjà tout est sombre et fatal dans ma vie.
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir !

« Ce qu'il n'a pas dit et ce qu'on n'a le droit ici que d'indiquer, c'est la fièvre de son cœur, durant ces années continentes et fécondes qui lui inspirèrent son premier volume d'odes royalistes et religieuses : *Odes et Ballades*.

« On sait comment son royalisme lui était venu : quant à la religion elle lui était entrée dans le cœur par l'imagination et l'intelligence ; il y voyait avant tout la plus

haute forme de la pensée humaine, la plus dominante des perspectives poétiques. Le genre de monde qu'il fréquentait alors, et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses, entretenait journellement l'espèce d'illusion qu'il se faisait à lui-même sur ses croyances; mais le fond de sa doctrine politique était toujours l'indépendance personnelle, et le philosophisme positif de sa première éducation, quoique recouvert des symboles catholiques, persistait obscurément dessous (1). »

Victor Hugo loin de renier ce passé a déclaré lui-même dans une des rééditions de son premier volume de poésies qu'on peut, avec un orgueil légitime et une consciense satisfaite montrer ses odes royalistes d'enfant et d'adolescent à côté des poëmes et des livres démocratiques de l'homme fait.

« Dans l'âpre lutte contre les préjugés sucés avec le lait, dans la lente et rude élévation du faux au vrai, qui fait en quelque sorte de la vie d'un homme et du développement d'une conscience le symbole abrégé du progrès humain, à chaque échelon qu'on a franchi, on a dû payer d'un sacrifice ma-

(1) Biographie Rabbe.

tériel son accroissement moral, abandonner quelque intérêt, dépouiller quelque vanité, renoncer aux biens et aux honneurs du monde, risquer sa fortune, risquer son foyer, risquer sa vie. Aussi ce labeur accompli, est-il permis d'en être fier. »

Cette fierté est d'autant plus explicable que l'homme, nous le répétons, s'affranchit avec difficulté des opinions toutes faites qu'il reçoit de ses parents et de ses premiers maîtres.

Le général Hugo entendant un jour son fils exprimer ardemment sa foi vendéenne se contenta de dire : « Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion du père. »

Telle est en effet la puissance de l'édution. Combien d'intelligences ont été pour ainsi dire emprisonnées dans le cercle d'idées tracé autour d'elles pendant la première jeunesse! Combien d'êtres humains ont vécu et sont morts sans être parvenus à penser autrement que comme on leur avait appris à penser dès le berceau, sans s'être demandé si ce qu'on leur avait enseigné de bonne foi, si ce qu'on leur avait dit de croire, n'était point l'erreur.

Ceux-là seuls qui sont vraiment doués

d'intelligence et de volonté parviennent peu à peu, après mille hésitations, après mille efforts, à s'émanciper, à s'affranchir, à devenir meilleurs.

Victor Hugo lui-même lutta longtemps contre ses premières croyances. Nous le verrons s'éprendre tour à tour de la gloire impériale, de la religion, du faux libéralisme de 1830. Son imagination ardente lui rendit séduisantes toutes ces doctrines jusqu'au jour où son génie maître de sa raison fit de lui l'apôtre éclatant, le défenseur convaincu de la liberté.

Avant de quitter la pension, le poëte, à seize ans, écrivit un roman intitulé *Bug-Jargal*. Il avait promis à ses condisciples, qui se réunissaient dans une sorte de banquet littéraire, de n'employer que quinze jours à la composition de cet ouvrage. Il tint parole.

L'auteur raconte un épisode dramatique de la révolte des noirs de Saint-Domingue en 1791. Bug-Jargal, héros du récit, est un nègre, esclave chez un colon de Saint-Domingue; il aime en secret la fille de son maître, poétique enfant fiancée à son cousin Léopold d'Auverney. Celui-ci sauve la vie du nègre condamné à mort pour un acte de

rébellion. Bug-Jargal reconnaissant, après qu'a éclaté la grande révolte qui mit toute l'île en feu, protége la jeune fille, sauve à son tour son défenseur, le ramène près de celle qu'il aimait, puis, plein d'abnégation sublime, se livre aux blancs qui le fusillent.

Victor Hugo revit ce remarquable roman avant de le publier; c'est *Bug-Jargal* remanié qui figure dans ses œuvres. On est tenté de regretter cette retouche qui ne permet point de juger les efforts de l'enfant de génie.

Déjà la gloire apparaissait lorsqu'un coup inattendu vint atteindre le jeune homme. Mme Hugo n'était pas entièrement remise de sa maladie; attribuant à la privation d'air son malaise persistant, elle abandonna au commencement de l'année 1821, son troisième étage et s'en fut habiter rue Mézières nº 10. Il y avait un jardin!

La famille s'installa à la hâte sans même laisser aux maçons, aux badigeonneurs et aux peintres le temps de faire leur œuvre. Eugène et Victor, à qui l'on avait appris à se servir de leurs mains, blanchirent les murs, collèrent les papiers et procédèrent à l'aménagement.

Après quoi on se remit au jardinage. Mme Hugo, toujours amie des fleurs, donnait l'exemple avec un courage qui lui fut fatal.

Elle prit froid et une nouvelle fluxion de poitrine se déclara. Le dévouement des enfants ne put conjurer le mal. La mère bien-aimée mourut le 27 juin 1821.

L'aîné des fils, Abel fut appelé en toute hâte.

Les trois frères conduisirent la morte à l'église Saint-Sulpice et de là au cimetière Montparnasse.

Victor retourna dans la maison vide; il ne pouvait croire qu'il était privé pour toujours de l'amour maternel :

Oh ! l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Lui n'en avait plus sa part ! — Il retourna encore le soir de l'enterrement, le long des murs du cimetière, puis invinciblement attiré vers celle qui seule pouvait adoucir son désespoir, il courut rue du Cherche-Midi et aperçut à travers une

fenêtre Mlle Adèle Foucher qui dansait, couronnée de fleurs.

C'était sa fête et elle ne savait rien ; son père, pour ne la point priver d'un plaisir, lui avait caché la triste nouvelle.

Le lendemain, Victor la vint voir. — Ils pleurèrent ensemble et ce furent leurs fiançailles définitives.

Mlle Foucher avait été aussi sensible que son ami à la séparation des deux familles. et, lorsque celui-ci la demanda officiellement en mariage, quelques semaines plus tard, la jeune fille sut manifester ses désirs de façon à ce qu'on ne refusât point. Les parents sans fortune, comme on sait, ajournèrent seulement cette union à une époque où les travaux du poëte permettraient de suffire d'une manière certaine aux besoins du ménage.

Cette promesse redoubla son ardeur, mais la situation n'était pas alors des plus brillantes. Le général Hugo avait offert à ses fils de leur faire une pension s'ils voulaient renoncer à la littérature. Victor refusa fièrement ce marché et à vingt ans se trouva réduit à ses propres ressources c'est-à-dire à un capital de huit cents francs avec lequel il entreprit la lutte.

Il loua en commun avec un de ses cousins, étudiant en droit, dans la rue du Dragon, au numéro 30, un appartement composé de deux pièces : la première servait de salon de réception, la seconde contenait difficilement deux couchettes. Peu ou point de meubles.

Victor Hugo possédait alors trois chemises blanches. Cela ne l'empêchait point d'être proprement mis.

« Manger ses habits et sa montre, ce n'était rien. Il mangea de cette chose abominable qu'on appelle *de la vache enragée*. Chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu, les semaines sans travail, l'avenir sans espérance, l'habit percé au coude, le vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles, la porte qu'on trouve fermée le soir parce qu'on ne paye pas son loyer, l'insolence du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, les dégoûts, l'amertume, l'accablement. Il apprit comment on dévore tout cela et ce sont souvent les seules choses qu'on ait à dévorer. A ce moment de l'existence où l'homme a besoin d'orgueil

parce qu'il a besoin d'amour, il se sentit moqué parce qu'il était mal vêtu, et ridicule parce qu'il était pauvre. A l'âge où la jeunesse vous gonfle le cœur d'une fierté impériale, il abaissa plusieurs fois ses yeux sur ses bottes trouées et il connut les hontes injustes et les rougeurs poignantes de la misère. Admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, et dont les forts sortent sublimes. Creuset où la destinée jette un homme toutes les fois qu'elle veut avoir un gredin ou un demi-dieu (1). »

Ainsi Victor Hugo a raconté dans *les Misérables* les débuts difficiles de Marius, débuts qui furent à peu près les siens. Il a dit dans son admirable langage le moment de sa vie où il balayait son palier, où il achetait un sou de fromage de Brie chez la fruitière, où il attendait que la brune tombât pour s'introduire chez le boulanger et y acheter un pain qu'il emportait furtivement dans son grenier comme s'il l'eût volé.

« Quelquefois on voyait se glisser dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, un jeune homme gauche, portant des livres sous son bras, qui avait l'air timide et furieux, qui

(1) *Les Misérables.* — Marius indigent.

en entrant ôtait son chapeau de son front où perlait la sueur, faisait un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher, demandait une côtelette de mouton, la payait six ou sept sous, l'enveloppait de papier, la mettait sous son bras entre deux livres, et s'en allait. C'était Marius. Avec cette côtelette qu'il faisait cuire lui-même, il vivait trois jours. Le premier jour il mangeait la viande, le second jour il mangeait la graisse, le troisième jour il rongeait l'os. »

Rien d'exagéré là-dedans. C'est une page des mémoires de Victor Hugo au début de sa vie littéraire. Il vécut tout une année avec sept cents francs, et cependant il trouva moyen de s'acheter un habit bleu barbeau à boutons d'or pour aller dîner en ville, et il prêta plus d'une fois cinq francs à un ami.

Cette existence remplie de privations avait cependant ses joies. Le travail y tenait la plus large place. C'est le temps où il fit paraître dans *le Conservateur littéraire*, revue fondée par ses frères et par lui, des essais de critique dont quelques-uns sont déjà écrits, quoiqu'il les ait plus tard jugés sévèrement, dans un style solide, nerveux, brillant. Dans ce recueil, dont le

titre indique qu'on ne songe point encore à une révolution littéraire, le débutant consacra un très-curieux article aux *Méditations* de M. de Lamartine, qui venaient de paraître sans nom d'auteur ; il salua le premier l'écrivain nouveau et lui cria : « Courage, » et sans trop blâmer les négligences et les néologismes de l'œuvre, il prédit au poëte sa grandeur future.

Outre les consolations d'un labeur obstiné, Victor Hugo recevait déjà les encouragements du monde ; on l'invitait dans des salons, on le choyait. Mais c'était en lui-même qu'il puisait des forces réelles. Il commençait à être attaqué, et quoique son état maladif exagérât sa sensibilité, il se contraignait à être bon, commençant à croire à une philosophie basée sur l'indulgence universelle.

Et puis il était soutenu par son amour, et voulait prouver à celle qui allait être sa femme *qu'une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables, et que l'amour, dans son acception divine et véritable, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine, parce qu'on est lié à un ange qui nous soulève vers le ciel.*

Telles sont les idées que contenaient les lettres qu'il écrivait à sa fiancée; de temps à autre, cependant, il se plaignait de la cruauté du destin et déclarait que la patience n'était point sa vertu.

Il sortit de cette épreuve pur comme il y était entré, refusant certaines offres qui l'auraient fait déchoir à ses propres yeux, n'ayant point courbé la tête, fier de l'estime qu'il pouvait avoir pour lui-même, obstinément fidèle à la dignité morale et à ses croyances.

Cette vaillance eut sa récompense.

CHAPITRE TROISIÈME

SOMMAIRE

Une pension de Louis XVIII. — Mariage de Victor Hugo (1823). — Lamennais confesseur. — *Han d'Islande.* — La critique du temps. — M. Charles Nodier. — On pend la crémaillère. — Récompense d'un acte de courage. — Une étude sur Voltaire (1824). — L'influence du général Hugo sur les opinions de son fils. — Séjour à Blois. — Le poete décoré. — Sacre de Charles X. — Visite à Lamartine. — Voyage en Suisse — Affirmation de la liberté littéraire. — *Romantiques* et *classiques.* — Les commencements d'une grande guerre. — L'*Ode à la colonne.*

Pendant cette période de débuts dans la vie littéraire qui ne fut, malgré les privations et les déboires, qu'une sorte d'escarmouche précédant la grande bataille, Victor Hugo conquit des amitiés sincères. MM. Soumet, Alexandre Guiraud, Pichat, Jules Lefèvre, Emile Deschamps, Alfred de Vigny l'allaient visiter dans sa mansarde ; en même temps ce poëte de vingt ans était reçu avec une réelle sympathie par Chateaubriand, par Mme Gay et par sa fille, Mlle Delphine Gay.

La société polie et lettrée du commencement de ce siècle s'intéressait à des débuts qui promettaient tant et qui tinrent si bien leurs promesses.

En 1822, avons-nous dit, parut le premier volume de vers intitulé *Odes et Ballades*, composé de pièces royalistes et religieuses qui avaient été publiées une à une dans *le Conservateur littéraire* et dans d'autres recueils tels que *la Muse française.*

Le livre à peine mis en vente fut acheté par le lecteur de Louis XVIII. Le roi fut flatté de quelques vers où l'on parlait de lui.

A cette époque, le jeune poëte qui n'avait eu que de rares occasions de rencontrer sa fiancée dans des promenades au Luxembourg, obtint d'aller passer un été près d'elle, dans sa famille, à Gentilly, tout près de Bicêtre. Des fenêtres de la maison on avait vue sur la vallée de la Bièvre alors verdoyante. L'été s'écoula en douces promenades et les bonnes nouvelles se joignirent aux projets d'avenir.

La première édition des *Odes et Ballades* s'était vendue, on en fit une seconde après avoir remis à Victor Hugo sept cents francs de droits d'auteur; puis, comme un bonheur

n'arrive jamais seul, Louis XVIII eut l'heureuse pensée de faire à son poëte une pension de mille francs sur sa cassette.

On était dès lors assez riche pour se marier. Le jeune homme demanda l'autorisation de son père qui, depuis quelque temps déjà, avait contracté une seconde union. Ce consentement fut accordé de bonne grâce, mais les deux époux entraient en ménage sans dot. La famille Foucher leur offrait l'hospitalité jusqu'au moment où ils pourraient monter une maison. Le fiancé consacra ses sept cents francs au cadeau de noces : il acheta un cachemire français.

La cérémonie se célébra à Saint-Sulpice, dans la chapelle où dix-huit mois auparavant avaient eu lieu les obsèques de la mère.

Ce fut Lamennais, le prêtre illustre qui se convertit à la démocratie et rejeta, au nom de la raison, ses croyances catholiques en même temps qu'il dépouillait sa soutane, ce fut Lamennais qui donna à Victor Hugo son billet de confession. Ces deux grandes intelligences devaient suivre sur le terrain philosophique à peu près le même chemin.

Lamennais qui, une fois ou deux, confessa Victor Hugo âgé de vingt ans, fut un des premiers amis et un des plus dévoués.

Un douloureux événement suivit le mariage. Eugène Hugo, qui, lui aussi, s'occupait non sans succès, de travaux littéraires, fut soudainement frappé d'aliénation mentale. La raison ne lui revint pas.

Victor Hugo, qui toute sa vie a été un travailleur obstiné, infatigable, se remit au travail immédiatement après son mariage et termina en quelques mois un long roman intitulé *Han d'Islande.*

Le légendaire Han d'Islande est un monstre chargé de crimes qui répand partout la terreur autour de lui. Le héros, le jeune capitaine Ordener, à la fin du récit, vient réclamer à ce monstre qui ne boit que de l'eau de mer et du sang dans le crâne de son fils, des papiers qui doivent sauver la vie du chancelier Schumaker, père d'Estel, la douce fiancée d'Ordener. Le drame se termine par l'intervention d'un ours. L'œuvre, pleine d'épisodes sanglants et terribles, d'énergiques peintures, de portraits dessinés de main de maître, d'admirables scènes d'horreur et de désolation, révèle une imagination puissante, un talent hors ligne, mais qui n'est point encore en possession de tous ses moyens.

C'est une tentative hardie, neuve, émou-

vante, où abondent de consciencieuses études historiques, des descriptions de paysages pleines de grandeur et de vérité ; ce n'est encore qu'une tentative.

Han d'Islande révèle l'imagination puissante de son auteur, trop jeune encore pour produire un chef-d'œuvre, mais qui, malgré son inexpérience, montre clairement ce qu'il fera plus tard.

Victor Hugo avait commencé ce livre à dix-huit ans, au moment où l'avenir lui semblait sombre, où celle qu'il aimait était éloignée de lui. Aussi, au milieu de l'accumulation d'événements affreux autant que fantastiques, fit-il une suave peinture de l'amour chaste et idéal. C'est surtout à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger un ouvrage destiné à l'origine à n'être compris que d'une seule jeune fille. Les crimes servent à masquer en quelque sorte un doux message et il est dit dans la préface d'une réédition ce qu'il en faut penser :

Han d'Islande est un livre de jeune homme et de très-jeune homme.

On sent, en le lisant, que l'enfant qui écrivait *Han d'Islande*, dans ses accès de fièvre, en 1821, n'avait encore aucune expérience des choses, aucune expérience des hommes, aucune expérience des idées, et qu'il cherchait à deviner tout cela.

... Il n'y a dans ce roman qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme, qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille. Tout le reste est deviné, c'est-à-dire inventé. Car l'adolescence qui n'a ni faits, ni expériences, ni échantillons derrière elle, ne devine qu'avec l'imagination. Aussi *Han d'Islande*, en admettant qu'il vaille la peine d'être classé, n'est-il guère autre chose qu'un roman fantastique.

... C'est parce que, selon nous, ce livre, œuvre naïve avant tout, représente avec quelque fidélité l'âge qui l'a produit que nous le publions.

... L'auteur croit devoir imprimer purement et simplement ses premiers ouvrages tels qu'il les a écrits, afin de mettre les lecteurs à même de décider en ce qui le concerne s'il a fait des pas en avant ou des pas en arrière.

La publication de cet ouvrage à qui Victor Hugo confia *son âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse*, fut assez mal accueillie par la critique et excita non-seulement de l'étonnement mais encore de la colère. On ne rompt point impunément en visière avec les conventions littéraires d'une époque.

Cependant un journaliste d'un esprit brillant, d'une érudition véritable et dont le nom est célèbre, M. Charles Nodier, ne craignit pas d'en prendre, dans une certaine mesure, la défense.

« Il appartient, écrivit-il, à un très-petit

nombre d'hommes de commencer par de pareilles erreurs et de ne laisser d'autres torts à la critique que ceux qu'ils se sont volontairement donnés. On reconnait dans *Han d'Islande* une bonne lecture de l'histoire, beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit... On y trouve enfin un style vif, pittoresque, plein de nerf; et, ce qu'il y a de plus étonnant, cette délicatesse et cette finesse de sentiment qui sont des acquisitions de la vie, contrastent ici de la manière la plus surprenante avec les jeux barbares d'une imagination malade. »

M. Méry fut également un des plus énergiques défenseurs de cette production tant attaquée; à M. Méry se joignit M. Rabbe dans les *Tablettes universelles*.

A la suite du bienveillant article de M. Nodier, le romancier fit une visite à son critique et il s'ensuivit un long commerce d'amitié.

Justement Victor Hugo quittant la rue du Cherche-Midi, venait de s'installer, de se mettre dans ses meubles, d'emménager rue de Vaugirard, numéro 90.

C'est là que Charles Nodier vint sans façon pendre la crémaillère avec sa femme et sa fille Marie.

Le jeune ménage était à son aise et presque riche. Louis XVIII avait ajouté une pension de deux mille francs à la première qui,a-t-il été raconté,n'avait point été donnée seulement à l'auteur des *Odes et Ballades* celui-ci n'avait rien fait pour appeler sur lui cette faveur, et ne chantait la royauté que comme un poëte ému par quelques grands souvenirs du passé. Voici donc ce qui, parait-il, avait décidé le roi.

Un camarade de Victor Hugo, Delon, condamné à mort après la conspiration de Saumur, se cachait à Paris, courant grand risque d'être découvert et exécuté.

Le poëte écrivit à la mère de son ami en offrant son domicile, disant qu'il était trop royaliste pour qu'on s'avisât de venir chercher là le fugitif. La lettre contenant cette généreuse proposition fut décachetée par la police et montrée à Louis XVIII qui vit dans ce fait un acte de courage.

Une semblable générosité est rare chez un prince. A la vérité Delon avait eu soin de se mettre en lieu sûr ; sans cela il est permis de supposer que, malgré la récompense donnée à celui qui lui offrait asile, le condamné eût été exécuté. Quoi qu'il en soit Victor Hugo ignora longtemps pour quel

motif il était pensionné ; et, lorsqu'il le connut, malgré sa vive reconnaissance, il ne put s'empêcher de remarquer que ce gouvernement ne se comportait pas avec une absolue honnêteté à l'égard des correspondances privées. La preuve à lui fournie de l'existence d'un cabinet noir lui enleva quelques-unes des illusions de sa mère sur la loyauté et sur la cheva'erie des rois de France.

Dans l'année qui suivit son mariage, après une courte collaboration à la *Revue française*, recueil qui n'eut que peu de durée, le poëte fut chargé d'écrire une notice sur Voltaire.

L'éloge qu'il en fit est modéré ; mais à cette époque, un certain nombre de royalistes, inconnus de nos jours, trouvaient moyen de se montrer à la fois les fervents soutiens des Bourbons et les admirateurs du philosophe du XVIIIe siècle. Victor Hugo, tout en constatant que Voltaire développa le germe de la maladie de son siècle et en exaspéra les accès, ne put, malgré ses préventions, s'empêcher de rendre hommage au merveilleux esprit dont il entrevoyait la puissance.

Ce jugement date de 1824 ; cinquante-

quatre ans plus tard, un jugement sera porté, autrement enthousiaste que le premier, à l'occasion du centenaire de l'immortel auteur de l'*Essai sur les mœurs*.

C'est à dessein que nous soulignons, chaque fois que l'occasion s'en présente, ces contradictions, parce que c'est le meilleur moyen de répondre aux calomnies et aux ridicules reproches. Bien loin d'en rougir, Victor Hugo a toujours pris soin de rappeler ses opinions premières.

Il y a dans la vie de tout écrivain consciencieux, a-t-il dit dans le livre contenant tous les écrits de sa jeunesse, un moment où il sent le besoin de compter avec le passé, de classer en ordre et de dater les diverses empreintes qu'il a prises de la forme de son esprit à différentes époques, de coordonner, tout en les mettant franchement en lumière, les contradictions plutôt superficielles que radicales de sa vie, et de montrer, s'il y a lieu, par quels rapports mystérieux et intimes les idées divergentes en apparence de sa première jeunesse se rattachent à la pensée unique et centrale qui s'est peu à peu dégagée du milieu d'elles et qui a fini par les résorber toutes.

... Il faut faire ces sortes d'examen de conscience avec bonne foi et candeur...

... Comment et par quelle serie d'expériences successives le royaliste est-il devenu révolutionnaire? Cela pourrait s'appeler *Histoire des révo-*

lutions intérieures d'une opinion politique honnête.

Étudier cette révolution intérieure chez un homme de génie, montrer à la suite de quels événements, de quels travaux et de quelles réflexions il connut la vérité, n'est-ce point montrer un grand exemple plein d'intérêt, n'est-ce point esquisser le roman d'une conscience ?

Vers l'époque où Victor Hugo écrivait ces études curieuses qui ont paru plus tard sous le titre, *Littérature et Philosophie mêlées*, il fit la connaissance du grand peintre Achille Deveria. Les deux familles se virent presque chaque jour ; les diners n'étaient pas très-copieux à ce qu'il parait, mais la gaieté faisait oublier le petit nombre des mets.

Le général Hugo, appelé à Paris par la cruelle maladie de son fils Eugène, eut occasion de témoigner à Victor toute son affection et le convertit peu à peu à la cause des soldats de l'empereur. Les grandes luttes livrées par ces géants et racontées par son père séduisirent l'imagination du poëte. Il ne perdit point tout d'un coup la haine de Buonaparte, mais il commença à chanter

les glorieuses armées du *chef prodigieux* élevé et immortalisé par elles, et puis, quelques semaines plus tard, il célébra l'arc de triomphe de l'Étoile et lui dit :

. . . .

Lève-toi jusqu'aux cieux, portique de victoire !
Que le géant de notre gloire
Puisse passer sans se courber !

La grandeur du conquérant aimé du général Hugo devait fatalement séduire pour un temps une âme éprise de toutes les grandes choses. Nous verrons ce lyrisme grandir, puis s'éteindre, emporté par la raison, par l'horreur qu'inspirent à tous les cœurs généreux les désastres et les tueries que causent les gagneurs de batailles.

Le général Hugo en quittant Paris avait fait promettre à son fils qu'il irait le voir à Blois avec sa femme. Ce voyage eut lieu en 1825; une petite fille qu'on emmena venait d'être mise au monde par Mme Victor Hugo.

Le poëte a décrit la maison paternelle, d'ardoises couverte, blanche et carrée, au bas de la colline verte, le toit où le vieux soldat s'en vint dormir après la guerre.

Au moment de son départ pour Blois,

Victor Hugo reçut le brevet de la Légion d'honneur. Le général, profondément touché, le sacra lui-même chevalier.

Cette visite redoubla l'affection que le fils portait à son père, mais le séjour à Blois dura peu. Victor Hugo non encore complétement détaché de la royauté et confiant dans les promesses libérales du successeur de Louis XVIII, fut invité à assister au sacre de Charles X, à Reims.

Il partit, laissant sa femme et sa fille. Le trajet de Paris à Reims se fit avec Charles Nodier et deux de ses amis dans une sorte de grand fiacre loué cent francs par jour. Le voyage dura quatre jours.

La cérémonie du sacre fut belle. Ministres, députés, pairs, ambassadeurs avaient revêtu leurs brillants costumes de cour; les invités portaient l'habit à la française et l'épée au côté.

Une chose choqua le poëte; le roi, dans la cathédrale, se courba, ainsi que le voulait le cérémonial, aux pieds de l'archevêque.

Victor Hugo rencontra à Reims Chateaubriand et Lamartine. Les deux poëtes étaient amis depuis longtemps. Lamartine rappela à son émule la promesse qu'il lui

avait faite d'aller le voir à Saint-Point et celui-ci s'engagea à tenir promptement parole.

Charles Nodier, invité également, partit quelque temps après avec son ami. Chacun d'eux était accompagné de sa famille. Victor Hugo plaça dans la berline le berceau de sa fille.

On s'avisa, une fois à Mâcon, de profiter de l'occasion pour visiter les Alpes et de subvenir aux frais de cette pérégrination à l'aide d'un volume fait en commun.

Le livre ne fut jamais publié, mais Victor Hugo écrivit sa part. Son récit pittoresque, saisissant, a été recueilli par *le témoin de sa vie;* il est plein d'épisodes charmants, d'aventures presque dramatiques, de descriptions exactes et colorées.

Quand la bourse fut épuisée, on reprit le chemin de la France.

Au retour, en janvier 1826, les travaux recommencèrent. Une nouvelle édition des *Odes* augmentées des *Ballades* parut, dans laquelle fut définitivement affirmé le principe de la liberté littéraire.

Voici en quels termes :

On entend tous les jours, à propos de productions littéraires, parler de la *dignité* de tel genre, des

convenances de tel autre, des *limites* de celui-ci, de *latitudes* de celui-là...

L'auteur de ce livre a le malheur de ne rien comprendre à tout cela; il y cherche des choses et n'y voit que des mots; il lui semble que ce qui est réellement beau et vrai est beau et vrai partout, que la seule distinction véritable dans les œuvres de l'esprit est celle du bon et du mauvais.

La pensée est une terre vierge et féconde dont les productions veulent croître librement et, pour ainsi dire, au hasard, sans se classer, sans s'aligner en plates-bandes, comme les bouquets dans un jardin classique de Le Nôtre, ou comme les fleurs du langage dans un traité de rhétorique.

Il ne faut pas croire pourtant que cette liberté doive produire le désordre...: la liberté ne doit jamais être l'anarchie, l'originalité ne peut en aucun cas servir de prétexte à l'incorrection. Dans une œuvre littéraire, l'exécution doit être d'autant plus irréprochable que la conception est plus hardie.

Ces sages paroles ne ressemblent point aujourd'hui à une déclaration de guerre; elles en étaient une cependant au moment qu'elles se firent entendre et aussitôt éclata une véritable tempête.

Pour expliquer ce fait quelques mots suffiront.

Dans les premières années de ce siècle, jusqu'à 1830 d'où date une véritable révolution littéraire, la littérature française était tombée dans un complet dépérissement.

La voix des écrivains avait été couverte par le bruit du canon pendant la durée de l'empire, et Napoléon Ier ne considérait les poëtes que comme des arrangeurs de mots, utiles seulement s'ils chantaient ses lauriers.

Les productions de l'esprit, depuis longtemps pâles et décolorées, étaient l'œuvre de vulgaires copistes de l'art ancien, de l'art *classique*, de l'art des Grecs et des Romains, l'œuvre de gens qui, incapables de rien tirer de leur imagination, de leur cœur, se contentaient, sous une forme maniérée, à l'aide de périphrases ridicules, de reproduire le genre classique, c'est-à-dire l'apparence de ce genre, et qui, impuissants à renouveler les belles œuvres des XVIIe et XVIIIe siècles cachaient le vide de leurs pensées dans le moule de phrases depuis longtemps faites. Quiconque se hasardait à ne point rester à genoux devant cette *forme* devenue article de foi, quiconque appelait les choses par leur nom, quiconque ne faisait point marcher les vers deux à deux, « comme les bœufs », était considéré par les classiques comme un écrivain sans goût, sans pudeur, comme un homme fou à lier.

« Le *romantisme*, écrivait à cette époque l'académicien Duvergier de Hauranne, n'est pas un ridicule ; c'est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie. Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner. Il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu; mais on ne peut en faire le sujet d'une comédie; c'est tout au plus celui d'une thèse de médecine. »

Un autre académicien appela les romantiques *pourceaux*, avec une périphrase, il est vrai.

Un troisième, le fameux Népomucène Lemercier, signala leurs œuvres à la justice et s'écria plein d'indignation :

> Avec impunité les Hugo font des vers !

Car ces colères ridicules avaient éclaté à la suite de la profession de foi de Victor Hugo, dont nous venons de citer un passage.

Tel fut le premier engagement de cette lutte épique, héroïque, amusante, passionnée, de ces combats mémorables, qui se terminèrent par la victoire définitive du romantisme et de son général en chef.

Nous allons raconter brièvement cette guerre pleine d'intérêt. En même temps que Victor Hugo, qui venait de louer une maison dans la rue Notre-Dame-des-Champs, levait cet étendard de révolte, il s'attirait les haines des royalistes.

On apprit un beau jour que l'ambassadeur d'Autriche recevant à Paris les maréchaux de l'Empire les avait fait annoncer par l'huissier dans son salon, sans joindre à leurs noms les titres de noblesse à eux conférés par Napoléon.

L'aventure fit scandale. — Le fils du général Hugo se sentit insulté comme Français et riposta à cet affront par l'*Ode à la colonne de la place Vendôme.*

Que l'Autriche en rampant de nœuds nous environne,
Les deux géants de France ont foulé sa couronne!
L'histoire qui des temps ouvre le Panthéon,
Montre empreints aux deux fronts du vautour d'Allemagne
La sandale de Charlemagne
L'éperon de Napoléon.

Et le poëte, pour venger son père, célébrait le monument vengeur, la colonne étincelante, le bronze souverain.

Les Bourbons revenus en France avec les

Autrichiens crièrent à la désertion, à la trahison.

Victor Hugo se trouva donc à la fois en butte aux attaques politiques et aux attaques littéraires. Il était de taille à se défendre.

CHAPITRE QUATRIÈME

SOMMAIRE

Naissance du *romantisme;* sa définition. — Une entrevue avec Talma. — La préface de *Cromwell*. — La pièce. — Rénovation de l'art dramatique. — Un échec à l'Odéon. — Interdiction de *Marion Delorme* (1829). — *Hernani*. — Comment mademoiselle Mars répétait son rôle de doña Sol. — Première représentation du drame (25 février 1830). — Une bataille héroïque au Théâtre-Français. — La légende du gilet rouge de Théophile Gautier. — Un éditeur qui vient à point. — Opinion de Chateaubriand. — Ce que devint *Hernani*.

Le *romantisme*, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, que le libéralisme en littérature. — C'est Victor Hugo lui-même qui a fait cette affirmation, et, après lui, Champfleury a déclaré que la doctrine avouée du romantisme fut la liberté dans l'art.

Ainsi faut-il apprécier le grand mouvement littéraire qui commença en France avant 1830, se poursuivit durant tout le règne de Louis-Philippe et dont l'évolution, un moment arrêtée sous le second Empire

ennemi de toutes les libertés, continue et continuera toujours, attendu qu'en art aucune forme n'est éternelle, définitive.

Ce mouvement fut, à coup sûr, chez nous le résultat de la Révolution française; cependant il ne prit point naissance en France, et avait commencé depuis longtemps dans les autres nations d'Europe.

Sans doute les formules artistiques et littéraires des Grecs et des Romains étaient assez parfaites pour qu'on pût se permettre de les imiter pendant des siècles; mais bien avant nous les Allemands et les Anglais, qui jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle avaient copié notre littérature, s'étaient lassés à la fin de couler leurs pensées dans un même moule. En Allemagne, Gœthe, Lessing, Schiller avaient paru; en Angleterre, Shakspeare et Byron avaient grandi, lorsque commença notre seconde *Renaissance*, une *Réforme* d'un genre particulier.

Chateaubriand commença la rénovation avec le *Génie du Christianisme*, *Atala*, *René*, la traduction *du Paradis perdu*, *les Martyrs*. Ses œuvres, en quelque sorte rafraîchies à une source fraîche, animées d'un souffle poétique quelque peu sauvage, mais puissant, ouvrirent une ère nouvelle.

Ensuite vint madame de Staël, qui, dans son livre de *l'Allemagne*, fit connaître les grands poëtes d'outre-Rhin, puis Lamartine qui écrivit en 1820 les *Méditations*, et enfin Victor Hugo, qui fut sans tarder le chef de cette révolution littéraire, au début de laquelle on s'enthousiasma trop peut-être pour les productions étrangères jusqu'alors dédaignées, mais dont on ne saurait nier la fécondité des résultats.

Michelet et Augustin Thierry sont les historiens de l'école romantique; Balzac et George Sand les romanciers; Lamartine, Musset et Théophile Gautier les poëtes de cette école, dont le premier principe fut, répétons-le, l'émancipation, la liberté. On put enfin se servir des mots de la langue lorsqu'on eut besoin de les employer et exprimer, pour l'étude de l'humanité et de la nature, des pensées saines et vigoureuses.

Mais ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à faire accepter du public, qui trop souvent confondit le goût avec l'habitude, qui n'aime point qu'on trouble son cerveau ou ses oreilles par des aperçus inaccoutumés ou des paroles inattendues; ce ne fut point sans peine qu'on parvint, disons-

nous, à faire accepter de la foule cette littérature étrange, à la fois sonore et hardie, pleine de mots retentissants et d'idées neuves, qui dérangeait tout à fait les principes acceptés, qui bouleversait absolument l'éducation routinière et l'admiration habituelle.

Les *classiques*, lesquels, chose curieuse, étaient en politique des républicains, tinrent longtemps tête aux *romantiques*, qui appartenaient presque tous au parti royaliste.

Il y eut des batailles véritables, non pas de ces batailles pour rire où l'on se contente de se lancer des épithètes au visage, mais des combats à coups de poing, des échanges de soufflets, des vociférations, quelques duels même.

Des artistes, des peintres, des sculpteurs, des poëtes accoururent à l'appel de Victor Hugo et formèrent, sous son étendard, des bandes prêtes à combattre vaillamment, avec l'enthousiasme de la jeunesse, pour l'idéal et pour la liberté.

« Les générations actuelles doivent se figurer difficilement l'effervescence des esprits à cette époque; il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Une sève de vie nouvelle circulait impétueuse-

ment. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums se dégageaient des fleurs ; l'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on vînt de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai : on avait retrouvé la poésie (1). »

D'un camp à l'autre on se traitait de *momies* et de *sauvages*, et les jeunes brûlaient de combattre le *perruquinisme*.

Les vers publiés dans les *Revues*, dans les livres, avaient, comme on sait, commencé la lutte. Mais dans cette lutte, où l'on ne riposte que par des écrits, où l'on ne se harcèle qu'à l'aide d'épigrammes les adversaires ne se rencontrent pas face à face ; ils ne s'injurient que de loin comme quelques-uns des héros d'Homère.

Au théâtre, au contraire, les ennemis se trouvent en présence, poitrine contre poitrine, poing contre poing, les uns sifflant, les autres applaudissant. C'est à la fin de cette mêlée ardente où chaque spectateur est également armé pour la lutte que l'on peut proclamer les triomphateurs ou huer les vaincus.

Victor Hugo résolut d'aborder le théâtre. Il y fut encouragé par le grand acteur

(1) Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*.

Talma, alors âgé de soixante-cinq ans et qui dans un dîner se plaignit au poëte des amertumes de sa profession.

« L'acteur n'est rien sans le rôle, dit le célèbre tragédien à la fin de la conversation, et je n'ai jamais eu un vrai rôle... La tragédie, c'est beau, c'est noble, c'est grand ; j'aurais voulu autant de grandeur avec plus de réalité. Un personnage qui eût la variété et le mouvement de la vie, qui ne fût pas tout d'une pièce, qui fût tragique et familier, un roi qui fût un homme. Tenez, m'avez-vous vu dans *Charles VI?* J'ai fait de l'effet en disant : *Du pain! je veux du pain!* C'est que le roi n'était plus là dans une souffrance royale, il était dans une souffrance humaine; c'était tragique et c'était vrai ; c'était la souveraineté et c'était la misère; c'était un roi et c'était un mendiant. La vérité, voilà ce que j'ai cherché toute ma vie. Mais, que voulez-vous? je demande Shakspeare et on me donne Ducis. A défaut de vérité dans la pièce j'en ai mis dans le costume. J'ai joué Marius, jambes nues. Personne ne sait ce que j'aurais été si j'avais trouvé l'auteur que je cherchais. Je mourrai sans avoir joué une seule fois. Vous, monsieur Hugo,

qui êtes jeune et hardi, vous devriez me faire un rôle. Taylor m'a dit que vous faisiez un Cromwell. J'ai toujours eu envie de jouer Cromwell.

« Qu'est-ce que c'est que votre pièce? Ça ne doit pas ressembler aux pièces des autres?

— Ce que vous rêvez de jouer, répondit Victor Hugo, c'est justement ce que je rêve d'écrire. »

Et il développa les idées qu'il comptait exprimer dans la préface du drame médité.

Cette préface est un événement ; elle est datée de 1827. Elle expose tous les principes de l'école nouvelle et l'auteur, se bornant à des considérations générales sur l'art, fait flotter haut le drapeau de l'indépendance.

Il proclame pour l'écrivain le droit de n'accepter en fait d'autre règle que sa propre fantaisie, de faire s'il lui plaît coudoyer le grotesque par le sublime et d'envisager toute chose à son point de vue personnel.

Résumant avec une clarté merveilleuse l'histoire de la poésie, Victor Hugo s'exprime ainsi :

La poésie a trois âges dont chacun correspond à une epoque de la société : l'ode, l'épopée, le drame.

Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poëtes lyriques aux poëtes épiques, comme les romanciers des poëtes épiques aux poëtes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque; les chroniqueurs et les critiques avec la troisième. Les personnages de l'ode sont des colosses : Adam, Caïn, Noé: ceux de l'épopée sont des géants : Achille, Atrée, Oreste; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth, Otello. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin, cette triple poésie découle de trois grandes sources, la Bible, Homère, Shakspeare.

... La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense.

... La poésie de notre temps est donc le drame, dont le caractère, le réel, résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète est dans l'harmonie des contraires, et *tout ce qui est dans la nature est dans l'art.*

On voit combien est précis ce manifeste dans lequel Victor Hugo eut l'honnêteté habile de rendre un respectueux hommage à Corneille, à Racine, à Molière, aux maî-

tres des temps passés que ses adversaires ne cessaient de lui opposer.

Talma applaudit à ces théories et aux citations que fit le poëte de son œuvre commencée; mais l'acteur mourut avant que *Cromwell* fût achevé.

Victor Hugo n'ayant plus d'interprète développa son œuvre en sept mille vers, ce qui en rendit la représentation impossible.

En voici le sujet analysé par l'auteur lui-même :

Il y a surtout dans la vie de *Cromwell* une époque où ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes. Ce n'est pas comme on le croirait au premier coup d'œil, celle du procès de Charles Ier, toute palpitante qu'elle est d'un intérêt sombre et terrible; c'est le moment où l'ambitieux essaya de cueillir le fruit de cette mort. C'est l'instant où Cromwell, arrivé à ce qui eût été pour quelque autre la sommité d'une fortune possible, maître de l'Angleterre, de l'Europe et de l'Islande, maître de l'Europe par ses flottes, par ses armées, par sa diplomatie, essaye enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie, de se faire roi. L'histoire n'a jamais caché plus haute leçon sous un drame plus haut. Le protecteur se fait d'abord prier; l'auguste farce commence par des adresses de communautés, des adresses de villes, des adresses de comtés; puis c'est un bill du Parlement. Cromwell, auteur anonyme de la pièce, en veut paraître mécontent: on le voit avancer la main vers le

sceptre et la retirer: il s'approche à pas obliques de ce trône dont il a balayé la dynastie. Enfin il se décide brusquement : par son ordre Westminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfévre, le jour de la cérémonie est fixé. Dénoûment étrange! C'est ce jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette grande salle de Westminster, sur cette estrade dont il comptait descendre roi, que subitement, comme en sursaut, il semble se réveiller à l'aspect de la couronne, demande s'il rêve, et que veut dire cette cérémonie, et dans un discours qui dure trois heures refuse la dignité royale. — Pourquoi?... Nul document contemporain ne l'explique. Tant mieux : la liberté du poëte est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. On voit qu'ici il est immense et unique; c'est bien là l'heure décisive, la grande péripétie de la vie de Cromwell. C'est le moment où sa chimère lui échappe où le présent lui tue l'avenir, où, pour employer une vulgarité énergique, sa destinée *rate*. Tout Cromwell est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui.

Voilà donc l'homme, voilà l'époque qu'on a tenté d'esquisser dans ce livre.

Nous ne suivrons pas ici cet ouvrage dans ses développements considérables. Nous faisons œuvre de biographe et non de critique.

Il nous suffit d'avoir mis en lumière l'intention du poëte et sa mission à l'heure de la rénovation, en France, du théâtre qui,

d'après l'auteur de *Cromwell*, doit être un miroir où se réfléchit la nature, un foyer d'optique où doit et peut se réfléchir, sous la baguette magique de l'art, tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, de manière à reproduire la réalité des faits, des mœurs et des caractères.

Avec Victor Hugo, a dit un écrivain de mérite, M. Alphonse Esquiros, *nous entrons dans l'intérieur de Cromwell;* nous épions chaque idée qui passe dans les yeux et sur le front du protecteur de la République d'Angleterre, de ce génie étrange, mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse, de désirs despotiques et d'amour de la liberté, de foi et d'hypocrisie; nous l'entendons prier, rire, dicter un arrêt de mort; nous sondons toutes les plaies vives et saignantes de son cœur; enfin nous l'avons tout entier dans ce grand coup de pinceau :

Cromwell, un Attila fait par Machiavel!

Telle est la puissance du génie dramatique : elle fait revivre, elle anime une grande figure de l'histoire, elle initie la foule aux secrets d'une âme; elle éclaire

les profondeurs d'une conscience avec une lampe invisible plus merveilleuse que celle d'Aladin ; elle fait des fouilles dans un cœur humain, afin de mettre à nu des passions qui deviennent l'objet d'un enseignement fécond et attachant.

Toutefois, *Cromwell*, puisqu'il ne fut point et ne pouvait pas être joué, ne fit pour ainsi dire que poser théoriquement les bases de l'art nouveau, du drame, dont le caractère est le réel qui résulte de la combinaison du sublime et du grotesque.

Victor Hugo dut écrire ensuite en collaboration avec M. Soumet une pièce intitulée *Amy Robsart* que fit M. Paul Foucher, qui n'eut qu'une seule représentation à l'Odéon et fut sifflée avec fureur. Le lendemain de la chute le poëte réclama fièrement sa part de l'insuccès; mais comme ce n'était point son œuvre, *Amy Robsart* ne fut pas imprimé et ne figure point dans ses œuvres.

Convaincu, ainsi qu'il l'a toujours énergiquement affirmé, que l'écrivain doit corriger un ouvrage faible ou contesté par une production meilleure, il fit *Marion Delorme*, en juin 1829. Nous étudierons plus loin ce drame dont la censure de Charles X

interdit immédiatement la représentation.

Victor Hugo loin de se laisser décourager, se remit au travail avec un courage qu'excitaient les obstacles et, en trois semaines, il écrivit un nouveau drame en cinq actes et en vers, *Hernani*.

L'œuvre fut reçue avec enthousiasme au Théâtre-Français, qui en commença immédiatement les répétitions. En voici l'analyse.

Doña Sol, le *soleil* de Madrid, est aimée de don Carlos roi d'Espagne, du vieux duc Ruy Gomez et d'Hernani, chef de révoltés dont la tête est mise à prix.

Hernani seul est aimé de doña Sol qui le reçoit en cachette, la nuit, dans la maison de son oncle, Ruy Gomez, à qui elle est fiancée. Elle propose à son amant de fuir avant que le mariage s'accomplisse.

. . . . Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Etes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais. Mais je suis votre esclave. Ecoutez,
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi ? je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir, et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours. . . . .

Le roi don Carlos caché dans une armoire

entend cet aveu, et se montre. Au moment où les deux rivaux croisent leurs épées, Ruy Gomez rentre dans sa demeure; il reconnaît son maître qui sauve Hernani en disant: C'est quelqu'un de ma suite! Celui-ci lui répond par un vers fameux :

Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite j'en suis.

Après de nombreuses péripéties, don Carlos est proclamé empereur sous le nom de Charles-Quint et pardonne à Hernani chef de conjurés et désigné par le sort pour le tuer; il l'unit à doña Sol.

Mais Ruy Gomez auparavant avait protégé le révolté, au nom de l'hospitalité, contre le même don Carlos, et Hernani reconnaissant lui avait juré de lui donner sa vie quand il lui plairait.

[l'heure,
Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu,
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autre soin.
Tout sera fait!...

Le vieux duc fou de rage et d'amour, vient rappeler ce serment à Hernani, qui en réalité s'appelle Jean d'Aragon, au mo-

ment où l'infortuné donne une fête superbe dans son palais pour célébrer ses noces. Il faut qu'il meure. Doña Sol demande à partager la fiole de poison que son bien-aimé tire de sa poitrine, et tous deux expirent aux pieds du vieillard implacable qui, à son tour, se donne la mort, après avoir assisté aux derniers embrassements de doña Sol et d'Hernani, lequel s'écrie parlant à elle :

Oh ! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que las d'un si rude chemin
Je puisse m'endormir, ma bouche sur ta main!

La pièce, pleine de vers admirables, de traits énergiques, de magnifiques tirades, avait été d'abord, avons-nous dit, acclamée par les artistes chargés de l'interpréter; toutefois son étude ne marcha point sans encombres.

La célèbre tragédienne, Mlle Mars, quoique âgée alors de cinquante ans, fut chargée du rôle de doña Sol. Elle accepta cette tâche, parce qu'elle craignait de se voir éclipsée par quelque rivale plus jeune, mais elle laissait voir son peu de foi dans une tentative de rénovation dramatique à laquelle elle était hostile, et se montra même

extrêmement maussade pendant les répétitions.

Les choses se passaient à peu près ainsi, a écrit Alexandre Dumas dans ses *Mémoires* :

« Au milieu de la répétition Mlle Mars s'arrêtait tout à coup.

« — Pardon, mon ami, disait-elle à un de ses camarades, j'ai un mot à dire à l'auteur. »

« L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment et demeurait muet et immobile à sa place.

« Mlle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et, quoiqu'elle sût très-bien à quel endroit de l'orchestre était l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

« C'était sa petite mise en scène, à elle

« — M. Hugo ! demandait-elle ; M. Hugo est-il là ?

« — Me voici, madame, répondait M. Hugo en se levant.

« — Ah ! très-bien ! merci... Dites-moi, monsieur Hugo.

« — Madame !

« — J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

« — Oui, madame ; Hernani vous dit :

Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde !
Ne pleure pas, mourons plutôt ! — que n'ai-je un
Je te le donnerais ! je suis bien malheureux ? [monde?

« Et vous lui répondez :

Vous êtes mon lion superbe et généreux !

« — Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo ?

« — Quoi ?

« — Vous êtes mon lion !

« — Je l'ai écrit ainsi, madame ; donc j'ai cru que c'était bien.

« — Alors vous tenez à votre *lion ?*

« — J'y tiens et je n'y tiens pas, madame ; trouvez-moi quelque chose de mieux et je mettrai autre chose en place.

« — Ce n'est pas à moi à trouver cela ! je ne suis pas l'auteur, moi !

« — Eh bien, alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

« — C'est qu'en vérité cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin mon *lion !*

« — Ah ! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars ; si vous étiez vraiment la pupille de

don Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble castillane du XVIe siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin, mais un de ces terribles chefs de bandes qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale ; alors vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme *mon lion*, et cela vous semblerait moins drôle.

— C'est bien, puisque vous tenez à votre *lion*, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit ; il y a dans le manuscrit « mon lion », je dirai « mon lion » moi... Mon Dieu ! Mon Dieu ! cela m'est bien égal. Allons, Firmin.

Vous êtes mon lion superbe et généreux.

« Et le lendemain la même scène se reproduisait exactement. Mlle Mars tenait à remplacer *mon lion*, par *Monseigneur*. A la fin, l'auteur se fâcha, et menaça de changer son interprète qui se résigna, du moins en apparence. »

Pendant ces répétitions qui avaient lieu par le terrible hiver de 1829 à 1830 et qui forçaient le poëte à les surveiller avec une chaufferette sous les pieds, les *classiques*

mettaient tout en œuvre pour ridiculiser à l'avance la pièce avant la représentation de laquelle on en fit jouer une parodie au théâtre du *Vaudeville*.

Hernani excitait à l'avance dans Paris une curiosité prodigieuse, et, quelques jours avant son apparition, tous les hommes célèbres, toutes les illustrations artistiques se disputaient les places, voulant à tout prix assister à la *première*.

Benjamin Constant, M. Thiers et cent autres écrivirent à l'auteur pour solliciter des loges.

La veille du grand jour, au grand effroi des acteurs du Théâtre-Français, Victor Hugo refusa la *claque* disant que les applaudissements salariés lui répugnaient et ajoutant que les *claqueurs* habituels du théâtre classique lui inspiraient quelque méfiance.

Mais pour remplacer ces mercenaires douteux, la jeunesse lettrée vint s'offrir d'elle-même, la jeunesse romantique pleine d'une ardeur indescriptible, d'une passion sans égale, d'un dévouement à toute épreuve, et même d'un véritable fanatisme, depuis la publication de la préface de *Cromwell*.

Les amis enthousiastes de l'auteur, les défenseurs de l'art nouveau réclamèrent l'honneur de combattre et dressèrent des listes d'artistes choisis dans les ateliers de peinture, de sculpture, d'architecture. On retrouve, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, les noms des « chefs de tribus ». Théophile Gautier, Gérard, Pétrus Borel, etc.; à leur appel accoururent Balzac, Berlioz, Auguste Maquet, Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy et mille autres résolus à répondre au cor d'Hernani, « à s'engager à sa suite dans l'âpre montagne du romantisme et à en défendre vaillamment les défilés contre les attaques des classiques. »

Victor Hugo distribua à ses soldats des petits carrés de papier rouge sur lesquels il imprima avec une griffe le mot espagnol *hierro* qui signifie *fer*.

L'administration du théâtre avait abandonné à *ces brigands de la pensée*, comme les appelait un *philistin*, l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre.

Mme Hugo a raconté de la sorte les incidents de la première représentation qui eut lieu le 25 février 1830.

« Pour bien combiner leur plan stratégique et bien assurer leur ordre de bataille, les jeunes gens demandèrent à entrer dans la salle avant le public. On le leur permit à condition qu'ils seraient entrés avant qu'on ne fît queue. On leur donna jusqu'à trois heures. Ils arrivèrent beaucoup trop tôt et dès une heure les innombrables passants de la rue Richelieu virent s'accumuler une bande d'êtres farouches et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toutes les façons excepté à la mode, en vareuse, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein Paris, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés.

« ... Ces hordes de barbares reçurent des représentants de l'art classique des balayures, des ordures ; M. de Balzac reçut pour sa part un trognon de chou. On ne se fâcha point pour éviter l'intervention de la police.

« ... Une fois dans la salle, à trois heures, les jeunes gens s'organisèrent, se placèrent. Mais que faire jusqu'à sept heures? On causa, on chanta, mais la conversation et

les chants s'épuisent. Heureusement on avait apporté des cervelas, du saucisson, du jambon, du pain. On dîna donc; les banquettes servaient de table et les mouchoirs de serviettes.

« Comme on n'avait que cela à faire on dîna si longtemps qu'on était encore à table quand le public entra. A la vue de ce restaurant les locataires des loges se demandèrent s'ils rêvaient. En même temps leur odorat était offensé par l'ail des saucissons. Ceci n'était rien encore, mais, sur tant d'hommes il y en avait nécessairement qui avaient éprouvé d'autres besoins que ceux de l'estomac; ils avaient cherché à quel endroit de la maison de Molière on pouvait « expulser le superflu de la boisson »; les ouvreuses n'étant pas encore arrivées, n'avaient pu leur ouvrir; ils avaient essayé d'aller sur le théâtre, la porte de communication était fermée.

Enfermés pendant des heures, plusieurs n'y avaient pas tenu et s'en étaient allés tout en haut dans le coin le plus sombre. Mais ce coin sombre s'était tout à coup éclairé, et comme ce jour-là les femmes les plus élégantes montèrent jusqu'aux étages les plus élevés, on juge du scandale que dut

faire cette humidité où passèrent les robes de soie et les souliers de satin. »

Entre les costumes les plus excentriques des jeunes barbares on distinguait celui de Théophile Gautier, encore presque un enfant alors. On se le montrait avec horreur. Le poëte portait un pantalon gris tendre orné d'une bande de velours noir; ses cheveux blonds qui lui descendaient en boucles soyeuses jusqu'au milieu des reins s'échappaient à flots d'un chapeau plat à larges bords. — Que voulez-vous, a-t-il dit depuis, nous ne pouvions pourtant pas naître avec des perruques! Avec cela il avait un gilet rouge d'une nuance flamboyante.

« Qui connait le caractère français conviendra que cette action de se produire dans une salle de spectacle où se trouve rassemblé ce qu'on appelle *tout Paris*, avec des cheveux aussi longs et un gilet aussi rouge, exige un autre courage et une autre force d'âme que de monter à l'assaut d'une redoute hérissée de canons, vomissant la mort. Car, dans chaque guerre, une foule de braves exécutent, sans se faire prier, cette facile prouesse, tandis qu'il ne s'est trouvé jusqu'à présent qu'un seul Français capable de mettre sur sa poitrine un morceau d'é-

toffe d'une nuance si insolite, si agressive, si éclatante. A l'imperturbable dédain avec lequel il affrontait les regards, on devinait que, pour peu qu'on l'eût poussé, il fut revenu à la seconde représentation pavoisé d'un gilet jonquille.

« Ce dut être, plutôt encore que l'étrangeté de la couleur, cette folie d'héroïsme qui s'exposait avec un sang-froid si parfait aux railleries des jeunes femmes, aux hochements de tête des vieillards, aux lorgnons dédaigneux des dandys, aux gros rires des bourgeois, qui causa le profond étonnement du public et perpétua cette impression qui eût dû être oubliée après le premier entr'acte.

« Après avoir essayé de déchirer ce gilet de Nessus qui s'incrustait à notre peau, nous l'acceptâmes bravement devant l'imagination des bourgeois dont l'œil halluciné ne nous voit jamais habillé d'une autre couleur, malgré les paletots tête de nègre, vert-bronze, marron, mâchefer, suie d'usine, fumée de Londres, gris de fer, olive pourrie, saumure tournée et autres teintes de bon goût, dans les gammes neutres, comme peut en trouver, à la suite de longues méditations, une civilisation qui n'est pas coloriste. »

Ainsi Théophile Gautier avec sa verve étincelante a narré, pour la postérité, la légende du gilet rouge arboré à la première représentation d'*Hernani*.

Cette représentation fut tumultueuse; on le devine. L'homme au gilet rouge se distingua par son ardeur : à l'orchestre murmurant, qui était pavé de crânes académiques, c'est-à-dire dénudés, il cria : « A la guillotine, les genoux ! »

Lorsque Hernani appelle Ruy Gomez *vieillard stupide!* un voisin du jeune homme entendit *vieil as de pique* et entra dans une violente colère. Gautier s'efforça de persuader que « vieil as de pique » était un chef-d'œuvre, le comble du beau, et fut on ne peut plus désappointé de ne pas retrouver cette apostrophe dans la pièce imprimée.

A la fin du quatrième acte, le jour de la première représentation, un éditeur pria Victor Hugo de lui accorder, dans la rue, quelques minutes d'entretien. Il proposa à l'auteur acclamé de lui acheter le manuscrit d'*Hernani* moyennant une somme de six mille francs.

Le marché fut conclu et la somme payée, séance tenante, dans un bureau de tabac.

Cet argent n'était point inutile, car Victor Hugo (il a lui-même rappelé ce fait), ne possédait plus ce soir-là qu'une cinquantaine de francs.

Le lendemain, Chateaubriand écrivit au chef du romantisme pour lui témoigner son admiration, pour saluer, au moment de *s'en aller*, celui qui *venait*.

Cependant la presse tout entière jugea le drame avec une extrême sévérité ; on comprend pourquoi : Victor Hugo s'était mis à dos les journaux libéraux, à cause de ses premières odes, et les journaux monarchistes à cause de ses tentatives d'émancipation politique et littéraire. Ce fut donc un *tolle* général, un haro universel.

Les représentations suivantes (il y en eut quarante-cinq), se ressentirent de ces critiques injustes autant que passionnées. Chaque soir les sifflets et les rires s'efforçaient de couvrir le bruit des battements de mains.

La querelle littéraire prit une telle importance qu'elle occupa l'opinion publique à peu près au même degré que l'avénement du ministère Polignac de triste mémoire.

Victor Hugo reçut des lettres pleines d'injures et de menaces.

En province, à Toulouse, un jeune homme eut un duel à propos d'*Hernani* et fut tué.

On juge par ces faits la puissance de l'œuvre entreprise par le poëte qui, loin de se laisser abattre, releva fièrement la tête et répondit à ses ennemis par la production d'autres chefs-d'œuvre.

Huit ans plus tard, *Hernani* était accueilli par d'unanimes applaudissements. Le second empire proscrivit tout le théâtre de Victor Hugo, jusqu'en 1867; ce fut un triomphe quand la pièce reparut sur la scène française.

Le succès n'a cessé d'aller grandissant depuis lors et, aujourd'hui, c'est avec admiration, avec une sorte de recueillement que nous allons entendre ce drame où l'honneur castillan apparait sous son véritable jour comme une fière et noble leçon.

C'est ainsi que le génie toujours s'impose et apparait plus resplendissant à mesure qu'on médite ses œuvres.

Les siècles consacreront le théâtre de Victor Hugo; nous verrons à la suite de quelles luttes le maître conquit une victoire maintenant définitive.

CHAPITRE CINQUIÈME

SOMMAIRE

La mission des poëtes. — Utilité des choses inutiles. — *Marion Delorme* (11 août 1831). — Une pension refusée. — Interdiction royale. — *Le Roi s'amuse* (22 novembre 1832) Tempête théâtrale. — Le libéralisme des ministres de Louis-Philippe. — Un procès au tribunal de commerce. — *Lucrèce Borgia* (2 février 1833). — Les commencements de la gloire. — Le théâtre de Victor Hugo envisagé au point de vue philosophique et social. — *Marie Tudor* (6 novembre 1833). — *Angelo* (28 avril 1835). — La *Esmeralda* (14 novembre 1836). — *Ruy-Blas* (8 novembre 1838). — Les *Burgraves*.

Ces luttes, sont à notre avis, utiles à rappeler, dans tous leurs détails, parce qu'il est bon que les choses de l'intelligence passionnent la foule.

La majeure partie de l'espèce humaine, surtout depuis que la civilisation a enfanté des besoins factices, se laisse volontiers séduire par des croyances utilitaires. S'enrichir, ou du moins gagner de l'argent, jouir en un mot, cela est devenu pour beaucoup le but de la vie ; on rencontre aujour-

d'hui, trop souvent, hélas! des hommes très-sensés, très-raisonnables en apparence, qui disent : « Acheter des livres; payer fort cher des places au théâtre! Allons donc! En économisant ce que les badauds consacrent à ces sottises, j'aurai, fin de l'année courante, quelques bonnes obligations de plus dans mon portefeuille. »

Loin de nous la pensée de contester l'agrément des obligations, des actions, des titres de rentes et des valeurs hypothécaires; il en faut acquérir évidemment, au prix du travail et de l'épargne, le plus qu'on peut, afin d'échapper à la misère, chose odieuse. Mais se désintéresser, par intérêt, de tout ce qui ne fait point partie du domaine de l'argent c'est faire un calcul mauvais, condamnable.

Dans notre siècle où l'instruction, au moins élémentaire, est universellement répandue, le devoir de l'homme consiste à développer son intelligence, à apprendre à penser, quelle que soit sa situation, quelques pénibles travaux qu'il ait à faire.

L'ouvrier, pas plus que l'artiste, l'artisan, pas plus que le banquier, n'a le droit de mépriser la politique, étant donné qu'il est, grâce à nos institutions modernes, un vote,

une pensée, une force. Ni les uns ni les autres ne doivent, d'autre part, faire fi de l'histoire, de la littérature. Développer son cerveau, s'intéresser à toutes les questions sociales et artistiques, c'est faire œuvre utile, c'est grandir, c'est se reposer, c'est s'élever au-dessus des bœufs qui, toujours, tracent un sillon, des castors qui ne cessent d'édifier des maisons semblables, des abeilles qui nourrissent une reine et recueillent un même miel.

Il ne suffit pas que le paysan sache que le soleil est bon pour murir sa récolte : il faut que le moissonneur, revenant las et courbé sous le poids de sa faux, contemple avec joie la beauté du paysage arrosé de ses sueurs, la splendeur de l'horizon enflammé par l'astre qui se couche ; ce spectacle compris devient un encouragement, une consolation, une espérance. Il importe que le financier, l'ouvrier, l'homme d'affaires, le bourgeois, le marchand, le commis, la journée finie, trouvent dans une conversation avec un livre, dans une représentation théâtrale, un élément pour leur esprit, un cordial pour leur âme, une satisfaction pour leur cœur. L'homme a besoin de nourrir son intelligence en même temps que son corps.

Les poëtes sont donc des bienfaiteurs : à côté de Franklin, de Linné, de Claude Bernard, Victor Hugo et ceux qui l'on précédé apparaissent non-seulement égale ment illustres et glorieux, mais encore également utiles.

Avant d'examiner l'œuvre lyrique du grand poëte de ce siècle nous nous arrêterons sur son œuvre dramatique.

Nous avons dit que le drame intitulé *Marion Delorme*, écrit en vingt-quatre jours après *Cromwell* et avant *Hernani* avait été interdit par la censure. M. de Martignac, alors ministre, avait cru volontiers, que dans le quatrième acte de la pièce *l'aïeul* de Charles X, le roi Louis XIII était tourné en ridicule et que le public ne manquerait pas de faire de malicieux rapprochements entre ces monarques soumis tous deux à un prêtre et semblablement passionnés pour la chasse.

Une lecture faite par l'auteur devant un public d'amis illustres avait excité l'enthousiasme ; trois directeurs de théâtre s'étaient disputé l'honneur de représenter l'œuvre accueillie chaleureusement par la Comédie française. Les censeurs avec leur étroitesse d'esprit habituelle mirent à néant toutes les espérances.

En vain Victor Hugo répondit que Louis XIII appartenait à l'histoire et qu'il n'était point permis de supposer qu'il eût voulu souffleter un roi vivant sur la joue d'un roi mort. Le gouvernement fut inébranlable.

Le poëte mis en interdit, demanda une audience à Charles X, fut reçu au palais de Saint-Cloud, et plaida sa cause; il a raconté plus tard cette entrevue dans laquelle il dit :

Ah ! sire, tout est grave en ce siècle où tout penche !
L'art tranquille et puissant veut une allure franche.
Les rois morts sont sa proie, il faut la lui laisser ;
Il n'est pas ennemi, pourquoi le courroucer
Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres ?
. . . .

Mais Charles X se contenta de sourire et ne permit point la représentation; à la vérité il crut devoir indemniser l'auteur et lui fit proposer une nouvelle pension de quatre mille francs : celui-ci la refusa avec simplicité. Les journaux libéraux le félicitèrent d'avoir acquis ce nouveau droit à l'estime publique.

Marion Delorme ne fut donc représentée

qu'à deux années de là, après que le petit fils de Louis XIII s'en fut allé en exil méditer sur les inconvénients du despotisme.

Victor Hugo aurait pu hâter l'apparition de ce chef-d'œuvre; il ne se pressa point guidé par des raisons de haute convenance qu'il a exposées lui-même dans une préface datée du mois d'août 1831.

Il ne voulait point profiter d'une réaction politique, de l'avénement de Louis-Philippe ni même de la suppression de la censure pour conquérir un succès facile.

L'auteur doit le déclarer, ce fut précisément cette raison, la probabilité d'un succès de réaction politique, qui le détermina à garder son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier. Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs, sinon les plus illustres, du moins les plus laborieux de l'opposition; quoique dévoué et acquis depuis qu'il avait l'âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté; quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et entre autres, précisément une année auparavant, à propos de cette même *Marion Delorme*, il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes; il se souvint qu'il avait écrit une *ode du Sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous : *Plus de censure! Plus de hallebardes!* Il

ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement comme sera, il l'espère, toute sa vie. Il comprit qu'un succès politique à propos de Charles X tombé, permis à tout autre, lui était défendu à lui; qu'il ne lui convenait pas d'être un des soupiraux par où s'échapperait la colère publique; qu'en présence de cette enivrante révolution de Juillet, sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il fit ce que tout homme de cœur eût fait à sa place. Il refusa d'autoriser la représentation de sa pièce. D'ailleurs les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. C'est Louis XIII qu'il avait voulu peindre dans sa bonne foi d'artiste, et non tel de ses descendants. Et puis c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté il sied de garder toute mesure...

Cette déclaration honore celui qui l'écrivit; elle suffirait à répondre aux accusations de versatilité et d'ingratitude si souvent portées contre le poëte par des envieux ou des impuissants.

La vérité et la justice, c'est-à-dire la liberté, telles furent ses croyances depuis l'âge où il raisonna; qu'il se soit laissé séduire, abu-

ser, tromper par des promesses de monarchie parlementaire ou par de criminels serments de prétendants, cela est et cela s'explique. Les grandes âmes sont peu méfiantes; mais il n'y a dans le passé de Victor Hugo rien qui lui puisse être reproché au point de vue de l'honneur.

En 1831 *Marion Delorme* ne pouvait plus être considérée comme une offense au roi oublié.

Victor Hugo n'étant lié par aucun engagement préféra le théâtre de la Porte-Saint-Martin au Théâtre-Français où se manifestaient certaines hostilités.

On répéta donc à la Porte-Saint-Martin ce drame qui met en scène une des plus célèbres courtisanes du XVIIe siècle, laquelle, éclairée en quelque sorte par un rayon d'amour vrai, purifiée par une passion chaste, apparaît à la fin touchante à cause de ses larmes, de son sacrifice et de ses douleurs.

— Et ta chute d'ailleurs l'as-tu pas expiée !
Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi !

lui crie avant de mourir celui qu'elle aime et qui lui pardonne.

« Il y a de tout dans ces cinq actes écrits en vers passionnés et superbes, dit un critique le lendemain de la première représentation (11 août 1831); du rire, des larmes, de la pitié, de la terreur et surtout de l'étonnement; en effet, Victor Hugo, puissant et hardi novateur avait tout à faire pour atteindre son but.

« Il lui fallait changer le goût public, renouveler toute notre littérature, et il ne construisit, sur les ruines du vieil édifice, son monument éternel, qu'après des luttes sans nombre. »

Marion Delorme excita presque autant de tumulte qu'*Hernani* et les piètres écrivains du temps se répandirent en injures. La postérité seule devait se charger de venger le poëte qui, à la première heure, n'était défendu que par ses amis lui formant une sorte de cour baptisée du nom de *cénacle*, et le soutenant vaillamment dans sa croisade.

On appelait cette réunion d'hommes presque tous illustres aujourd'hui, des *barbares*.

« Nous acceptons la comparaison, répondit Paul de Saint-Victor : là où passait Attila l'herbe ne germait plus; là où Victor Hugo a passé ne repousseront plus les tristes char-

dons et les fleurettes artificielles des pseudo-classiques. »

A *Marion Delorme* succéda *le Roi s'amuse* écrit pendant le mois de juin 1832 et représenté au Théâtre-Français le 22 novembre de la même année.

Ce roi qui s'amuse est François Ier, roi du plaisir et de la débauche. Son bouffon, le difforme *Triboulet*, le hait; dans le drame, il déprave, corrompt le monarque, afin de l'abrutir et de le perdre.

Mais ce bouffon a une fille qu'il cache comme un trésor et que François Ier lui prend; comme il veut aller arracher aux bras du royal débauché cette enfant chérie et que les seigneurs de la cour l'empêchent de passer il les regarde en face et les interpelle ainsi dans sa rage, les uns après les autres.

O honte! Un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,
Un Gordes Simiane, un Pienne, un Pardailhan,
Vous un Montmorency! les plus grands noms qu'on [nomme,
Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme!
Non, il n'appartient point à ces grandes maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons!
Non, vous n'en n'êtes pas. Au milieu des huées

Vos mères aux laquais se sont prostituées.
Vous êtes tous bâtards !

Et lorsqu'il sait sa fille séduite et perdue, il tend un piége au roi, il le veut assassiner, et c'est sa fille qu'il assassine.

— Le ministre de Louis-Philippe, tout comme celui de Charles X, craignit des allusions contre le roi; Victor Hugo qui avait refusé de communiquer son manuscrit, répondit qu'il lui était impossible d'imaginer quels rapports on pouvait établir entre François Ier et Louis-Philippe.

La représentation eut donc lieu. Elle fut une tempête, un ouragan.

« Après que le nom de Hugo eut été jeté à la mer rugissante des spectateurs, l'abattement n'altéra pas plus le visage du poëte que la passion n'avait paru l'enflammer durant la lutte. Son front olympien avait opposé à ces flots furieux la résistance du roc. Il alla, après la toile baissée, porter des remerciements et des encouragements à ses acteurs et leur dit :

« — Vous vous épouvantez de peu ; ce sera bien autre chose après-demain (1). »

Il croyait un peu plus à sa pièce depuis

(1) *Entre cour et jardin.* Paul Foucher.

qu'elle était tombée ; mais le lendemain les représentations du *Roi s'amuse* furent interrompues par ordre ministériel, sous prétexte d'immoralité.

C'était, a affirmé Mme Hugo, une vengeance de quelques auteurs classiques, dont plusieurs étaient députés, et qui avaient été déclarer au ministre qu'on ne pouvait tolérer une pièce faisant l'apologie du régicide, le lendemain du jour où le roi avait failli être tué. De fait, un coup de pistolet avait été tiré la veille sur Louis-Philippe.

L'auteur, au lieu d'intercéder, s'adressa au tribunal de commerce et lui demanda si, « en présence de la charte qui abolissait la censure et la confiscation, le ministère avait le droit de censurer et de confisquer une pièce. »

Il prit la parole après son éloquent défenseur, M. Odilon-Barrot, devant un auditoire nombreux et sympathique.

Messieurs, dit-il, la mesure qui interdit ma pièce a deux aspects également mauvais : selon la loi elle est arbitraire, selon le raisonnement elle est absurde. Que peut donc alléguer dans cette affaire le pouvoir qui n'a pour lui ni la raison ni le droit? Son caprice, sa fantaisie, sa volonté, c'est-à-dire rien...

Votre jugement apprendra au pouvoir que ses amis eux-mêmes le blâment loyalement dans cette

occasion, que le droit de tout citoyen est sacré pour tout ministre, qu'une fois les conditions d'ordre et de sûreté générale remplies, le théâtre doit être respecté comme une des voix avec lesquelles parle la pensée publique, et qu'enfin, que ce soit la presse, la tribune ou le théâtre, aucun des soupiraux par où s'échappe la liberté de l'intelligence ne peut être fermé sans péril.

... Pour peu que cela continue la confiscation de tous nos droits sera complète. Aujourd'hui on me fait prendre ma liberté de poëte par un censeur, demain on me fera prendre ma liberté de citoyen par un gendarme; aujourd'hui on me bannit du théâtre, demain on me bannira du pays; aujourd'hui on me bâillonne, demain on me déportera; aujourd'hui l'état de siége est dans la littérature, demain il sera dans la cité...

Ces belles paroles, applaudies par une foule fort émue, ne furent pas écoutées. L'interdiction fut maintenue par la décision du tribunal de commerce. Il se trouva des juges pour approuver la condamnation d'une des plus grandioses conceptions de l'esprit humain, pour condamner la liberté.

Ce procès eut lieu le 19 décembre 1832. A la même époque, les journaux ministériels reprochèrent à Victor Hugo de continuer à toucher sa première pension *littéraire* de 2,000 francs. Celui-ci répondit à cette honteuse polémique par une renonciation entière, définitive.

Les manifestations violentes qui accueillaient chaque œuvre nouvelle du poëte ne découragèrent pas longtemps les directeurs de théâtre; celui qui dirigeait la Porte-Saint-Martin, M. Harel, vint à la fin de l'année 1832, demander la permission de jouer *Lucrèce Borgia*, drame en trois actes et en prose qui, primitivement, s'appelait le *Souper à Ferrare.*

Avant d'aller plus loin, et pour faire bien nettement saisir à ce sujet toute la pensée du poëte dramatique, sa conception, sa mission, nous lui emprunterons une page qui dit clairement et brièvement tout ce qu'il y a à dire, mille fois mieux que nous ne le pourrions exprimer.

Ainsi qu'il s'y était engagé dans la préface de son dernier drame, l'auteur est revenu à l'occupation de toute sa vie, à l'art. Il a repris ses travaux de prédilection, avant même d'en avoir tout à fait fini avec les petits adversaires politiques qui sont venus le distraire il y a deux mois. Et puis, mettre au jour un nouveau drame six semaines après le drame proscrit, c'était encore une manière de dire son fait au présent gouvernement. C'était lui montrer qu'il perdait sa peine. C'était lui prouver que l'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase Aussi compte-t-il bien mener de front désormais la lutte politique tant que besoin sera, et l'œuvre littéraire. On peut

faire en même temps son devoir et sa tâche. L'un ne nuit pas à l'autre. L'homme a deux mains.

Le Roi s'amuse et *Lucrèce Borgia* ne se ressemblent ni par le fond ni par la forme, et ces deux ouvrages ont eu chacun de leur côté une destinée si diverse que l'un sera peut-être un jour la principale date politique et l'autre la principale date littéraire de la vie de l'auteur.

Il croit devoir le dire cependant, ces deux pièces si différentes par le fond, par la forme et par la destinée sont étroitement accouplées dans sa pensée. L'idée qui a produit *le Roi s'amuse* et l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au même moment, sur le même point du cœur.

Quelle est en effet la pensée intime cachée dans *le Roi s'amuse*? La voici. Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète, placez-la là où elle ressort le mieux à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social; éclairez de tous côtés par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature; et puis, jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce sentiment sublime chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée; c'est que l'être petit deviendra grand: c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse*

Eh bien, qu'est-ce que *Lucrèce Borgia ?* Prenez la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de la beauté physique et de la grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime, et main

tenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel ; dans votre monstre mettez une mère ; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux.

Ainsi la paternité sanctifiant la difformité physique voilà *le Roi s'amuse;* la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia.*

Telle est la portée philosophique de l'œuvre dramatique de Victor Hugo, qui, en présence de l'importance du théâtre moderne, a affirmé qu'il y a beaucoup de questions sociales dans les questions littéraires, et qu'il ne faut pas que la multitude sorte du spectacle sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. « Et, quant aux plaies et aux misères de l'humanité, toutes les fois qu'ils les étalera dans le drame il tâchera de jeter sur ce que ces nudités-là auraient de trop odieux, le voile d'une idée consolante et grave. Il ne mettra pas Marion Delorme sur la scène, sans purifier la courtisane avec un peu d'amour ; il donnera, à Triboulet le difforme, un cœur de père ; il donnera, à Lucrèce la monstrueuse, des entrailles de mère. » *Lucrèce Borgia* fut comprise du public. Au lieu

d'une bourrasque on eut une ovation. Les principaux rôles étaient interprétés par Mlle Georges et par Frédérick Lemaître; on acclama ces artistes célèbres, on les rappela avec frénésie. La scène fut jonchée de fleurs. Les chevaux du fiacre où Victor Hugo monta à la sortie avec sa femme et sa fille furent dételés; le poëte revint à pied escorté par la foule jusque sous les arcades de la place Royale où il demeurait alors. On lui fit un triomphe qui dura toute la nuit. Bien des amis qui avaient disparu dans les mauvais jours se hâtèrent d'accourir pour serrer la main du triomphateur.

La cause n'était cependant pas définitivement gagnée et les critiques, en général haineux, ne s'enthousiasmèrent pas aussi facilement que la foule, mais on pouvait commencer à crier victoire, et le vainqueur, le réformateur littéraire, avait à ce moment trente ans!

Le succès de *Lucrèce Borgia* fut si grand que le directeur exigea une nouvelle pièce avec une telle insistance qu'il faillit se battre en duel avec l'auteur. Les choses s'arrangèrent au moment où les témoins allaient se mettre en rapport, et à la fin du

mois d'août suivant, Victor Hugo prévint le fougueux M. Harel qu'il avait terminé *Marie Tudor*, nouvelle pièce en prose qui, quoique plus contestée que la précédente, eut un assez grand nombre de représentations.

Comme nous ne pouvons analyser dans un chapitre une œuvre théâtrale si considérable, disons seulement que le poignant intérêt de ce drame historique réside « dans la réalité terrible de ce formidable triangle posé largement sur la scène et qui apparait si souvent dans l'histoire : une reine, un favori, un bourreau ».

Ce ne fut que près de deux ans plus tard, le 28 avril 1835, que fut représenté au Théâtre-Français, *Angelo*, drame en trois journées, écrit en prose.

L'auteur a déclaré avoir voulu mettre en présence dans cette action deux graves et douloureuses figures, la femme dans la société et la femme hors de la société; défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris ; enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre ; rendre la faute à qui est la faute, c'est-à-dire à l'homme qui est fort, et au fait so-

cial qui est absurde ; en regard de ces deux femmes, poser deux hommes, le mari et l'amant, le souverain et le proscrit, et résumer en eux par mille développements secondaires, toutes les relations régulières et irrégulières que l'homme peut avoir avec la femme d'une part et la société de l'autre.

On le voit, c'est toujours par l'antithèse sociale que le grand romantique demande au théâtre l'intérêt et l'enseignement. Malheureusement nous ne pouvons, dans cette trop courte analyse, donner une idée de la puissance des moyens employés, de la richesse des images, de la couleur éclatante du style.

Il faudrait voir jouer par des interprètes dignes de l'œuvre, il faut du moins lire en entier ces drames qui, éternellement, exciteront l'admiration des hommes.

Mlle Mars et Mme Dorval dont la rivalité fut piquante pendant les répétitions, jouèrent les deux rôles de femmes dans *Angelo* qui obtint un succès retentissant.

Un peu après, Victor Hugo tira de son roman *Notre-Dame de Paris*, sur les sollicitations de ses amis, le *libretto* d'un opéra intitulé *la Esmeralda*, dont Mlle Bertin, fille du directeur du journal des *Débats*,

fit la musique qui fut sifflée à l'Académie royale de musique, le 14 novembre 1836. Le libretto plein de poésie, de passion, de vie, finissait par ce mot : fatalité.

« Ce fut une première fatalité que cet écrasement d'un ouvrage qui avait pour chanteurs M. Nourrit et Mlle Falcon, pour musicienne une femme de talent, pour librettiste Victor Hugo et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attacha aux acteurs. Mlle Falcon y perdit sa voix, M. Nourrit alla se tuer en Italie. Un navire appelé *Esmeralda* faisant la traversée d'Angleterre en Irlande se perdit corps et biens. Le duc d'Orléans avait nommé *Esmeralda* une jument de grand prix ; dans une course au clocher elle se rencontra avec un cheval au galop et eut la tête fracassée (1). »

Une anecdote que nous avons citée dans notre *Histoire des trois Républiques françaises*, prouvera cependant que *la Esmeralda* ne porta pas malheur à tout le monde. Ce fut en effet pendant une des représentations que le poëte apprit d'un pair de France, la condamnation à mort de Barbès. Il monta aussitôt chez le régisseur du théâtre et, de là, écrivit cette supplique

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

au roi Louis-Philippe en faisant allusion à la fille qui venait de mourir et à l'enfant qui venait de naître :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
Par ce royal enfant doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau !

Ce cri déchirant fut entendu. Barbès eut la vie sauve. Sa tête valait bien la chute d'un opéra.

Il s'écoula deux années avant que Victor Hugo fit représenter *Ruy-Blas*, qui fut joué le 8 novembre 1838, sur la scène de la Renaissance, théâtre destiné en principe à l'art romantique et construit par privilége royal.

Ruy-Blas, drame en cinq actes et en vers, réussit du premier coup. « Le sujet philosophique c'est le peuple aspirant aux régions élevées; le sujet humain c'est un homme qui aime une femme; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine. »

Le poëte fidèle à son programme cherche toujours à dégager l'idée sociale de l'œuvre dramatique. *Ruy-Blas* de même que toutes

les créations précédentes, est plein de grandes pensées, de généreux sentiments exprimés dans les vers les plus beaux qui se puissent imaginer.

Le personnage du laquais fut pour Frédérick Lemaître l'occasion d'un triomphe. M. Auguste Vacquerie, qui est resté avec M. Paul Meurice au nombre des plus sûrs et des plus intimes amis de Victor Hugo, fit quatre-vingts lieues pour assister à *Ruy-Blas*.

Il faut aller jusqu'au 8 mars 1843 pour trouver une nouvelle représentation à la Comédie-Française, celle des *Burgraves*, qui provoqua des disputes et des collisions. Les passions politiques furent pour beaucoup dans l'accueil du public; nous aurons plus loin à reparler de ce drame dont les figures sont épiques et plus grandes que nature.

Victor Hugo depuis lors ne donna plus rien à la scène, quoiqu'il eût depuis longtemps terminé *les Deux Jumeaux*, qui ne figurent même pas dans ses œuvres à l'heure actuelle. Quand nous aurons dit qu'il n'a point non plus livré encore au public d'autres chefs-d'œuvre, des drames, des comédies *Torquemada*, *la Grand'Mère*, *l'Epée*, *Peut-*

être frère de Gavroche; une pièce féerique où les fleurs et les arbres parlent, *la Forêt mouillée*, nous aurons terminé notre énumération, car nous ne saurions qualifier autrement notre revue rapide du théâtre du maître. Ecrivant ici une biographie et non une étude littéraire, nous ne pouvions nous étendre davantage.

Mais il importe que nous disions avec quelle admiration et quel enthousiasme les jeunes générations ont accueilli ces ouvrages immortels que le second Empire proscrivit jusqu'en 1867, comme il avait proscrit l'auteur.

A chaque reprise faite depuis le retour de Victor Hugo en France, le succès a été grandissant et il ira grandissant encore, tant à cause de la splendeur et de la pureté de la forme que de la passion et de la grandeur de la trame.

Victor Hugo est suffisamment vengé des dédains de ses contemporains; déjà, lui vivant, la postérité acclame sa gloire et salue son immortalité.

CHAPITRE SIXIÈME

SOMMAIRE

L'œuvre lyrique de Victor Hugo de 1829 à 1848. — Un portrait signé *Théophile Gautier* (1828). — *Les Orientales* (1829.) — *Les Feuilles d'automne* (1831). — *Les Chants du crépuscule* (1835). — *Les Voix intérieures* (1837). — *Les Rayons et les Ombres* (1838). — Victor Hugo et la peine de mort — *Le Dernier Jour d'un condamné* (1829). — *Claude Gueux* (1831). — Le principe de l'inviolabilité de la vie humaine. — Bazaine épargné. — Pour un soldat.

En écrivant en tête du sommaire de ce chapitre, *Œuvre lyrique de Victor Hugo*, nous n'avons, pas plus que pour son œuvre dramatique, la prétention de donner à nos lecteurs une appréciation, un jugement. Les vers du poëte du XIXe siècle, chacun les sait par cœur, ou les a lus, ou les lira.

Nous voulons, admirateur respectueux, dire à quelle date parurent les recueils, comment ils furent accueillis, et rappeler, au moyen de citations brèves, d'extraits choisis, l'enthousiasme qu'ils excitèrent.

Encore une fois, il s'agit dans ce livre de la vie du maître, d'une illustre existence pleine de luttes et de douleurs, mais pleine aussi de victoires et d'enseignements.

Pendant tous les jours de notre siècle, pour ainsi dire, cet homme a combattu au nom de l'émancipation humaine, au nom de la liberté morale, au nom de la liberté littéraire, au nom de la liberté politique.

C'est le récit de cette épopée que nous avons pour but de retracer simplement, modestement, comme il nous convient. Afin de ne laisser dans l'ombre aucun des aspects de cette physionomie, nous devons, ayant nommé les œuvres théâtrales, revenir en arrière, citer les autres et nous efforcer de ne passer sous silence rien de ce qui est sorti de la plume de Victor Hugo, véritable épée, glaive flamboyant manié par un bras de géant.

A peine il eut manifesté sa puissance d'esprit et d'imagination, que des disciples ardents, croyants, vinrent lui former escorte. Aux premiers rangs de ce bataillon sacré, de cette escorte fidèle, figura Théophile Gautier, dont les souvenirs sont précieux à consulter.

« Nos états de services d'*Hernani*, dit

celui-ci — trente campagnes, trente représentations vivement disputées, — nous donnaient presque le droit d'être présenté au grand chef. Rien n'était plus simple : Gérard de Nerval ou Petrus Borel, dont nous avions fait récemment la connaissance, n'avaient qu'à nous mener chez lui. Mais à cette idée nous nous sentions pris de timidités invincibles. Nous redoutions l'accomplissement de ce désir si longtemps caressé. Lorsqu'un incident quelconque faisait manquer les rendez-vous arrangés avec Gérard ou Petrus, pour la présentation, nous éprouvions un sentiment de bien-être, notre poitrine était soulagée d'un grand poids, nous respirions librement.

« Victor Hugo était venu se loger dans une rue projetée du quartier François Ier, la rue Jean-Goujon, composée alors d'une maison unique, celle du poëte; autour s'étendaient les Champs-Élysées, presque déserts, et dont la solitude était favorable à la promenade et à la rêverie.

« Deux fois nous montâmes l'escalier lentement, comme si nos bottes eussent eu des semelles de plomb. L'haleine nous manquait; nous entendions notre cœur battre dans notre gorge et des moiteurs glacées

nous baignaient les tempes. Arrivé devant la porte, au moment de tirer le cordon de la sonnette, pris d'une terreur folle, nous tournâmes les talons et nous descendîmes les degrés quatre à quatre, poursuivi par nos acolytes, qui riaient aux éclats.

« Une troisième tentative fut plus heureuse : nous avions demandé à nos compagnons quelques minutes pour nous remettre et nous nous étions assis sur une des marches de l'escalier, car nos jambes flageolaient sous nous et refusaient de nous porter, mais voici que la porte s'ouvrit et qu'au milieu d'un flot de lumière, tel que Phébus-Apollon franchissant les portes de l'aurore, apparut sur l'obscur palier, qui ? Victor Hugo lui-même, dans sa gloire !

« Comme Esther devant Assuérus nous faillîmes nous évanouir. Hugo ne put, comme le satrape vers la belle Juive, étendre vers nous, pour nous rassurer, son long sceptre d'or, par la raison qu'il n'avait pas de sceptre d'or, ce qui nous étonna. Il sourit, mais ne parut pas surpris, ayant l'habitude de rencontrer journellement sur son passage de petits poëtes en pâmoison, des rapins rouges comme des coqs ou pâles comme des morts, et même des hommes

faits interdits et balbutiants. Il nous releva de la manière la plus gracieuse et la plus courtoise, car il fut toujours d'une exquise politesse, et, renonçant à sa promenade, il rentra avec nous dans son cabinet.

« Henri Heine raconte que, s'étant proposé de voir le grand Gœthe, il avait longtemps préparé dans sa tête les superbes discours qu'il lui tiendrait, mais qu'arrivé devant lui il n'avait trouvé rien à lui dire, sinon « que les pruniers sur la route d'Iéna à Weimar portent des prunes excellentes contre la soif » ; ce qui avait fait sourire doucement le Jupiter Mansuetus de la poésie allemande, plus flatté peut-être de cette ânerie éperdue que d'un éloge ingénieusement et froidement tourné. Notre éloquence ne dépassa pas le mutisme, quoique, nous aussi, nous eussions rêvé pendant de longues soirées aux apostrophes lyriques par lesquelles nous aborderions Hugo pour la première fois.

« On peut regarder les dieux, les rois, les jolies femmes, les grands poëtes un peu plus fixement que les autres personnages, sans qu'ils s'en fâchent, et nous examinions Hugo avec une intensité admirative dont il ne paraissait pas gêné.

« Ce qui frappait d'abord dans Victor Hugo, alors âgé de vingt-huit ans, c'était le front vraiment monumental qui couronnait, comme un fronton de marbre blanc, son visage d'une placidité sérieuse ; il était vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhumaines ; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire ; les couronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un front de dieu ou de césar. Le signe de la puissance y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient un peu longs. Une face soigneusement rasée, d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire qui, en s'entr'ouvrant pour sourire, découvrait des dents d'une blancheur étincelante. Pour costume, une redingote noire, un pantalon gris, un petit col de chemise rabattu ; la tenue la plus exacte et la plus correcte.

« On n'aurait vraiment pas soupçonné dans ce parfait gentleman le chef de ces bandes échevelées et barbues, terreur des bourgeois à menton glabre. Tel Victor Hugo nous apparut à cette première rencontre,

et l'image est restée ineffaçable dans notre souvenir. Nous gardons précieusement ce portrait beau, jeune, souriant, qui rayonnait de génie et répandait comme une phosphorescence de gloire (1). »

Il n'y a dans cette page rien qui se puisse qualifier d'exagération. Tel apparaissait aux jeunes gens, aux artistes enthousiastes de 1828, l'auteur d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, transfiguré à mesure qu'avait grandi son génie.

Cette admiration pour l'œuvre et pour l'homme s'est accrue avec les années ; nous donnerons plus loin la preuve anecdotique du respect qu'impose le poëte à tous ceux qui lui sont présentés.

Cinquante ans après avoir écrit le portrait qui précède, Théophile Gautier, sur le point de mourir, disait à quelqu'un imaginant qu'il critiquait un livre du maître : « Si j'avais le malheur de croire qu'un vers de Hugo fût mauvais, je n'oserais pas me l'avouer à moi-même... tout seul... dans la cave... sans chandelle ! »

Reprenons dans l'ordre de publication la série de l'œuvre lyrique.

Aux *Odes et Ballades* dont nous avons

(1) Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*,

parlé succédèrent *les Orientales*, qui parurent en 1829. Ces poésies, pleines de soleil, étincelantes, lumineuses, magnifiquement colorées, marquent ce que l'on peut appeler la seconde manière lyrique de Victor Hugo. C'est une suite de visions des pays de l'Orient, visions qui nous apparaissent avec des images éclatantes, avec une forme belle et pure. Et les mots sonores et harmonieusement disposés par un artiste amoureux de la couleur exaltent les plus généreux sentiments de l'homme, l'amour de la patrie et de l'indépendance, en même temps qu'ils retracent avec une splendeur inconnue les superbes spectacles de la nature.

Voilà le but de la poésie, et à ceux qui demandaient jadis à quoi bon ces *Orientales ?* à quoi rime l'Orient? l'auteur a répondu qu'il n'en savait rien; que c'était une idée qui lui avait pris d'une façon assez ridicule, en été, en allant voir coucher le soleil. *Les Orientales*, qui parvinrent en quelques semaines à la septième édition, furent assez violemment attaquées; elles n'en demeurent pas moins l'œuvre où Victor Hugo a, pour la première fois, donné libre carrière à son imagination en la main-

tenant dans la perfection absolue de la forme.

Jamais le côté matériel et extérieur des choses, a dit un critique, n'avait été rendu avec autant de relief et de couleur ; jamais la versification française n'avait atteint ce degré de richesse pittoresque, d'harmonie savante, d'ampleur mélodieuse. L'admiration ne saurait manquer à une œuvre aussi puissante, bien qu'on reproche au poëte d'avoir peint un Orient imaginaire ; l'Orient créé par sa rêverie ardente, plutôt que l'Orient réel et historique.

Mais à côté des descriptions merveilleuses, que de strophes touchantes ! Qui a oublié ces strophes délicieusement tristes :

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille et brille peu d'instants,
Il faut qu'Avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Les Feuilles d'automne qui suivirent *les*

Orientales parurent en 1831, à la suite d'une révolution, à un moment politique grave, et cependant elles furent accueillies avec la même faveur, avec un égal enthousiasme.

« En effet, parce que la terre tremble, ce n'est pas une raison pour que l'art ne marche pas, pour que se taise la poésie qui s'adresse à l'homme, à l'homme tout entier, qui, à l'adolescent parle d'amour; au père, de la famille; au vieillard, du passé. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, transforment tout excepté le cœur humain, et il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes, enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront; c'est à eux que va la poésie. »

Ainsi le poëte a pris soin de revendiquer d'une voix ferme les droits sacrés de l'art.

Dans *les Feuilles d'automne*, Victor Hugo commence à débarrasser son esprit des croyances étroites de son enfance; il plane au-dessus des superstitions.

« A la verte confiance de la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière d'une âme stoïque et chrétienne, à la mystique idolâtrie pour un seul être

voilé, aux pleurs faciles, ont succédé un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inépuisable adieu à la jeunesse qui s'enfuit, aux grâces enchantées que rien ne répare; la paternité à la place de l'amour; des grâces nouvelles, bruyantes, enfantines, qui courent devant les yeux, mais qui aussi font monter les soucis au front et pencher tristement l'âme paternelle. »

Un critique de caractère méprisable, mais du jugement duquel on doit parfois tenir compte, a de la sorte qualifié cette œuvre de maturité féconde, en se faisant honneur d'avoir salué le premier la gloire et le génie.

En même temps que changeait la doctrine philosophique, les convictions politiques se métamorphosaient; et quoique décidé, pour le moment, à se tenir à l'écart des luttes du forum, Victor Hugo, après avoir chanté les femmes et les enfants, fait à la fin des *Feuilles d'automne* une ardente profession de foi :

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon que fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle! Une erreur, chaque année,

S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée.
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie, et sainte liberté !
Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi.lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;.....
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au
Je sens que le poëte est leur juge ! Je sens [ventre !
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

. . . .

Il est facile de saisir la transformation des croyances ; le poëte suit lentement mais sûrement le chemin du progrès et se laisse aller à un courant irrésistible. Il ne tardera pas, tout en restant respectueux pour des doctrines et des hommes jadis aimés, à devenir tout à fait et pour toujours républicain de raison et de cœur.

Le travail de son esprit est visible, les

fruits de sa réflexion apparaissent à mesure qu'il étudie plus profondément l'humanité, et chaque œuvre nouvelle marque un pas en avant.

Les Chants du crépuscule, parus en 1835, expliquent clairement l'état de son âme.

Ce qui est peut-être exprimé parfois dans ce recueil, a-t-il écrit en le publiant, ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur en jetant çà et là les vers qu'on va lire, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne.

De là, dans ce livre ces cris d'espoir mêlés d'hésitation, ces chants d'amour coupés de plaintes, cette sérénité pénétrée de tristesse, ces abattements qui se réjouissent tout à coup, ces défaillances relevées soudain, cette tranquillité qui souffre... cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant, et par moments cette foi joyeuse et bruyante à l'épanouissement possible de l'humanité.

Dans ce livre il y a tous les contraires, le doute et le dogme comme dans tout ce que nous voyons: comme dans nos théories politiques, comme dans nos opinions religieuses, comme dans notre existence domestique...

C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore!
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché!

Et le poëte, ne sachant ce qui sortira de la révolution de 1830 tant acclamée, chante le peuple vainqueur en Juillet et adresse un souvenir ému à la colonne qui rappelle une gloire passée, voue au mépris public le misérable qui trahit et livra pour de l'argent la duchesse de Berry; en un mot, loin de brûler ce qu'il a adoré, il garde pour ses dieux d'autrefois une vénération émue. Il les aime toujours, mais il ne croit plus à eux et sa foi nouvelle éclate malgré lui quand il s'écrie :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Voilà nettement indiquées, croyons-nous, les premières fluctuations prétendues d'un poëte qui, se laissant entraîner par son imagination ardente, par son cœur trop généreux, n'a jamais eu que des paroles respectueuses pour les rois tombés, même lorsqu'il devint l'apôtre de la liberté, le plus illustre représentant de la démocratie.

Dans la préface des *Voix intérieures*, en

1837, il prend du reste soin de s'étudier lui-même et de définir son rôle.

Il faut que le poëte ait dans le cœur cette sympathique intelligence des révolutions qui implique le dédain de l'émeute, ce grave respect du peuple qui s'allie au mépris de la foule; que son esprit ne concède rien aux petites colères ni aux petites vanités; que son éloge comme son blâme prenne souvent à rebours, tantôt l'esprit de cour, tantôt l'esprit de faction. Il faut qu'il puisse saluer le drapeau tricolore sans insulter les fleurs de lis, il faut qu'il puisse dans un même livre, presqu'à la même page, « flétrir l'homme qui a vendu une femme » et louer un noble jeune prince pour une bonne action bien faite, glorifier la haute idée sculptée sur l'arc de l'Étoile et consoler la triste pensée enfermée dans la tombe de Charles X. Il faut qu'il soit attentif à tout, désintéressé sur tout, et qu'il ne dépende de rien, pas même de ses propres ressentiments, pas même de ses griefs personnels.

... Il faut qu'il ait sans cesse à l'esprit ce but sévère : être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais. La puissance du poëte est faite d'indépendance.

Victor Hugo est constamment préoccupé de cette idée d'indépendance. Il y revient, en 1840, à la première page du recueil intitulé : *les Rayons et les Ombres*. Il réclame pour le poëte le droit d'être libre dans sa bienveillance pour ceux qui travaillent,

dans son aversion pour ceux qui nuisent, dans son amour pour ceux qui servent, dans sa pitié pour ceux qui souffrent; libre de se pencher sur toutes les misères; libre de s'agenouiller devant tous les dévouements.

Le poëte en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs;
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps pareil aux prophètes
Dans sa main où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue
Faire flamboyer l'avenir.

Il voit quand les peuples végètent.
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.
On le raille : qu'importe! Il pense.
Plus d'une âme inscrit en silence
Ce que la foule n'entend pas.
Il plaint ses contempteurs frivoles.
Et maint faux sage à ses paroles
Rit tout haut et songe tout bas.

Nous verrons bientôt Victor Hugo homme politique agissant; mais les citations que nous venons de faire nous semblent con-

cluantes, et, cessant de nous appesantir sur l'œuvre lyrique, ce qui n'est point notre mission dans ce livre, nous espérons qu'il apparaît clairement que la grande intelligence dont nous rappelons les actes principaux a toujours été digne d'elle-même. Nous souhaitons à ceux qui l'ont calomniée une semblable fierté, une égale puissance, une même honnêteté.

Bientôt donc va se dessiner le rôle politique; mais avant d'esquisser les traits de ce personnage nouveau, il nous faut encore une fois revenir sur nos pas pour examiner un des côtés principaux de la philosophie de Victor Hugo. Nous voulons parler de son opinion nettement arrêtée sur la peine de mort.

En 1829 parut un livre intitulé : *le Dernier Jour d'un condamné*, dans lequel sont développées, analysées l'une après l'autre, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures morales que doit éprouver un homme condamné à mort pendant les heures qui précèdent son exécution. Dans une préface ajoutée, en 1832, à ce plaidoyer terriblement émouvant et qui fut passionnément lu, on lit ceci :

Ce que l'auteur a eu dess de faire, ce qu'il

voudrait que la postérité vît dans son œuvre, ce n'est pas la défense spéciale, et toujours facile, et toujours transitoire, de tel ou tel criminel choisi: c'est la plaidoirie générale et permanente pour tous les accusés présents et à venir: c'est le grand point de droit de l'humanité allégué et plaidé à toute voix devant la sociéte..., c'est la question de vie et de mort déshabillée, dénudée, dépouillée des entortillages sonores du parquet, brutalement mise au jour et posée où il faut qu'on la voie, et où il faut qu'elle soit et où elle est réellement, dans son vrai milieu, dans son milieu horrible, non au tribunal, mais à l'échafaud, non chez le juge, mais chez le bourreau.

Jamais Victor Hugo n'a rencontré un échafaud sur sa route sans protester au nom de l'inviolabilité de la vie humaine.

En 1834, il écrivit *Claude Gueux*, récit palpitant d'un assassinat excusable, cas particulier assez fréquent où la victime est moins intéressante que le criminel.

On sait comment il sauva la vie de Barbès, lequel devait lui écrire plus tard en l'appelant son frère d'exil, le combattant et le martyr du progrès, et le remerciant, comme d'un service personnel, de tout ce qu'il avait fait pour le peuple.

En 1848, Victor Hugo, à l'Assemblée constituante, prit la parole sur cette question de la peine de mort. Il dit qu'il ne fallait point que la loi épouvantât la con-

science, et qu'après Février le peuple eut une grande pensée : le lendemain du jour où il avait brûlé le trône il voulut brûler l'échafaud.

En 1849, le poëte sollicita vainement la grâce d'un des condamnés de l'affaire Bréa.

En 1851, son fils aîné fut traduit en cour d'assises pour avoir protesté dans le journal *l'Événement*, contre une exécution qui s'était accomplie avec des détails horribles.

Victor Hugo défendit lui-même son fils, qui, malgré la plus étincelante, la plus émue, la plus belle des plaidoiries, malgré le discours plein d'âme et de grandeur qui remua toute l'assistance, fut condamné à six mois de prison, après que son père lui eût dit, dans une péroraison digne de la harangue : « Mon fils, tu reçois aujourd'hui un grand honneur, tu as été jugé digne de combattre, de souffrir peut-être, pour la sainte cause de la vérité... Sois fier, toi qui n'es qu'un simple soldat de l'idée humaine et démocratique, tu t'es assis sur le banc où s'est assis Béranger, où s'est assis Lamennais !

« Sois inébranlable dans tes convictions

et que ce soit là ma dernière parole, si tu avais besoin d'une pensée pour t'affermir dans ta foi au progrès, dans ta croyance à l'avenir, dans ta religion pour l'humanité, dans ton exécration pour l'échafaud, dans ton horreur des peines irrévocables et irréparables, songe que tu es assis sur ce banc où s'est assis Lesurques! »

En 1854, Victor Hugo habitant Jersey apprit qu'on allait pendre un homme à Guernesey, et écrivit une lettre magnifique aux habitants de l'île qui demandèrent la grâce du condamné, grâce refusée. Cela valut à lord Palmerston, secrétaire d'État à l'intérieur en Angleterre, une épitre sanglante, dans laquelle il est dit entre autres choses : « Nous habitons, vous et moi, monsieur, l'infiniment petit. Je ne suis qu'un proscrit et vous n'êtes qu'un ministre. Je suis de la cendre, vous êtes de la poussière. D'atome à atome on peut se parler... Vous avez dit : que la justice « suive son cours »; vous avez donné cet ordre comme un autre; les rabâchages sur la peine de mort vous touchent peu. Pendre un homme, boire un verre d'eau. Vous n'avez pas vu la gravité de l'acte; c'est une légèreté d'homme d'État, rien de plus. Monsieur, gardez vos

étourderies pour la terre, ne les offrez pas à l'éternité. »

On le voit ensuite intercédant pour John Brown, en Amérique, pour des condamnés de Belgique.

En 1862, il se mêla au grand débat de la république de Genève, relatif à la peine de mort et, dans une lettre, exprima le plus puissant des arguments en faveur de l'abolition : « De quel droit constituez-vous Dieu juge avant son heure? Quelle qualité avez-vous pour le saisir? Est-ce que cette justice-là est un des degrés de la vôtre? Est-ce qu'il y a plein pied de votre barre à celle-là? Après M. Troplong, Dieu? De deux choses l'une : ou vous êtes croyant, ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes croyant comment osez-vous jeter une immortalité à l'éternité? Si vous ne l'êtes pas, comment osez-vous jeter un être au néant? »

Il y a sans doute des raisons pratiques à opposer à cette théorie digne de séduire une noble imagination, mais nous ne faisons ici que suivre la pensée de Victor Hugo qui veut la pitié suprême.

Fidèle à sa croyance que la vie humaine est inviolable, il a tiré plus tard, de ce fait que Bazaine, condamné à mort, a eu la vie

sauve, cette conclusion que la peine de mort a été abolie dans l'armée.

Pour lui, en jugeant que Bazaine, assassin de sa patrie, méritait la mort et en déclarant qu'il devait vivre, le haut conseil de guerre a décidé que désormais ni la trahison, ni la désertion à l'ennemi, ni le parricide (car tuer sa patrie, c'est tuer sa mère), ne seraient punis de mort.

Cette déduction est logique; aussi fut-il tenu compte, grâce à ce raisonnement irréfutable, de son intercession en faveur d'un soldat qu'on allait fusiller à Aix au mois de février 1875.

La vie de ce soldat qui s'appelait Blanc fut épargnée. D'autres existences furent sauvées grâce aux observations présentées par le poëte à M. Thiers.

La bonté est la vertu principale de ce génie, qui est doux parce qu'il est puissant, qui pardonne parce qu'il est fort.

CHAPITRE SEPTIÈME

SOMMAIRE

Notre-Dame de Paris (1831). — Victor Hugo homme politique. —*Littérature et philosophie mêlées* (1834). — L'Académie française (1841). — Le *Rhin* (1842). — La Chambre des pairs (1845). — La révolution de Février 1848. — Attitude de Victor Hugo. — Élection à la *Constituante.* — Les journées de Juin. — Grâce aux vaincus. — Proposition d'amnistie. — Votes indépendants. — *L'Événement* (13 août 1848). — Élection à la *Législative.* — Rupture avec la majorité réactionnaire. — Affirmations républicaines.

En même temps qu'il livrait bataille au théâtre, le jeune maître publiait, en 1831, un roman en deux volumes, *Notre-Dame de Paris*, qui eût suffi à immortaliser son nom.

Nous n'analyserons pas cette œuvre puissante qui est connue du monde entier et qui, dans la pensée de l'auteur, voulait ouvrir quelques perspectives vraies sur l'art du moyen âge.

C'est un archéologue qui a fait revivre pour nous, dans ce livre, les monuments

du vieux Paris, qui a fouillé, *fureté* la cathédrale. dont les fondations et les premières constructions remontent au XIIe siècle, et laquelle, après les agrandissements et les mutilations des siècles suivants, est devenue et est restée un des plus purs chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse, de cette architecture qui, depuis l'origine des choses jusqu'à la découverte de l'imprimerie, est « le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence ».

C'est un savant historien qui a étudié et remis en lumière les mœurs, les lois, les superstitions du peuple parisien, animant de nouveau les physionomies éteintes des écoliers, des truands, des alchimistes, des poëtes, des marchands, des magistrats, nous promenant à travers la cour des miracles et le palais de justice, du cloître à la place de Grève, et plaçant dans ce cadre grandiose une œuvre dramatique, vivante, poignante.

« Style et magie de l'art, facilité, souplesse et abondance pour tout dire, regard scrutateur pour beaucoup démêler, connaissance profonde de la foule, de la cohue,

de l'homme vain, vide, glorieux, mendiant, vagabond, savant, sensuel; intelligence inouïe de la forme, expression sans égale de la grâce, de la beauté matérielle et de la grandeur; reproduction équivalente et indestructible d'un gigantesque monument; gentillesse, babil, gazouillement de jeune fille et d'ondine, entrailles de louve et de mère, bouillonnement dans un cerveau viril de passions poussées au délire, l'auteur possède et manie à son gré tout cela. »

Ainsi jugeait l'œuvre, dans des *portraits contemporains*, un homme de lettres qu'une haine vile fit plus tard revenir sur ce jugement.

De son côté, Jules Janin enthousiasmé écrivit :

« *Notre-Dame de Paris* est une terrible et puissante lecture dont l'esprit se souvient, comme d'un horrible cauchemar, avec terreur. C'est là surtout que la verve, le génie, l'audace, l'inflexible sang-froid et l'incroyable volonté du poëte s'étalent dans toute leur puissance.

« Que de malheurs entassés dans ces lugubres pages! que de ruines relevées, que de passions terribles, que d'événements incroyables! Toute la fange et toute la croyance

du moyen âge sont pétries, remuées et mêlées ensemble avec une truelle d'or et de fer. Le poëte a soufflé sur toutes ces ruines qui, à sa voix, se sont dressées de toute leur hauteur sur le sol parisien. Dans ces rues étroites, dans ces places remplies et populaires, dans ces coupe-gorges, dans cette milice, dans ces marchands, dans ces églises, que de passions circulent, toutes brûlantes, toutes vivantes, toutes armées! chacune d'elles a son vêtement qui lui est propre, robe de femme ou robe de prêtre, armure ou bonnet; ou bien la passion est toute nue et en haillons et toute misérable comme une passion de bête féroce... Victor Hugo a obéi à sa double vocation de poëte et d'architecte, d'historien et de romancier; il a vécu à la fois d'invention et de souvenirs. Il a fait mugir à la fois toutes les cloches de la grande ville, et il en a fait battre tous les cœurs, excepté le cœur de Louis XI. Voilà ce livre, brillante page arrachée à notre histoire, qui jettera le plus grand éclat dans la vie littéraire de l'auteur. »

Notre-Dame de Paris, qui, malgré les préoccupations des esprits, obtint immédiatement un succès retentissant, huit éditions

en quelques mois, *Notre-Dame de Paris* fut commencée un peu après la révolution de 1830. L'auteur, pressé par un traité avec son éditeur et ne pouvant obtenir de délai, « s'acheta une bouteille d'encre et un gros tricot de laine grise qui l'enveloppait du cou aux orteils; il mit ses habits sous clé pour n'avoir pas la tentation de sortir et entra dans son roman comme dans une prison... Il ne quitta sa peau d'ours qu'une seule fois, pour aller voir juger les ministres de Charles X, et pour que cette sortie n'eût pas de conséquences, il mit par dessus son tricot son costume de garde national.

« Le 14 juillet 1831, le livre était fini. La bouteille d'encre que Victor Hugo avait achetée le premier jour était finie aussi; il était arrivé en même temps à la dernière ligne et à la dernière goutte, ce qui lui donna un moment l'idée de changer son titre et d'intituler son roman : *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre* (1). »

Le retentissement du livre, a raconté M. Gustave Rivet, attira une foule de curieux à la vieille basilique de Philippe-Auguste.

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Victor Hugo y conduisit un jour une dame pour lui faire lui-même les honneurs de *sa* cathédrale. Quand le cicerone obligé qui accompagnait les visiteurs fut arrivé près de la chambre du sonneur au-dessus de la galerie, ouvrant la porte d'une cellule : « C'est là, dit-il, que Victor Hugo a écrit son roman. Il n'a pas quitté cette chambre sans avoir fini son livre. Voilà sa table, sa chaise et son lit. »

Le poëte, riant sous cape, écoutait impassible ; quand le guide eut achevé son boniment, il remit, sans se faire connaître, un pourboire à celui qui lui faisait avec tant d'assurance les honneurs de *sa* chambre où il n'était jamais entré.

A *Notre-Dame* devaient succéder deux autres romans, la *Quiquengrogne*, peinture du moyen âge féodal, et le *Fils de la Bossue;* ces deux livres annoncés il y a près de soixante ans n'ont jamais été faits; le roman qui suivit s'appela les *Misérables*.

On sait maintenant comment Victor Hugo marqua son rang dans tous les genres, à la tête des écrivains de son temps. Ce fut, avons-nous dit, une lutte quotidienne, et, pour vaincre, il fallait produire, produire sans cesse, se jeter dans la mêlée et répondre

par des coups hardis aux attaques venimeuses de critiques hargneux, injustes, méprisables, tels que Gustave Planche et Dufaï. Les morsures de ces reptiles étaient heureusement peu dangereuses, et de ces attaques le poëte sortit plus vaillant, plus glorieux.

Rien de ce qui touche à l'homme n'est resté étranger à cet esprit d'une prodigieuse activité; les questions d'art et d'esthétique, la religion, l'étude des problèmes sociaux, tout fut par lui envisagé, discuté.

Jouissant d'une gloire véritable, devenu le maitre d'une littérature et d'une langue qu'il avait renouvelées, pouvant imposer comme une loi ses fantaisies mêmes, il eût pu s'enivrer de son triomphe et déchoir ; loin de là, travailleur opiniâtre, infatigable, acharné, il produisit dans sa maturité et dans sa vieillesse des chefs-d'œuvre supérieurs aux premiers, n'estimant pas que sa tâche fût remplie, puisqu'il lui restait des idées à remuer, des pensées à émettre.

Avant de résumer les œuvres de la seconde partie de sa vie, esquissons rapidement son portrait politique.

On se rappelle les changements survenus dans ses opinions depuis le royalisme de sa

jeunesse. Il devint libéral sous Charles X, suivant en cela le courant qui entraînait toutes les intelligences; or, le bonapartisme apparaissait alors comme une des formes du libéralisme; de là sa part de collaboration à la légende napoléonienne, à l'aide de laquelle il s'efforça quelque temps (il l'a amèrement regretté depuis) d'exciter la fibre patriotique.

Une fois détaché de la Restauration, il chanta en 1830 la victoire du peuple, tout en pleurant :

. . . . sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte.

Quoique devenant l'écho des idées démocratiques, il n'abandonne pas tout à coup le principe monarchique et l'on retrouve dans son *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830*, publié dans l'ouvrage intitulé : *Littérature et philosophie mêlées*, les hésitations et les progrès de cet esprit. Quelques pensées suffiront.

—

Après juillet 1830, il nous faut la chose *république* et le mot *monarchie*.

—

Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain.

—

La république, comme l'entendent certaines gens, c'est la guerre de ceux qui n'ont ni un sou, ni une idée, ni une vertu, contre quiconque a l'âme de ces trois sortes de choses.

La république, selon moi, la république qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société, souveraine de la société; se protégeant, garde nationale; se jugeant jury; s'administrant commune; se gouvernant collége électoral.

Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt.

—

TRÈS-BONNE LOI ÉLECTORALE

Quand le peuple saura lire.

Article I. — Tout Français est électeur.
Article II. — Tout Français est éligible.

—

Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore.

—

Une révolution est la larve d'une civilisation.

—

Les affirmations sont assez nettes si l'on songe que l'avénement de Louis-Philippe était considéré par beaucoup comme la meilleure des républiques, si l'on se souvient

surtout qu'en 1830 le parti républicain se contentait de souvenirs, d'aspirations, et n'avait ni cohésion, ni programme arrêté.

Les premières années du règne du roi-citoyen furent, du reste, calmes; les passions s'apaisèrent; on se prit à espérer la solution pacifique des problèmes sociaux. Rien de surprenant donc à ce que Victor Hugo vît là un progrès et fît acte d'adhésion et de dévouement à la monarchie nouvelle.

Cela ne l'empêcha pas d'écrire en 1834 une remarquable étude sur Mirabeau, dans laquelle il dit :

Quelques reproches qu'on ait pu justement lui faire, nous croyons que Mirabeau restera grand. Devant la postérité tout homme et toute chose s'absout par la grandeur.

Aujourd'hui que presque toutes les choses qu'il a semées ont donné leurs fruits dont nous avons goûté, la plupart bons et sains, quelques-uns amers; aujourd'hui que le haut et le bas de sa vie n'ont plus rien de disparate aux yeux, tant les années qui s'écoulent mettent bien les hommes en perspective; aujourd'hui qu'il n'y a plus pour son génie ni adoration, ni exécration, et que cet homme, furieusement ballotté, tant qu'il vécut, d'une extrémité à l'autre, a pris l'attitude calme et sereine que la mort donne aux grandes figures historiques; aujourd'hui que sa mémoire, si longtemps traînée dans la fange et baisée sur l'autel, a été retirée du Panthéon de

Voltaire et de l'égout de Marat, nous pouvons froidement le dire : Mirabeau est grand. Il lui est resté l'odeur du Panthéon et non de l'égout. L'impartialité historique, en nettoyant sa chevelure souillée dans le ruisseau, ne lui a pas de la même main enlevé son auréole. On a lavé la boue de ce visage et il continue de rayonner.

Victor Hugo, quoique depuis longtemps mêlé aux discussions politiques, ne pouvait pas être député, parce qu'il n'était point assez riche ; il ne pouvait être pair que si le roi le choisissait comme tel. Une seule tribune lui restait accessible, celle de l'Académie française.

Il se présenta en 1836, M. Dupaty lui fut préféré ! Il se présenta de nouveau en 1839, M. Molé l'emporta ! Il se présenta une troisième fois en 1840, l'Académie choisit M. Flourens ! Enfin il fut élu, en 1841, membre de la *docte compagnie*, en remplacement de Népomucène Lemercier. On peut donc dire qu'il força la porte, ce qui s'explique presque : malgré ou plutôt à cause de son immense renommée et de sa popularité, il ne comptait parmi les académiciens que des adversaires acharnés, des écrivains de l'école classique qui n'avaient cessé de l'attaquer.

Il fut reçu solennellement le 3 juin de la

même année. Son discours de réception commence par un éloge pompeux de Napoléon Ier, mais il continue par cette réflexion:

Tout dans le continent s'inclinait devant l'empereur, tout excepté six poëtes, excepté six penseurs, restés seuls debout dans l'univers agenouillé : Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Lemercier.

... Ces six esprits révoltés contre un génie, ces six renommées indignées contre la gloire, ces six poëtes irrités contre un heros, représentaient en Europe la seule chose qui manquât alors à l'Europe, l'indépendance; ils représentaient en France la seule chose qui manquât alors à la France, la liberté... La résistance n'était pas seulement légitime, elle était glorieuse.

Et, après des louanges adressées à Népomucène Lemercier, qui, ami de Bonaparte consul, devint, par amour de la liberté, ennemi de Napoléon empereur, il concluait, louant Malesherbe à son tour, en affirmant que « l'éducation des masses par les écoles, les ateliers et les bibliothèques, l'amélioration graduelle de l'homme par la loi et par l'enseignement, voilà le but sérieux que doit se proposer tout bon gouvernement et tout vrai penseur ».

— On retrouve là les préoccupations habituelles de Victor Hugo, le souci des amé-

liorations sociales. Il prononca à l'Académie quelques autres discours également remarquables et dans lesquels se manifeste toujours le souci de l'émancipation humaine.

Le Rhin, dont les deux premiers volumes parurent en 1843, et le troisième en 1845, traite la question politique seulement dans sa Conclusion, dont le dernier mot est qu'il faut donner au peuple sa part de pouvoir. Cet ouvrage, composé de *Lettres à un ami*, est un récit de voyage humoristique et archéologique; la forme en est familière, mais il s'y déploie une surprenante érudition.

C'est la causerie du savant spirituel qui nous promène d'Aix-la-Chapelle à Cologne, et de Mayence à Francfort, visitant tous les monuments, racontant la légende des villes, des châteaux-forts et des hameaux; énonçant des sentences; se laissant aller à des digressions philosophiques; faisant des récits pittoresques remplis d'incidents et de surprises, de réflexions sérieuses ou comiques. Il y a aussi des pages prophétiques dans ce livre, et l'on ne saurait trop méditer cette affirmation de Victor Hugo : « L'Angleterre et la Russie, alliées à la fin du premier empire, en prenant à la France et

en donnant à l'Allemagne la rive gauche du Rhin, ont créé entre l'Allemagne et la France un motif permanent de haine. »

On se plaît à répéter que les poëtes n'entendent rien à la politique : voilà cependant, prise entre mille, une réflexion de poëte qui en dit plus que beaucoup d'assertions diplomatiques.

Louis-Philippe crut évidemment que l'opinion de Victor Hugo pouvait être utile dans les affaires de l'État, puisque, malgré son peu de goût pour l'imagination en politique et même en littérature, il appela celui-ci à la Chambre des pairs par ordonnance royale du 16 avril 1845.

Le nouvel homme d'État s'assit, — cela donne une idée de l'âge vénérable des pairs de France à cette époque, — s'assit à côté du vicomte de Pontécoulant, qui avait voté la mort de Louis XVI ; devant lui se trouvait le maréchal Soult, maréchal avant sa naissance ; son président était le duc Pasquier, qui, jeune conseiller, avait jugé Beaumarchais, mort en 1799.

Il se montra conservateur, mais avec une entière indépendance et ne s'asservit pas à la politique du ministère, tout en rendant pleine justice « au plus éminent des rois de

l'Europe », « au sage couronné qui laissait tomber du haut de son trône les paroles de la paix universelle ».

C'est le 18 février 1846 qu'il monta pour la première fois à la tribune pour défendre les droits des artistes, la propriété de leurs œuvres, la *marque de fabrique*, qui, à son avis, était une *signature*, une responsabilité, aussi bien en matière d'art qu'en matière de commerce.

L'année suivante, le 17 juin 1847, il prononça un beau discours au sujet d'une pétition par laquelle le prince Jérôme demandait à rentrer en France : il avertit le pouvoir de s'occuper plus activement des masses, de ces classes nombreuses et laborieuses où il y a tant de courage, tant d'intelligence, tant de patriotisme, où il y a tant de ferments redoutables, ce qui, selon lui, constituait un danger et pouvait ouvrir brusquement un abîme.

Encore une prévision qui devait se réaliser quelques mois plus tard lorsque la révolution de Février 1848 emporta la dynastie de Juillet 1830.

Victor Hugo se jeta alors dans la mêlée. Si le gouvernement de Louis-Philippe avait tenu ses promesses et favorisé la liberté,

sans doute le grand poëte, plein de bienveillance et de bonté, serait resté un philosophe humanitaire, ému, attentif, se contentant d'enseigner et d'avertir; mais lorsque se déchaîna la tempête qui, en balayant un trône, fit faire au progrès un pas en avant, son grand cœur ne pouvait rester indifférent; il donna son assentiment « à cette majestueuse forme sociale, la République, que nos pères ont vue grande et terrible dans le passé, et que nous voulons tous voir grande et bienfaisante dans l'avenir ».

Il obtint environ soixante mille voix aux premières élections pour l'Assemblée constituante, et fut élu aux élections complémentaires de juin 1848. Étant sincère, convaincu, exempt d'ambition et de parti pris, il fut quelque temps à choisir la place qui lui convenait dans la cohue des hommes nouvellement appelés aux affaires, et se contenta d'abord de voter avec indépendance, selon sa conscience.

Dans sa première harangue, il se prononça fermement contre les ateliers nationaux, faisant appel à la concorde, s'adressant aux philosophes initiateurs, aux penseurs démocrates, aux socialistes : « Toutes les fois, leur disait-il, que vous ne mettez

pas en question la famille et la propriété, ces bases saintes sur lesquelles repose toute civilisation, nous admettons avec vous les instincts nouveaux de l'humanité ; admettez avec nous les nécessités momentanées des sociétés. »

Ce discours marque nettement la rupture avec le parti conservateur et réactionnaire.

Survinrent les tragiques journées de Juin. Cette insurrection avait-elle raison ? — Telle est la question que s'est posée Victor Hugo au début de son livre intitulé : *Depuis l'exil.*

Il y répond en ces termes :

On serait tenté de répondre oui et non.

Oui, l'insurrection de Juin avait raison, si l'on considère le but qui était la réalisation de la République ; non, si l'on considère le moyen qui était le meurtre de la République. Elle tuait ce qu'elle voulait sauver. Méprise fatale.

... L'insurrection de Juin faisait fausse route.

En monarchie, l'insurrection est un pas en avant ; en république, c'est un pas en arrière.

L'insurrection n'est un droit qu'à la condition d'avoir devant elle la vraie révolte, qui est la monarchie. Un peuple se défend contre un homme, cela est juste.

Un roi, c'est une surcharge ; tout d'un côté, rien de l'autre ; faire contre-poids à cet homme excessif est nécessaire ; l'insnrrection n'est autre autre chose qu'un rétablissement d'équilibre.

En république, toute insurrection est coupable.

C'est la bataille des aveugles.

C'est l'assassinat du peuple par le peuple.

En monarchie, l'insurrection c'est la légitime défense ; en république, l'insurrection c'est le suicide.

La République a le devoir de se défendre même contre le peuple ; car le peuple c'est la République d'aujourd'hui, et la République c'est le peuple d'aujourd'hui, d'hier et de demain.

Tels sont les principes.

Donc, l'insurrection de juin 1848 avait tort.

Hélas ! ce qui la fit terrible c'est qu'elle était vénérable.

Au fond de cette immense erreur on sentait la souffrance du peuple. C'était la révolte des désespérés. La République avait un premier devoir, réprimer cette insurrection; et un deuxième devoir, l'amnistier. L'Assemblée nationale fit le premier devoir et ne fit pas le second, faute dont elle répondra devant l'histoire.

Victor Hugo dira plus tard les mêmes choses après l'insurrection de la Commune en 1870. En 1848, mettant en pratique ses principes de pardon aux vaincus, il sauva la vie de plusieurs insurgés.

Lorsqu'il revint dans son appartement de la place Royale que les révoltés avaient envahi pour y chercher des armes sans se permettre un larcin ou une dévastation, la maison était occupée par les soldats de l'ordre. Le concierge, accusé d'avoir ouvert

aux insurgés une porte de derrière, était à genoux contre le mur, sur le point d'être fusillé. Victor Hugo fit comprendre aux gardes nationaux que ces représailles souillent la victoire, et le concierge fut sauvé.

Le poëte arracha également à une justice trop sommaire un homme de lettres, un architecte nommé Roland, Georges Biscarrat, neveu de l'ancien maître d'étude de la pension Cordier, le comte de Fouchécourt, légitimiste qui s'était activement mêlé à l'insurrection, et quatre insurgés auxquels il fit, un à un, traverser les postes en les faisant passer pour ses domestiques.

Il ne se borna pas à sauver ceux que le hasard plaça sur sa route; il proposa, quelques jours plus tard, dans une réunion de représentants du peuple, une amnistie pleine, entière, absolue. Victor Schœlcher embrassa l'orateur en entendant cette proposition qui ne fut point accueillie.

Sous l'administration du général Cavaignac, Victor Hugo se maintint d'abord avec une compléte indépendance dans la nuance modérée. Ainsi il repoussa les demandes en autorisation de poursuites contre MM. Louis Blanc et Caussidière; refusa de voter que Cavaignac avait bien mérité de la

patrie ; repoussa l'ensemble de la constitution, parce que, partisan de l'institution de deux Chambres, et considérant celle d'une Chambre unique comme extrêmement périlleuse, il ne croyait pas, ainsi qu'il l'écrivit le 6 novembre au *Moniteur*, pouvoir adopter une constitution où ce genre de calamité était déposé.

Cette dernière opinion a été controversée et combattue par de puissantes raisons ; on doit cependant reconnaître qu'à cette époque une seconde Chambre aurait probablement opposé au coup d'État de Décembre un obstacle invincible.

Il réclama ensuite la liberté de la presse un moment suspendue par l'état de siége, revendiqua l'abolition de la peine de mort et repoussa, en trop nombreuse compagnie, hélas ! l'amendement Grévy [1].

Victor Hugo, décidé à combattre par tous les moyens en faveur de la liberté et de la démocratie, fonda le 1er avril 1848 un journal intitulé *l'Événement*, qui eut pour épigraphe cette pensée du poëte : « Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple. »

(1) Voir, dans notre *Histoire complète de M. Jules Grévy* les détails relatifs à ce fait.

Cette feuille, qui devait d'abord s'appeler *la Pensée*, est un des monuments les plus curieux du journalisme en France. Le programme rédigé par le Maître dit ce qu'il entreprit :

Ce sera l'accès de fièvre quotidien d'une nation en travail de civilisation. Mais, espérons-le, la France sera bientôt délivrée, la constitution naîtra, et alors les jours tranquilles reparaîtront. Les constitutions ont besoin de l'orage pour naître et de la paix pour vivre. Il en est du cœur humain comme du sol : la charrue commence, le soleil achève.

... Nous venons tenter l'œuvre de la réconciliation. Nous voulons combattre l'anarchie qui est la mort de la société, et défendre le peuple qui en est la vie...

Nous voulons chercher comment on pourrait assurer le travail, qui donne à l'individu le pain du corps, et développer l'art, qui donne à l'humanité le pain de l'âme; dissiper enfin dans le monde libre et lumineux de notre république les dernières fatalités et les dernières ténèbres de l'ignorance, qui est la nuit de l'esprit, et de la haine qui est la nuit du cœur. Et ce qui sortirait de notre idéal réalisé, ce serait la *république civilisation,* république heureuse comme le rêve, et belle comme l'idée!... république qui serait, en un mot, le majestueux embrassement du genre humain sous le regard de Dieu satisfait.

Au journal collaboraient M. Auguste Vacquerie, « ce ferme et ardent esprit plein

d'éclat, d'énergie et de conviction », M. Paul Meurice, dont tout le monde connaît le talent et la valeur, M. Théophile Gautier, MM. Charles et François-Victor Hugo, etc.

On a dit que l'*Événement* avait été fondé dans l'intérêt exclusif de la personnalité du poëte.

Cette assertion est absolument fausse; Victor Hugo admiré, respecté, vénéré et, mieux encore, aimé de tout un peuple, ne songeait qu'aux moyens de rendre ce peuple heureux et n'avait ni ces rêves, ni ces visées ambitieuses qui hantaient Lamartine patroné par *le Bien public*. Mais *l'Événement*, tout en s'efforçant de déraciner ce « préjugé vulgaire et absurde qu'un poëte est inhabile et incompétent dans les affaires humaines », et en disant de son chef avec un enthousiasme aisé à comprendre qu'il était « bras et tête, cœur et pensée, glaive et flambeau, doux et fort, conquérant et législateur, roi et prophète, lyre et épée, apôtre et messie »; *l'Événement*, disons-nous, malgré ces métaphores étincelantes enfantées par un dévoûment sincère, défendit surtout et avant tout la cause de la révolution et eut une importance réelle.

Son succès était devenu très-vif au moment des poursuites judiciaires motivées par les attaques de Charles Hugo contre la peine de mort; nous avons rappelé plus haut comment le poëte défendit son fils.

Le journal, suspendu pour un mois à la suite d'une série d'articles de François Hugo, reparut le lendemain de sa condamnation sous le titre de *l'Avénement du peuple;* le soir même de cette réapparition, M. Vacquerie se vit intenter un procès reposant sur cinq chefs d'accusation dont l'un entraînait la mort. Le vaillant rédacteur en chef du *Rappel* fut condamné à six mois de prison, et *l'Avénement du peuple* disparut bientôt définitivement.

L'Événement fit une guerre très-vive au général Cavaignac à l'égard duquel Victor Hugo témoigna d'une constante hostilité, un sabre lui apparaissant redoutable et suspect.

L'ancien pair de France, au milieu des murmures de la gauche, demanda, le 30 janvier 1849, à la Constituante, de se dissoudre et de faire place à une assemblée législative. Ce fut donc encore sous les auspices du parti réactionnaire qu'il se présenta aux élections de mai 1849 et qu'il fut élu le

dixième sur la liste des vingt-huit députés de Paris. Son attitude à la *Législative* changea fermement.

Il devint le défenseur de la démocratie.

Il se sépara de ses anciens amis, au sujet de la proposition de M. de Melun, relative à l'assistance publique, soutenant cette proposition, le 10 juillet 1849, mais au moyen d'arguments justement considérés comme socialistes ; il somma l'Assemblée de faire des lois contre la misère.

La rupture éclatante et définitive de Victor Hugo avec la majorité date du 20 octobre, de la discussion relative aux affaires de Rome. Il combattit avec vigueur l'intervention française et « repoussa de toutes les forces de son cœur indigné, les sauvages auxiliaires qui prétendaient, eux aussi, défendre une grande, une sainte cause, et qui faisaient à la civilisation l'abominable injure de la défendre par les moyens de la barbarie ».

La façon dont il caractérisa la papauté amena entre lui et M. de Montalembert un échange de paroles très-vives.

Une fois engagé dans le parti républicain, il en devint de suite l'organe le plus retentissant.

Les questions de l'enseignement, de la réforme électorale, de la déportation, du cautionnement des journaux, de la révision de la constitution l'amenèrent souvent à la tribune. Ses discours véhéments, sa parole singulièrement puissante, son éloquence vigoureuse, hautaine, entraînante, excitant l'admiration et l'enthousiasme des uns, l'indignation et la fureur des autres, déchaînèrent dans l'Assemblée des orages indescriptibles, des tumultes immenses.

Durant près de trois années, l'orateur eut avec ses anciens collègues de la pairie et de la droite une série de duels de tribune, de joutes brillantes autant que passionnées.

Sa conversion à la forme républicaine le faisait accuser de trahison par ses admirateurs d'autrefois ; M. de Montalembert se montra implacable, acharné, et jeta à la face du poëte les strophes de sa jeunesse, les vers royalistes, les odes napoléoniennes.

A ces accusations violentes celui-ci répondit victorieusement, ne cessant d'invoquer les principes de justice et de générosité auxquels il est demeuré fidèle toute sa vie, contraint de s'indigner en présence des mesures réactionnaires chaque jour propo-

sées, de s'opposer à la mutilation du suffrage universel et à cette triste expédition de Rome que préconisaient d'anciens apôtres de la fraternité des peuples.

Ces palinodies le révoltaient avec raison ; il accomplissait son devoir en honnête homme.

Quelques lignes tirées de la préface de l'édition de 1853 des *Odes et Ballades* résument ce qu'a été son évolution :

« De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate... Dans cette âpre lutte contre les préjugés sucés avec le lait, dans cette lente et rude élévation du faux au vrai, qui fait en quelque sorte de la vie d'un homme et du développement d'une conscience le symbole abrégé du progrès humain, à chaque échelon qu'on a franchi, on a dû payer d'un sacrifice matériel son accroissement moral, abandonner quelque intérêt, dépouiller quelque vanité, renoncer aux biens et aux honneurs du monde, risquer sa fortune, risquer son foyer, risquer sa vie. Aussi, ce labeur accompli est-il permis d'en être fier... surtout lorsque,

l'ascension faite, on a trouvé au sommet de l'échelle de lumière, la proscription. »

C'est en effet vendre singulièrement sa conscience que servir non pas le pouvoir mais le peuple, que combattre le despote devenu tout-puissant et ne réclamer d'autre récompense qu'un exil qui pouvait être éternel et la satisfaction du devoir accompli.

CHAPITRE HUITIÈME

SOMMAIRE

Le prince Louis-Napoléon Bonaparte chez Victor Hugo. — Le coup d'Etat. — L'hospitalité en Belgique. — *Le poëte en exil.* — Séjour à Jersey (1853). — Marine-Terrace. — La liberté anglaise. — *Histoire d'un crime.* — *Napoléon le Petit.* — *Les Châtiments.* — Installation à Guernesey. — Hauteville-House.— La mort d'une fille. — *Les Contemplations* (1856). — *La Légende des siècles* (1859). — *Les Misérables* (1862). — William Shakspeare. — *Les Chansons des rues et des bois* (1865). — *Les Travailleurs de la mer* (1866). — *L'Homme qui rit* (1869). — Un nouveau coup du sort.

En même temps qu'il attaquait Cavaignac dont on redoutait la dictature, le journal *l'Événement* soutenait la candidature du prince Louis-Napoléon Bonaparte.

Le prince n'inspirait aucune inquiétude. Il avait pendant son exil écrit et publié des livres qui semblaient inspirés par une pensée démocratique, par un sincère désir de progrès : *l'Extinction du paupérisme*, *l'Analyse de la question des sucres*, les *Idées napoléoniennes*

Il se disait « humanitaire, citoyen avant d'être Bonaparte »; il se déclarait, dans les *Rêveries politiques*, républicain convaincu, avait acclamé la République après la révolution de Février, s'était fait nommer représentant du peuple à l'Assemblée constituante, avait affirmé à la tribune que *toute sa vie serait consacrée à l'affermissement de la République* et qu'il ne songeait qu'à la liberté et à la démocratie.

Quelques-uns, Victor Hugo était du nombre, le croyaient, en 1848, convaincu, honorable ; d'autres l'appelaient *idiot;* personne ne le redoutait.

Quand il fut élu président de la République, il jura solennellement la constitution, le 20 décembre 1848, et répéta dans des manifestes qu'il n'était point ambitieux, qu'il était lié par son serment.

Au moment où quelques esprits prévoyants commencèrent à entrevoir le coup d'État, Louis Bonaparte se rendit chez Victor Hugo.

Le poëte venait de quitter son appartement de la place Royale et s'installait rue de la Tour-d'Auvergne, n° 37. Il s'occupait de son aménagement et était perché sur une échelle lorsque Bonaparte entra.

« Monsieur Victor Hugo, dit-il, je sais que vous avez la bonté de m'être favorable; je suis calomnié, je viens m'expliquer avec vous. Est-ce que je vous fais l'effet d'un insensé? On suppose que je voudrais recommencer Napoléon? Il y a deux hommes qu'une grande ambition peut se proposer pour modèles : Napoléon et Washington. L'un est un homme de génie, l'autre est un homme de vertu. Il est absurde de se dire : je serai un homme de génie; il est honnête de se dire : je serai un homme de vertu. Qu'est-ce qui dépend de nous? Qu'est-ce que nous pouvons par notre volonté? Etre un génie? Non. Etre une probité? Oui. Avoir du génie n'est pas un but possible; avoir de la probité en est un. Et que pourrais-je recommencer de Napoléon? une seule chose. Un crime. La belle ambition! Pourquoi me supposer fou? La République étant donnée, je ne suis pas un grand homme, je ne copierai pas Napoléon; mais je suis un honnête homme, j'imiterai Washington. Mon nom, le nom de Bonaparte, sera sur deux pages de l'histoire de France; dans la première il y aura le crime et la gloire, dans la seconde il y aura la probité et l'honneur. Et la seconde

vaudra peut-être la première. Pourquoi? parce que si Napoléon est plus grand, Washington est meilleur. Entre le héros coupable et le bon citoyen, je choisis le bon citoyen. Telle est mon ambition (1). — »

L'académicien Saint-Priest fut témoin de cette confidence, à laquelle il accorda confiance, comme tant d'autres à cette époque. Mais Victor Hugo ne tarda pas à démêler la fourberie ou du moins à la pressentir; il fut un de ceux qui, dans l'Assemblée, en 1851, *gardaient un certain doute et hochaient parfois la tête; mais ceux-là passaient pour imbéciles.*

Victor Hugo s'aperçut un jour que le front de Napoléon brisait le masque étroit du président de la République; lorsqu'il comprit que Louis Napoléon, mentant à ses promesses solennelles, rêvait la restauration de sa dynastie, il monta à la tribune pour combattre une réélection dangereuse et parla pendant plusieurs jours avec un éclat, avec une force incomparables.

C'est le 17 juillet 1851, au moment de la révision de la constitution, dans une séance terrible, qu'il prononça une de ses plus

(1) *Histoire d'un Crime.*

magnifiques harangues, un réquisitoire plein d'une éloquence indignée, convaincue.

Qu'est-ce que la prolongation de pouvoirs du président : s'écria-t-il? c'est le consulat à vie. Où mène le consulat à vie? à l'empire. Messieurs il y a là une intrigue! une intrigue, vous dis-je! J'ai le droit de la fouiller, je la fouille! Allons, le grand jour sur tout cela! Il ne faut pas que la France soit prise par surprise et se trouve, un beau matin, avoir un empereur sans savoir pourquoi!

Quoi! parce que, il y a dix siècles de cela, Charlemagne, après quarante années de gloire, a laissé tomber sur la face du globe un sceptre et une épée tellement démesurés que personne ensuite n'a pu et n'a osé y toucher, — et pourtant il y a eu dans l'intervalle des hommes qui se sont appelés Philippe-Auguste, François Ier, Henri IV, Louis XIV! — Quoi! parce que mille ans après, car il ne faut pas moins d'une gestation de mille années à l'humanité pour reproduire de pareils hommes; parce que, mille ans après, un autre génie est venu qui a ramassé ce glaive et ce sceptre, et qui s'est dressé debout sur le continent, qui a fait l'histoire gigantesque dont l'éblouissement dure encore, qui a enchaîné la Révolution en France et qui l'a déchaînée en Europe, qui a donné à son nom pour synonymes éclatants, Rivoli, Iéna, Essling, Friedland, Montmirail! Quoi! parce que, après dix ans d'une gloire immense, d'une gloire presque fabuleuse à force de grandeur, il a, à son tour, laissé tomber d'épuisement ce sceptre et ce glaive qui avaient accompli tant de choses colossales, vous venez, vous, vous voulez, vous, les ramasser après lui, comme il les a ramassés, lui Napoléon,

après Charlemagne, et prendre dans vos petites mains ce sceptre des Titans, cette épée des géants! Pourquoi! Pour quoi faire?... Quoi! après Auguste, Augustule! Quoi! parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit!

Et poursuivant avec une vigueur nouvelle, au milieu d'un orage indescriptible, le front haut, pâle et grave au milieu du tumulte, il ajouta, s'adressant aux réactionnaires qui, comme maintenant, s'alliaient par haine de la République :

Qu'est-ce que c'est que cette main de l'empire que je vois dans la main de la légitimité? Légitimistes, l'empire a tué le duc d'Enghien! Impérialistes, la légitimité a fusillé Murat... Vous vous touchez les mains; prenez garde, vous mêlez des taches de sang!

Et puis, qu'espérez-vous? détruire la République? Vous entreprenez là une besogne rude. Y avez-vous bien songé? Quand un ouvrier a travaillé dix-huit heures, quand un peuple a travaillé dix-huit siècles, et qu'ils ont enfin l'un et l'autre reçu leur payement, allez donc essayer d'arracher à cet ouvrier son salaire et à ce peuple sa république!

Savez-vous ce qui fait la République forte? Savez-vous ce qui la fait invincible? Savez-vous ce qui la fait indestructible? Je vous l'ai dit en commençant et en terminant je vous le répète, c'est qu'elle est la somme du labeur des générations; c'est qu'elle est le produit accumulé des efforts antérieurs, c'est qu'elle est un résultat historique autant qu'un fait

politique, c'est qu'elle fait pour ainsi dire partie du climat actuel de la civilisation; c'est qu'elle est la forme absolue, suprême, nécessaire, du temps où nous vivons; c'est qu'elle est l'air que nous respirons et qu'une fois que les nations ont respiré cet air-là, prenez-en votreparti, elles ne peuvent plus en respirer d'autre! Oui, savez-vous ce qui fait que la République est impérissable? C'est qu'elle s'identifie d'un côté avec le siècle, et de l'autre avec le peuple! Elle est l'idée de l'un et la couronne de l'autre!

Pour être exprimées dans le plus magnifique langage qui se puisse imaginer, ces vérités-là n'en sont pas moins des vérités; le poëte devenu justicier parla, cette fois et cent autres fois, comme devait parler un tribun de génie.

Aussi, lorsque sonna l'heure du coup d'Etat, son nom fut placé en tête des listes de proscription. Il fit partie de la fraction de l'Assemblée qui, chassée du Palais-Bourbon, tint séance à la mairie du Xe arrondissement; puis du comité de résistance qui essaya de s'organiser et placarda sur les murs de Paris la déchéance du prince traître à son serment, proclamation qui demeura sans effet à cause de l'impopularité de l'assemblée.

Victor Hugo, ainsi que les représentants républicains dont tout le monde sait les

noms, tenta du moins des efforts surhumains pour résister à la violation de la loi et fut l'âme de cette tentative héroïque de résistance. Dès le 3 décembre, sa tête fut mise à prix.

Alexandre Dumas écrivit à Bocage la lettre suivante :

« Mon cher Bocage, ce soir, il a été promis vingt-cinq mille francs à quiconque arrêterait ou tuerait Victor Hugo. Si vous savez où il est, empêchez que sous aucun prétexte il ne sorte. »

Il fallut songer à la fuite. Le poëte, après avoir erré pendant de longues heures, se cacha près d'une semaine chez un marquis de ses amis, et grâce au dévouement d'une femme, de Mme D..., dévouement sublime. il parvint, après cinq jours, à gagner la Belgique sous un déguisement.

Le proscrit avait dû abandonner sa fille et sa femme qui, de son côté, l'avait courageusement protégé.

Les détails du coup d'État de Décembre ont été racontés par le poëte historien dans *l'Histoire d'un crime*, qui, quoique écrite le lendemain même de l'arrivée en exil, ne parut que le 6 octobre 1877, au moment où la presse réactionnaire s'efforçait de faire

commettre un attentat semblable à celui de 1851.

Victor Hugo, témoin, raconte dans ce livre qui est une action courageuse, le combat des défenseurs de la loi, des soldats de la justice. Il dit avec une superbe simplicité de langage l'héroïsme des vaincus; il juge et condamne les assassins de la liberté, les meurtriers d'une nation

Le poëte quitta donc sa maison...

« M. Victor Hugo, après un long séjour à la place Royale, avait transporté son intérieur, rue de la Tour-d'Auvergne, dans une vaste, calme et solitaire maison propice à la rêverie et au travail, et des fenêtres de laquelle on aperçoit Paris en panorama, espèce d'océan immobile qui a sa grandeur comme l'autre. On traversait une cour déserte, l'on montait, et au premier l'on trouvait le logis hospitalier du poëte, modeste demeure pour un si grand nom, et où les étrangers, venus de loin pour le saluer, s'étonnaient de ne trouver ni portiques ni colonnes de marbre.

« Dès l'antichambre, le goût particulier du poëte se déclarait, car nul n'a plus imprimé le cachet de sa fantaisie aux lieux qu'il habitait.

« Le petit salon d'attente, revêtu de cuir de Cordoue gaufré et doré, s'éclairait par une fenêtre à vitraux allemands ou suisses; l'ameublement de ce petit salon était très-simple et sa plus grande singularité consistait en un lutrin mobile tournant comme une roue, et destiné à porter des in-folio sur ses palettes; une vieille Bible ouverte et posée sur ses rayons faisait comprendre l'usage et l'utilité de ce meuble de bénédictin.

« Nous n'en avons pas encore dit la principale richesse, un dessin magnifique représentant les bords du Rhin, illustration du livre exécutée par la main qui l'a écrit.

« Victor Hugo, s'il n'était pas poëte, serait un peintre de premier ordre; il excelle à mêler, dans des fantaisies simples et farouches, les effets de clair-obscur de Goya à la terreur architecturale de Pironèse; il sait, au milieu d'ombres menaçantes, ébaucher d'un rayon de lune ou d'un éclat de foudre, les tours d'un bourg démantelé, et sur un rayon livide de soleil couchant découper en noir la silhouette d'une ville lointaine avec sa scie d'aiguilles, de clochers et de beffrois. Bien des décorateurs lui envieraient cette qualité étrange de créer des

donjons, des vieilles rues, des châteaux, des églises en ruine, d'un style insolite, d'une architecture inconnue, pleine d'amour et de mystère, dont l'aspect vous oppresse comme un cauchemar.

« De ce petit salon on entre dans la chambre à coucher du poëte, qui ressemble un peu à la chambre de la Tisbé... Dans la cheminée, faite de morceaux raccordés de bas-reliefs gothiques, se prélassent deux énormes chenets de fer, enlevés sans doute à l'âtre colossal de quelque bourg du Rhin, et sur lesquels Job et Magnus ont peut-être appuyé leurs pieds chaussés d'acier.

« Tout un monde de chimères, de potiches, de sculptures, d'ivoires, jonche les étagères, reflétés par des miroirs de Venise au cadre de cuivre estampé; un beau banc de bois de chêne, du travail gothique le plus fenestré et fleuri y sert de canapé... Dans un coin se cache la petite table sur laquelle ont été écrits tant de beaux vers, de drames pathétiques et de pages impérissables. Aux murs sont appendus plusieurs dessins de maître, dont quelques-uns portant des épigraphes.

« Le salon, la plus vaste pièce du logis, et la salle à manger qui le précède sont

meublés avec la même simplicité et le même goût exquis.

« Sur les étagères et les bahuts s'entassent des porcelaines du Japon, des faïences de Rouen et de Vincennes, des verres de Bohême ou de Venise, mille curiosités entassées une à une par la fantaisie patiente du poëte en furetant les vieux quartiers des villes qu'il a parcourues (1). »

Après le départ du Maître, tout ce poëme domestique fut vendu à l'encan. Théophile Gautier, demeuré fidèle, décrivit de la sorte le mobilier de son poëte aimé pour essayer de grossir le pécule de l'exil. Mais si les amateurs de reliques furent nombreux, les enchères ne s'élevèrent pas à un prix considérable. L'or devient rare après les coups d'État.

Victor Hugo arriva à Bruxelles le 13 décembre; le 14, il commença *l'Histoire d'un crime*.

Nous avons dit comment ce livre, digne de Tacite, retrace dans leur réalité palpitante tous les incidents d'un des plus grands crimes politiques qui se soient commis en France.

(1) Théophile Gautier. *Histoire du Romantisme.*

L'ouvrage, qui comprend en ce moment deux volumes que tout le monde connaît, aura prochainement un troisième tome composé de documents et de pièces officielles et justificatives.

A cette œuvre impérissable succéda immédiatement *Napoléon le Petit*, publié à Bruxelles au mois d'août 1852; ce livre produisit une telle émotion que le gouvernement belge, qui avait peur de sa Majesté Napoléon III, n'hésita pas à exiler Victor Hugo exilé. Il fallait une loi pour se permettre cette violation du droit d'asile; la Chambre belge fit cette loi qui s'appelle la loi Faider.

Cela n'empêcha pas *Napoléon le Petit* de se répandre à des milliers d'exemplaires et de se traduire dans toutes les langues.

Après le forfait de Décembre, se demande Victor Hugo, par qui la France est-elle gouvernée?

Que dis-je gouvernée? possédée souverainement!.. Par un faquin faisant la leçon à la France et lui disant qu'il l'a sauvée! Et de qui? D'elle-même! Avant lui la Providence ne faisait que des sottises; le bon Dieu l'a attendu pour tout remettre en ordre; enfin il est venu... et à la place de la presse, la censure; à la place de la pensée, l'ineptie; à la place de la liberté,

le sabre; et de par le sabre, la censure, l'ineptie et le sénat, la France est sauvée!

Sauvée, bravo! et de qui, je le répète? d'elle-même; car, qu'était-ce que la France, s'il vous plaît? c'était une peuplade de pillards, de voleurs, de jacques, d'assassins et de démagogues. Il a fallu la lier, cette France, et c'est M. Bonaparte Louis qui lui a mis les poucettes... Cette misérable France a la camisole de force, et si elle bouge!...

Le poëte ne se contenta pas de cette protestation; il encouragea le peuple de France à l'insurrection, et protesta contre le plébiscite du 20 décembre.

Après *Napoléon le Petit* vinrent les *Châtiments*, une de ses œuvres les plus belles, qu'anime une patriotique colère, chef-d'œuvre composé de vers épiques, grandioses, lyriques, odes sanglantes dont nous citerons seulement quelques vers :

La conscience humaine est morte; dans l'orgie
Sur elle il s'accroupit; ce cadavre lui plaît;
Par moments, gai, vainqueur, la prunelle rougie,
Il se retourne et donne à la morte un soufflet.

. . . .

Et tant qu'on le verra trôner, ce gueux, ce prince
Par le pape béni, monarque malandrin,
Dans une main le sceptre, et dans l'autre la pince,
Charlemagne taillé par Satan dans Mandrin;

. . . .

Quand même nous serions comme la feuille morte,
Quand, pour plaire à César, on nous renîrait tous;
Quand le proscrit devrait s'enfuir de porte en porte,
Aux hommes déchiré comme un haillon aux clous;

. . . .

Je ne fléchirai pas! Sans plainte dans la bouche,
Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau,
Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
Patrie, ô mon autel! liberté, mon drapeau!

. . . .

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien j'en suis! Si [même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

La loi Faider ayant trouvé *Napoléon le Petit* dangereux pour la Belgique, Victor Hugo alla planter sa tente dans l'île de Jersey, où furent écrits *les Châtiments;* là le poëte s'imaginait pouvoir vivre libre à l'abri du pavillon de la *libre* Angleterre. Il s'installa avec sa femme et ses enfants à Marine-Terrace, au bord de la mer. Environ soixante proscrits, également confiants,

étaient déjà installés là et y avaient vécu jusqu'alors protégés par les lois locales, pratiquant en paix leur industrie, vivant de leur travail et ne demandant au protectorat de l'Angleterre que la liberté morale et la liberté matérielle.

Ces proscrits, au nom de la conscience violée, protestaient contre le crime qui les avait bannis et élevaient la voix au nom de soixante mille de leurs concitoyens déportés, de cent mille familles ruinées ; à Jersey, la démocratie française imprimait un journal et publiait des écrits vengeurs.

Ce groupe d'hommes indignés ne fut considéré que comme une colonie paisible jusqu'en 1855, jusqu'au moment de l'expédition de Crimée qui fit de l'empereur Napoléon III l'allié puissant, l'allié utile de la reine Victoria.

Cette union d'intérêts dynastiques eut pour résultat de rendre les proscrits suspects au gouvernement britannique, qui aurait fait triste figure dans la question d'Orient, à cette époque, sans l'appui de nos soldats.

Donc, le gouvernement anglais, pratique avant tout, comme on sait, s'avisa soudain que les soixante proscrits français réfugiés

à Jersey lui étaient désagréables puisqu'ils déplaisaient à l'empereur Napoléon III, allié indispensable, excellent ami par conséquent; et l'Angleterre, violant le droit d'asile, méprisant les lois de liberté, oubliant le jugement sévère que ses principaux écrivains avaient jadis porté sur le coup d'Etat, l'Angleterre fit chasser d'une de ses îles trois des victimes du coup d'Etat, dont elle se fit de la sorte complice après qu'elle l'avait voué à la honte.

A Jersey, Victor Hugo banni gênait l'Empire triomphant; on renvoya Victor Hugo de Jersey, où se vendaient trop d'exemplaires de *Napoléon le Petit* et des *Châtiments.*

Il fallait un prétexte pour essayer de justifier cette mesure sans précédent.

Sir Robert Peel, un habile homme, demanda à la Chambre des communes s'il n'y aurait pas moyen de mettre un terme aux niaiseries d'étrangers qui avaient trouvé asile dans son noble pays, et déclara, parlant de Victor Hugo, que *cet individu* ayant une sorte de querelle avec le *distingué personnage* que le peuple français s'était choisi pour souverain, que cet individu agissait honteusement en disant que l'al-

liance avec la France était une dégradation morale pour l'Angleterre.

A ce discours Victor Hugo répondit par un *avertissement* que nous reproduisons :

Je préviens M. Bonaparte que je me rends parfaitement compte des ressorts qu'il fait mouvoir et qui sont à sa taille, et que j'ai lu avec intérêt les choses dites à mon sujet, ces jours passés, dans le parlement anglais. M. Bonaparte m'a chassé de France pour avoir pris les armes contre son crime, comme c'était mon droit de citoyen et mon devoir de représentant du peuple ; il m'a chassé de Belgique pour *Napoléon le Petit;* il me chassera peut-être d'Angleterre pour les protestations que j'y ai faites, que j'y fais et que je continuerai d'y faire. Soit ! Cela regarde l'Angleterre plus que moi. Un triple exil n'est rien. Quant à moi, l'Amérique est bonne, et si elle convient à M. Bonaparte. elle me convient aussi.

J'avertis seulement M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi, qui suis l'atome, qu'il n'aura raison de la Vérité et de la Justice qui sont Dieu même. Je déclare au Deux-Décembre, en sa personne, que l'expiation viendra, et que, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Amérique, du fond de la tombe, si les âmes vivent, comme je le crois et l'affirme, j'en hâterai l'heure. M. Bonaparte a raison : il y a en effet entre moi et lui une *querelle personnelle*, la vieille querelle personnelle du juge sur son siége et de l'accusé sur son banc.

Cet avertissement n'eut pas pour effet

d'adoucir le gouvernement anglais ; toutefois, comme on n'y pouvait rien reprendre, on chercha d'autres querelles : on releva dans le journal *l'Homme*, rédigé par quelques proscrits, une offense imaginaire à la reine Victoria.

La police de Jersey cria au scandale, excita la population de l'île et on expulsa d'abord les journalistes *accusés* d'avoir *touché à la reine.*

Pour qui connaît la loi anglaise, ce fut un attentat.

Résumons, d'après un témoin irrécusable, les faits dans toute leur simplicité.

« A la suite du Deux-Décembre, un groupe d'hommes, chassés de leur pays, s'établit à Jersey et y fonda une paisible colonie.

« Sous la protection des lois britanniques, ces hommes, qui sont des proscrits et qui, en même temps qu'habitants de Jersey, sont citoyens de France, obéissent à leur conscience, à leur foi, à leur religion, à leur droit et à leur devoir en combattant, par tous les moyens légaux et légitimes, par la parole, par la presse et par le meeting, le parjure qui a violé la loi suprême de leur patrie.

« M. Bonaparte considère, dès lors, comme

un danger et un affront pour son empire, le voisinage et la propagande de ces hommes. Il devient l'allié de l'Angleterre, et, d'accord avec lord Palmerston, il décide leur expulsion et n'attend qu'un prétexte. Le motif de l'acte est bien évident. Le prétexte ne l'est pas moins.

« Une lettre à la reine d'Angleterre, lue et publiée dans un meeting à Londres, puis insérée vingt jours après, sans réflexions, à la troisième page du journal *l'Homme*, est saisie au vol par la police bonapartiste. Un meeting s'ensuit, dans lequel, à force d'affiches, de déclarations et de manœuvres, on arrache à une population fanatisée le vœu de la suppression du journal. Ce vœu, l'autorité militaire l'interprète à sa façon et signe l'ordre, non de la suspension de *l'Homme*, qui continue de paraître, mais du renvoi du rédacteur, de l'administrateur et du vendeur du journal.

« Il y a des lois à Jersey, il y a une constitution en Angleterre. L'autorité militaire ne consulte ni les franchises locales ni la charte britannique. Elle fait litière de la justice et de la législature de l'île, elle foule aux pieds la loi de la Grande-Bretagne, et commet impudemment un coup d'État à

Jersey, un coup d'État en Angleterre, qu'elle offre respectueusement à la ratification du coup d'État de France (1). »

Cet acte, qu'il serait aisé de qualifier, amena naturellement une protestation qui n'était point sans danger, et que Victor Hugo signa.

La protestation rappelait que Napoléon III, « allié puissant et cordial » des Anglais, n'avait pas d'autre existence légale que celle-ci : prévenu du crime de haute trahison. Et à l'appui de cette assertion, elle reproduisait le mandat d'amener daté de Paris, 2 décembre 1851, et signé : Hardouin, président de la Haute-Cour de justice, Delapalme, Pataille, Moreau (de la Seine), Cauchy, juges, et contresigné : Renouard, procureur général.

Victor Hugo ajoutait :

« Haute trahison, faux serment, parjure, subornation des fonctionnaires, séquestration des citoyens, spoliation, vol, meurtre, ce sont là des crimes prévus par tous les codes, chez tous les peuples ; punis en Angleterre de l'échafaud, punis en France où la République a aboli la peine de mort, du bagne. La cour d'assises attend M. Bona-

(1) Charles Hugo. *Les Hommes de l'exil.*

parte... Le peuple français a pour bourreau et le gouvernement anglais a pour allié le crime-empereur... Et maintenant expulsez-nous ! »

Trente-cinq signatures se joignirent à celle de Victor Hugo et l'expulsion ne se fit pas attendre.

Déjà il y avait eu des menaces. Les Jersiais, habilement ameutés contre les *rouges*, avaient été sur le point d'ensanglanter l'île. Marine-Terrace était désigné particulièrement à la fureur populaire : cette habitation se trouvait seule, près de la mer, sur le bord d'une route, en pleine campagne. Le poëte y attendait d'un cœur ferme les fanatiques armés par la police impériale : près de lui se trouvaient Mme Hugo dont le courage grandissait avec le danger, ses deux fils Charles et François, et les amis les plus fidèles, Auguste Vacquerie, Charles Ribeyrolles, etc.

Victor Hugo déclarait que la vie lui importait peu, mais qu'il désirait que ses manuscrits fussent en sûreté.

Un proscrit, Préveraud l'entendit, se déguisa en ouvrier, acheta une charrette à bras et vint chercher la nuit la grande et lourde malle noire bardée de fer, qui con-

tenait alors le travail de vingt ans, *la Légende des siècles*, *les Misérables*, des pièces inédites des *Châtiments*. Préveraud mit ces choses en sûreté dans sa maison.

Quelques jours après, Victor Hugo quitta la terre où il *n'y avait plus d'honneur et qui lui brûlait les pieds.*

Il dit au connétable qui lui signifia l'ordre de partir : « Allez, monsieur, rendre compte de l'exécution de votre mandat à votre supérieur, le lieutenant gouverneur qui en rendra compte à son supérieur le gouvernement anglais, qui en rendra compte à son supérieur, M. Bonaparte. »

Puis il partit, avec sa famille, le 31 octobre 1855, et se rendit à Guernesey, autre île normande, formant comme Jersey une sorte de petit Etat indépendant à la tête duquel est placé un lieutenant gouverneur qui représente le souverain d'Angleterre.

Là, le poëte, décidé d'abord à « regarder l'océan », se mit au travail avec une énergie nouvelle.

Ses deux fils, qui l'ont suivi en exil, travaillent aussi : « Ils font une chose simple, leur devoir. De quoi se compose pour eux le devoir? De ceci : persister. C'est-à-dire servir la patrie, l'aimer, la glorifier, la dé-

fendre; vivre pour elle et loin d'elle; et parce qu'on est pour elle, lutter, et parce qu'on est loin d'elle, souffrir.

« Servir la patrie est une moitié du devoir, servir l'humanité est l'autre moitié. Comment servent-ils l'humanité? En étant de bon exemple. Ils ont une mère, ils la vénèrent; ils ont une sœur morte, ils la pleurent; ils ont une sœur vivante, ils l'aiment; ils ont un père proscrit, ils l'aident, à quoi? à porter la proscription. Il y a des heures où cela est lourd. »

Le poëte s'était établi à Hauteville-House, où se trouvent encore tous les objets d'art, les souvenirs rapportés des voyages et les portraits de famille.

Une galerie de chêne, ornée de panneaux et de meubles anciens contient entre autres curiosités une stalle aux armes des Bourbons, qui jadis était placée dans la cathédrale de Chartres et réservée aux filles de France quand elles allaient en pèlerinage dans cette basilique.

Au haut bout de la table de la salle à manger pouvant contenir vingt-cinq personnes se dresse un grand fauteuil entouré d'une chaîne et sur lequel personne ne s'as-

sied : c'est le fauteuil des ancêtres dont l'âme préside les repas de la famille.

A Guernesey se trouvent encore, enchâssés aux coins d'un meuble de chêne, quatre encriers offerts jadis à un bazar de charité et rachetés par Victor Hugo : son encrier à lui, et ceux de Lamartine, de George Sand et d'Alexandre Dumas.

Une chambre d'Hauteville-House s'appelle la chambre Garibaldi. Le grand patriote italien devait venir rendre visite au poëte; il ne put mettre son projet à exécution : le hasard n'a point encore réuni ces deux grands cœurs; Victor Hugo et Garibaldi, qui s'aiment, ne se sont jamais vus.

Une galerie contient une merveilleuse collection des dessins du maître qui dessine avec une puissante originalité, se servant d'une plume d'oie, ou au besoin d'une allumette, d'un morceau de papier roulé, et qui trouve moyen de représenter des châteaux du moyen âge avec leurs tourelles et leurs clochetons, des navires désemparés battus par la tempête, des portraits de bandits farouches (1).

1) Victor Hugo a fourni des esquisses extrêmement remar quables à plusieurs publications, notamment à l'*Artiste*, au *Livre d'étrennes*, à *Paris à l'eau-forte*. Il a été publié en 1862

C'est dans cette demeure d'exil que furent écrites ou plutôt achevées *les Contemplations* qui parurent en 1856.

Dans une des pièces de cette œuvre aussi digne d'admiration que les précédentes, le poëte se séparant de sa fille qui venait de se marier lui adressa ses souhaits de bonheur dans des strophes immortelles; il lui dit :

Aime celui qui t'aime et sois heureuse en lui.
. . . .
Ici, l'on te retient, là-bas on te désire,
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir;
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir.
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Bientôt vinrent les jours sombres; le malheur s'abattit sur la maison heureuse. Léopoldine Hugo, quelques jours après avoir épousé M. Vacquerie, frère d'Auguste Vacquerie, se noya avec son mari dans la Seine, entre Villequier et Caudebec.

Le poëte désespéré s'écrie alors :

Il est temps que je me repose;

une collection de ses dessins accompagnés d'un texte de Théophile Gautier; enfin plusieurs des illustrations qui ornent l'édition populaire de *Quatre-vingt-treize* publiée en 1876 sont dues au même crayon ainsi que nombre de celles . . l e édition nou velle de *Notre-Dame de Paris*.

Je suis terrassé par le sort.
Ne me parlez pas d'autre chose
Que des ténèbres où l'on dort!

. . . .
. . . .

Hélas! cet ange au front si beau
Peut-être a froid dans son tombeau.
Peut-être livide et pâlie
Dit-elle dans son lit étroit :
Est-ce que mon père m'oublie,
Il n'est plus là que j'ai si froid.

Peu à peu, écoutant des conseils amis et ayant à consoler une douleur aussi grande que la sienne, il fait taire ses sanglots pour apaiser ceux des autres et trouve de sublimes consolations.

Il s'adresse à l'époux de sa fille :

Dors! ô mes douloureux et sombres bien-aimés!
Dormez le chaste hymen du sépulcre! Dormez!
Dormez au bruit du flot qui gronde
Tandis que l'homme souffre et que le vent lointain
Chasse les noirs vivants à travers le destin
Et les marins à travers l'onde.

Ou plutôt, car l'amour n'est pas un lourd sommeil,
Vivez! aimez! ayez les bonheurs infinis.
Oh! les anges pensifs bénissants et bénis
Savent seuls, sous les sacrés voiles,

Ce qu'il entre d'extase et d'ombre et de ciel bleu
Dans l'éternel baiser de deux âmes que Dieu
Tout à coup change en deux étoiles.

Quel poëte eut de ces accents et sut jamais verser de la sorte l'espérance dans des cœurs meurtris par la douleur !

Peu après *les Contemplations* parut la première partie de *la Légende des Siècles*, suite d'épopées et de fantaisies merveilleuses, succession des scènes les plus émouvantes de l'histoire de tous les temps, récits de la Bible, souvenirs des légendes scandinaves, des rapines du moyen âge, des batailles de l'humanité.

Puis *les Misérables* furent publiés. On sait à quoi tend cette œuvre universellement répandue et qui, traduite à l'avance en plusieurs langues, fut publiée le même jour à New-York et dans les principales capitales de l'Europe.

Le héros, Jean Valjean, est l'homme marqué par la fatalité; c'est le forçat repentant qui veut racheter sa faute, redevenir un homme honnête, et qui ne le peut pas, tant sont infâmes les conséquences de la loi française, laquelle ne se contente point de punir mais barre toutes les routes aux coupables ayant expié.

« Tant qu'il existera, dit l'auteur, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la fatalité qui est divine; tant que les trois problèmes du siècle : la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus; tant que, dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible; en d'autres termes et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci ne seront pas inutiles. »

Victor Hugo est là tout entier avec son ardent amour du peuple, avec son esprit de justice, avec sa raison, avec sa bonté.

En 1864 parut une étude sur *William Shakspeare* que François-Victor Hugo, « faisant des fouilles dans ce génie, » traduisit définitivement. Cette étude contient un jugement sur les écrivains du monde entier.

Après ce furent, en 1865, les *Chansons des rues et des bois*, courtes pièces de vers toutes d'un même rhythme, d'une originalité fine et souriante ; puis *les Travailleurs*

de la mer, idylle surprenante, contenant une grande leçon qui se peut ainsi résumer : ce qu'enfantent la volonté et l'énergie d'un homme soutenu par l'amour; enfin, en 1869, *l'Homme qui rit*, création étrange, superbe, toute pleine d'épisodes terribles, de digressions historiques et philosophiques.

Telle fut l'œuvre de l'exil, œuvre considérable, monument gigantesque qui apparaîtra plus grand encore aux yeux de la postérité. Tandis que le poëte, ne se lassant point d'enfanter des chefs-d'œuvre, travaillait de la sorte pour la gloire de la patrie dont il était banni; tandis que soulageant les infortunes de ses compagnons d'exil et réunissant, deux fois par semaine, des enfants pauvres de l'île en un repas charmant, il pratiquait la vraie charité, le destin le frappait cruellement de nouveau.

Il perdit, en 1868, le premier-né de son fils Charles, une chère espérance. Il devait boire jusqu'à la lie la coupe des douleurs humaines. Mme Victor Hugo mourut à son tour, et d'autres malheurs plus effroyables, s'il est possible, devaient venir assombrir cette illustre destinée et faire gémir le poëte de France

CHAPITRE NEUVIÈME

SOMMAIRE

Fin de l'exil. — Le retour à Paris (5 septembre 1870). — Ovation populaire. — Appel de paix et appel de guerre. — Le siége. — Comment on rit de sa misère. — Les élections. — L'assemblée de Bordeaux. — Discours de Victor Hugo pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l'avenir (17 mars 1871). — Proposition concernant les représentants d'Alsace et de Lorraine. — La question du retour à Paris. — L'élection Garibaldi. — Victor Hugo ne parle pas français. — La démission (8 mars). — Mort de Charles Hugo. Ses obsèques (18 mars 1871). — Séjour en Belgique. — Protestation contre la guerre civile. — L'incident de Bruxelles. — L'attaque nocturne; l'expulsion. — Retour à Paris. — Le mandat *impératif* et le mandat *contractuel*. — Élection du 7 janvier 1872. — Rôle politique après la guerre. — Élection au Sénat (5 février 1876).

C'est à Victor Hugo exilé, à Victor Hugo de qui les lettres adressées à Paris étaient ouvertes par le soin de la police impériale, c'est à l'homme politique que s'adressaient pendant le second Empire les vœux de délivrance; c'est vers lui que se tendaient les mains des jeunes gens nés dans la servitude et qui, grandissant avec des

aspirations de liberté, commençaient à réveiller la nation trop longtemps endormie.

C'est un vieillard qui de Guernesey fortifiait les cœurs, encourageait les espérances. Certain du lendemain et souriant à l'avenir, le poëte attendait.

Ayant déjà repoussé l'amnistie en 1859, par la raison qu'il niait le droit usurpé par celui qui s'appelait alors Napoléon III, de le condamner comme de lui faire grâce, il repoussa avec plus de hauteur encore la dernière amnistie du règne, celle du 15 août 1869. Il avait déclaré qu'il ne reverrait le pays « tombeau de ses aïeux et nid de ses amours » que lorsque la liberté y reparaîtrait; il avait juré qu'il ne rentrerait en France qu'avec le droit et que, s'il n'en restait qu'un seul en exil, il serait celui-là; il tint fièrement sa parole. Admirable exemple, enseignement superbe.

Au moment du plébiscite de mai 1870, il protesta dans *le Rappel* fondé le 4 mai 1869, par les vaillants collaborateurs de l'ancien *Événement*, journal dirigé par ces hommes d'une honnêteté politique indiscutable et d'un si grand talent, qui se nomment Auguste Vacquerie et Paul Meurice. La protestation intitulée *Non* fut si vive que son auteur

exilé se vit poursuivi avec le journal pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement.

Le plébiscite qui promettait la paix amena la guerre et le démembrement de la France, juste couronnement d'un régime datant du Deux-Décembre.

Aux premières nouvelles de nos désastres, en 1870, Victor Hugo abandonna sa retraite d'Hauteville-House et accourut à Bruxelles, afin d'être le plus près possible de la patrie, à l'heure des épreuves terribles.

Survint la honteuse capitulation de Sedan et la Révolution du 4 septembre ; le lendemain, le 5, le poëte rentrait en France. Le premier spectacle qui frappa ses yeux en arrivant à Landrecies fut le spectacle de la déroute : des soldats blessés, des fuyards mourant de fatigue et de faim et tendant la main pour avoir du pain ; à la vue de ce désastre, d'une armée française errante et battue, des larmes s'échappèrent de ses yeux, des sanglots secouèrent sa poitrine. Il acheta tout le pain qu'il put trouver, et le fit distribuer aux soldats; puis il reprit la route de Paris, où il pénétra à dix heures du soir par la gare du Nord. Il avait tenu, afin que sa rentrée fût silencieuse et solitaire,

à prendre un train arrivant la nuit; mais une foule considérable l'attendait, encombrant la gare et les rues voisines; une station de plusieurs heures n'avait point découragé le peuple qui tenait à saluer respectueusement, à acclamer mille fois le grand citoyen qui, pendant vingt ans, avait protesté au nom de l'honneur, au nom de la liberté.

Paris, tout entier, voulait voir et entendre Victor Hugo, qui, accueilli par des vivats frénétiques, prononça une courte allocution:

Les paroles, commença-t-il en tremblant, me manquent pour dire à quel point m'émeut l'inexprimable accueil que me fait le généreux peuple de Paris. Citoyens, j'avais dit : « Le jour où la République rentrera, je rentrerai. » Me voici.

Deux grandes choses m'appellent : la première, la République ; la seconde, le danger. Je viens ici faire mon devoir. Quel est mon devoir? c'est le vôtre, c'est celui de tous. Défendre Paris, garder Paris...

Je vous remercie de vos acclamations, mais je les rapporte toutes à cette grande angoisse qui remue toutes les entrailles, la patrie en danger. Je ne vous demande qu'une chose : l'union ! Par l'union vous vaincrez. Etouffez toutes les haines, éloignez tous les ressentiments, soyez unis, vous serez invincibles. Serrons-nous tous autour de la République et soyons fières. Nous vaincrons. C'est par la fraternité qu'on sauve la liberté.

Reconduit par le peuple jusqu'à l'avenue

Frochot qu'il allait habiter, chez son ami M. Paul Meurice, et rencontrant partout la foule sur son passage, Victor Hugo prit de nouveau la parole et dit : « Vous me payez en une heure dix-neuf ans d'exil. »

Quelques jours après cette ovation, l'armée allemande avançant menaça d'investir la capitale. Il semblait qu'il fût temps encore d'élever la voix entre les deux nations, dont l'une, la victorieuse, avait dit à l'autre : Nous ne faisons la guerre qu'à ton empereur. Le poëte publia en français et en allemand un appel aux Prussiens, dont nous citons quelques passages :

Allemands, celui qui vous parle est un ami. Il y a trois ans, à l'époque de l'exposition de 1867, je vous souhaitais la bienvenue dans votre ville. Quelle ville? Paris, car Paris ne nous appartient pas à nous seuls. Paris est à vous autant qu'à nous. Berlin, Vienne, Dresde, Munich, Stuttgard, sont vos capitales; Paris est votre centre. C'est à Paris que l'on sent vivre l'Europe. Paris est la ville des villes. Paris est la ville des hommes. Il y a eu Athènes, il y a eu Rome et il y a Paris. Paris n'est autre chose qu'une immense hospitalité.

... Aujourd'hui vous y revenez en ennemis. Pour quoi? quel est ce malentendu sinistre?

Pourquoi cette invasion? Pourquoi cet effort sauvage contre un peuple frère? Qu'est-ce que nous vous avons fait?

Cette guerre, est-ce qu'elle vient de nous? C'est l'empire qui l'a faite. Il est mort. C'est bien.

Nous n'avons rien de commun avec ce cadavre. Il est le passé, nous sommes l'avenir. Il est la haine, nous sommes la sympathie. Il est la trahison, nous sommes la loyauté... Nous sommes la République française; nous avons pour devise : *Liberté, égalité, fraternité;* nous écrivons sur notre drapeau : *États-Unis d'Europe.*

... Réfléchissez avant de donner au monde ce spectacle : les Allemands redevenus les Vandales, la barbarie décapitant la civilisation... Savez-vous ce que serait pour vous cette victoire? Ce serait le déshonneur.

... Allemands, si vous persistez, soit, vous êtes avertis, faites, attaquez la muraille de Paris. Sous vos bombes et vos mitrailles elle se défendra. Quant à moi, vieillard, j'y serai sans armes. Il me convient d'être avec les peuples qui meurent. Je vous plains d'être avec les rois qui tuent.

A ces admirables paroles de concorde la presse allemande répondit par des cris de colère. Un journal prussien écrivit :

« *Hœngt den Dichter an den Mast auf;* pendez le poëte au haut du mât. » Les troupes ennemies continuèrent leur marche en avant. Il ne restait plus d'espoir que dans la levée en masse, dans un formidable appel aux armes. Le poëte alors poussa le cri de guerre.

. . . .

... Que toutes les communes se lèvent! que toutes les campagnes prennent feu! que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes! Tocsin! Tocsin! que de chaque maison il sorte un soldat; que le faubourg devienne régiment: que la ville se fasse armée. Les Prussiens sont huit cent mille, vous êtes quarante millions d'hommes. Dressez-vous et soufflez sur eux! Lille, Nantes, Tours, Bourges, Orléans, Dijon, Toulouse, Bayonne, ceignez vos reins. Lyon, prends ton fusil: Bordeaux, prends ta carabine: Rouen, tire ton épée, et toi, Marseille, chante ta chanson et viens terrible. Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attelez vos canons, et toi, village, prends ta fourche. On n'a pas de poudre, on n'a pas de munitions, on n'a pas d'artillerie? Erreur! on en a. D'ailleurs les paysans suisses n'avaient que des cognées, les paysans polonais n'avaient que des faulx, les paysans bretons n'avaient que des bâtons. Et tout s'évanouissait devant eux! Tout est secourable à qui fait bien. Nous sommes chez nous. La saison sera pour nous, la bise sera pour nous, la pluie sera pour nous. Guerre ou honte! Qui veut peut. Un mauvais fusil est excellent quand le cœur est bon : un vieux tronçon de sabre quand le bras est vaillant. C'est aux paysans d'Espagne que s'est brisé Napoléon. Tout de suite, en hâte, sans perdre un jour, sans perdre une heure, que chacun, riche, pauvre, ouvrier, bourgeois, laboureur prenne chez lui ou ramasse à terre tout ce qui ressemble à une arme ou à un projectile. Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les socs en haches, changez les sillons en fosses, combattez avec tout ce qui vous tombe sous la main, prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France. Citoyens.

dans les cailloux du chemin, ce que vous leur jetterez à la face, c'est la patrie.

Ce grand chant de combat parut le 17 septembre 1870. On demanda à Victor Hugo d'aller le répéter par toute la France. Il avait promis de partager le sort de Paris, il resta à Paris qui ne tarda pas à être investi et assiégé. Le peuple se montra héroïque, mais au mois d'octobre des symptômes de division se manifestèrent et une première tentative d'insurrection communaliste éclata qui fut heureusement étouffée.

Après avoir élevé la voix en faveur de la paix et flagellé la criminelle folie des Allemands, après avoir encouragé une guerre devenue sainte lorsqu'il s'agit de repousser l'invasion, le poëte parla aux Parisiens de concorde et d'union.

Le souvenir que tu dois au devoir, dit-il à chacun, se compose de ton propre oubli. — Union et unité. — Les griefs, les ressentiments, les rancunes, les haines, jetons ça au vent. Que ces ténèbres s'en aillent dans la fumée des canons. Aimons-nous pour lutter ensemble. Nous avons tous les mêmes mérites. Est-ce qu'il y a eu des proscrits? Je n'en sais rien. Quelqu'un a-t-il été en exil? Je l'ignore. Il n'y a plus de personnalités, il n'y a plus d'ambition, il n'y a plus dans les mémoires que ce mot : salut public.

Sages conseils, dictés par la plus patriotique pensée, mais qui, hélas! ne furent pas toujours écoutés. Celui qui les donnait ne cessa d'encourager la résistance, de donner l'exemple de la fermeté d'âme. Grâce à l'abandon de ses droits sur *les Châtiments* qui parurent à Paris le 20 octobre 1870 et dont les principales pièces furent récitées dans les théâtres, aux acclamations de la foule, la Société des gens de lettres put fournir à la Défense nationale deux canons qui furent baptisés, malgré le donateur, de ces noms *Victor Hugo* et *le Châtiment.*

C'est au pavillon de Rohan, rue de Rivoli, que le poëte habita pendant la durée du siége de Paris. Il mangea comme les autres assiégés, c'est-à-dire qu'il se nourrit d'animaux de toute espèce, de chiens, de rats, de chats, faisant de son ventre « l'arche de Noé », mais faisant aussi contre fortune bon cœur, riant de sa cuisine, assaisonnant les mets d'un bon mot, remplaçant, lui aussi, le rôti par une anecdote. Le cheval figurait souvent sur sa table comme plat de résistance. Un jour qu'un coursier trop étique refusait de se laisser digérer, le poëte s'écria en riant :

Mon dîner me tracasse, et même me harcèle ;
J'ai mangé du cheval et je songe à la selle !

Vers la fin de l'hiver, a raconté M. Rivet, dans son volume d'anecdotes intitulé *Victor Hugo chez lui*, quand la disette, de jour en jour accrue, eut inspiré à quelques philanthropes l'idée de manger de la chair humaine, le poëte, s'offrant comme une victime pour apaiser la faim de ses concitoyens, fit ce galant testament :

Je lègue au pays, non ma cendre,
Mais mon beefteack, morceau de roi !
Femmes, si vous mangez de moi,
Vous verrez comme je suis tendre.

La gaieté aidant, vertu si familière aux Français, même dans les situations les plus terribles, et le courage ne faisant point défaut, on alla jusqu'au bout du siége, vaincus, mais non déshonorés, grâce à l'admirable résistance de la capitale.

Après avoir obtenu, quoiqu'il eût refusé toute candidature, plus de 4,000 suffrages dans le XVe arrondissement aux élections des maires et adjoints de Paris, le 5 novembre 1870, Victor Hugo fut élu représentant de la Seine, le second sur quarante-trois, aux élections générales du 8 février 1871, après la signature de l'armistice.

Le 14 février, le lendemain de son arrivée à Bordeaux où siégea d'abord l'assemblée, il fut invité, à la fin de la première séance, à monter sur un balcon qui domine la grande place, pour parler à la foule qui l'entourait. Il s'y refusa, disant à ceux qui l'en pressaient qu'il ne devait plus à cette heure parler au peuple qu'à travers l'assemblée parce que la prudence fait partie du dévouement et qu'entre la guerre désespérée et la paix plus désespérée encore, entre le désespoir avec la gloire ou le désespoir avec la honte on ne pouvait faire ce choix terrible que du haut de la tribune.

L'élu du peuple de Paris siégeait dans les rangs de l'extrême gauche. Lorsqu'il eut à parler, il s'éleva, le 1er mars, contre les préliminaires de paix dans un discours superbe. Il vota pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l'avenir. Après le vote du traité, les représentants d'Alsace et de Lorraine, envoyèrent à l'assemblée leur démission. Aussitôt Victor Hugo annonça dans une réunion de la gauche radicale qu'il proposerait à la Chambre la déclaration suivante : « Les représentants de l'Alsace et des Vosges conservent tous indéfiniment leurs siéges à l'assemblée. Ils

seront, à chaque élection nouvelle, considérés comme élus de droit. S'ils ne sont plus les représentants de l'Alsace et de la Lorraine, ils restent et resteront toujours les représentants de la France. »

Il voulait que si, en regardant du côté de l'Allemagne, la Lorraine et l'Alsace apparaissent mortes, en regardant dans l'assemblée on les sentît vivantes; il voulait aussi qu'on niât implicitement le traité qui, pour lui, n'existait pas et devait être répudié, comme étant imposé par la force, et parce que les hommes de la République ont pour devoir étroit de ne jamais accepter le fait qu'après l'avoir confronté avec le droit.

Cette proposition ne fut pas votée. L'assemblée élue en un jour de malheur, qui, en ratifiant le traité de paix, avait disposé de la France, disposa également de Paris en décrétant qu'elle irait siéger à Versailles.

Victor Hugo protesta énergiquement et termina de la sorte sa harangue.

Isoler Paris, refaire après l'ennemi le blocus de Paris, tenir Paris à l'écart, succéder dans Versailles, vous, assemblée républicaine, au roi de France, et vous, assemblée française, au roi de Prusse, créer à côté de Paris on ne sait quelle fausse capitale po-

litique, croyez-vous en avoir le droit? Est-ce comme représentants de la France que vous feriez cela? Entendons-nous. Qui est-ce qui représente la France? C'est ce qui contient le plus de lumière. Au-dessus de vous, au-dessus de moi, au-dessus de nous tous, qui avons un mandat aujourd'hui et qui n'en aurons pas demain, la France a un immense représentant, un représentant de sa grandeur, de sa puissance, de sa volonté, de son histoire, de son avenir, un représentant permanent, un mandataire irrévocable; et ce représentant est un héros, et ce mandataire est un géant, et savez-vous son nom? Il s'appelle Paris.

Et c'est vous, représentants éphémères, qui voudriez destituer ce représentant éternel! — Ne faites pas ce rêve et ne faites pas cette faute.

L'assemblée réactionnaire de Bordeaux fit ce rêve et cette faute, laquelle fut suivie de criminelles tentatives. Cette Chambre jugée par le poëte était pire que celle de 1815.

Quelques jours après la proposition de décapitalisation de Paris, un rapport fut fait sur l'élection d'Alger dont le général Garibaldi avait été nommé représentant. On proposa l'annulation de cette élection. Victor Hugo intervint :

La France, dit-il, vient de traverser une épreuve terrible, d'où elle est sortie sanglante et vaincue. On peut être vaincu et rester grand, la France le prouve. La France accablée, en présence des nations, a rencontré la lâcheté de l'Europe.

De toutes les puissances européennes aucune n s'est levée pour défendre cette France qui, tant d fois, avait pris en mains la cause de l'Europe... pa un roi, pas un État, personne! un seul excepté... Cet homme, qu'avait-il? son épée. Cette épée avait délivré un peuple; elle pouvait en sauver un autre. Il l'a pensé; il est venu; il a combattu.

Un tumulte effroyable se déchaîna aussitôt; des injures répondirent à ce discours. Le vicomte de Lorgeril s'écria *que Victor Hugo ne parlait pas français!* Un curé, l'abbé Jaffré, représentant du Morbihan, député pour la première fois, ignorant les usages parlementaires entendit crier à *l'ordre*, à *l'ordre!* et ne comprenant pas, n'écoutant que ses passions de fanatique, il s'écria debout, l'œil en feu, le poing levé : *A mort* Victor Hugo! *à mort, à mort!*

En présence des rumeurs soulevées par ses paroles, le poëte ajouta : « Il y a trois semaines, vous avez refusé d'entendre Garibaldi; aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission. »

Il descendit de la tribune, emprunta la plume d'un sténographe et écrivit, debout, sur le bord extérieur du bureau, sa démission au président de la Chambre, M. Jules

Grévy; celui-ci s'efforça d'obtenir que l'orateur revînt sur sa résolution, mais cette résolution était inébranlable.

Victor Hugo déclara qu'il ne resterait pas plus longtemps dans cette assemblée et il quitta immédiatement la salle. Vingt-quatre heures furent employées en sollicitations inutiles. La démission était définitive.

Le poëte s'apprêtait à revenir à Paris et donnait un dîner d'adieu à quelques amis, lorsqu'on vint lui apprendre la mort de son fils Charles Hugo foudroyé dans un fiacre par une congestion; après dix-neuf ans d'exil et de lutte, suivis de six mois de guerre et de siége, il n'était rentré en France que pour ensevelir son fils à côté de sa fille et pour mêler à ses larmes de patriote ses larmes de père. Il ramena à Paris le cadavre de son enfant, qui fut inhumé dans le caveau du Père-Lachaise où dormaient déjà le général Hugo, la mère de Victor Hugo et son frère Eugène. Le cercueil prit la quatrième place, celle que le père s'était réservée.

Derrière le corbillard marchèrent le poëte, son dernier fils François-Victor, puis MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Paul Foucher, etc. Des gardes nationaux (on était

au 18 mars, et déjà se dressaient des barricades) vinrent spontanément escorter le cortége qui ne passa par aucune église. Deux discours furent prononcés, le premier par M. Auguste Vacquerie, qui eut peine à faire taire ses sanglots : « Charles, dit-il, est rentré avec son père. On pouvait croire qu'il allait maintenant être heureux ; il avait tout, sa patrie, la République, un nom illustre, un grand talent, la jeunesse, sa femme qu'il adorait, deux petits enfants ; il voyait s'ouvrir devant lui le long avenir de bonheur, de bien-être et de renommée qu'il avait si noblement gagné. Il est mort. Il y a des heures où la destinée est aussi lâche et aussi féroce que les hommes et où elle semble se venger de ceux qui font le bien. »

Après M. Vacquerie, M. Louis Mie fit entendre quelques paroles.

Victor Hugo, dès le surlendemain de ces funérailles, partit pour Bruxelles, où sa présence était exigée par les formalités à remplir dans l'intérêt de ses deux petits-enfants orphelins.

C'est à Bruxelles que Charles Hugo avait passé les dernières années de l'exil ; c'est à Bruxelles qu'il s'était marié et que sont nés

son petit garçon et sa petite fille, Georges et Jeanne.

Retenu quelque temps dans la capitale de la Belgique par ses devoirs d'aïeul et de tuteur, le poëte suivit avec anxiété la lutte entre Paris et Versailles et éleva la voix contre la guerre civile :

Combattants ! combattants ! qu'est-ce que vous voulez ?
Vous êtes comme un feu qui dévore les blés,
Et vous tuez l'honneur, la raison, l'espérance !
Quoi ! d'un côté la France et de l'autre la France !
Arrêtez ! c'est le deuil qui sort de vos succès.
Chaque coup de canon, de Français à Français
Jette, — car l'attentat à sa source remonte, —
Devant lui le trépas, derrière lui la honte.

Lorsqu'il vit que les hommes qui dominaient la Commune la précipitaient, sous prétexte de représailles, dans la tyrannie et dans le crime, il s'indigna, et dans des vers d'une incomparable puissance, il déclara qu'on ne pouvait faire un pas en dehors du juste et de l'honnête.

Et lorsque la guerre civile odieusement déchaînée produisit des ruines, la Commune déboulonnant la colonne, les boulets de Versailles frappant l'arc de triomphe, le

poëte essaya d'arrêter les destructeurs et publia *les Deux Trophées :*

La France n'est donc pas encore assez tuée ?
Si la Prusse, à l'orgueil sauvage habituée,
Voyant ses noirs drapeaux enflés par l'aquilon,
Si la Prusse, tenant Paris sous son talon,
Nous eût crié : — Je veux que vos gloires s'enfuient.
Français, vous avez là deux restes qui m'ennuient,
Ce pilastre d'airain, cet arc de pierre ; il faut
M'en délivrer ; ici, dressez un échafaud,
Là, braquez des canons ; ce soin sera le vôtre :
Vous démolirez l'un, vous mitraillerez l'autre.
Je l'ordonne. — O fureur ! comme on eût dit : Souf[frons !
Luttons ! c'est trop ! ceci passe tous les affronts !
Plutôt mourir cent fois ! nos morts seront nos fêtes !
Comme on eût dit : Jamais ! Jamais !
— Et vous le faites !

Victor Hugo n'hésita pas à blâmer la Commune de la manière la plus énergique, écrivant au *Rappel* que la ville de la science ne pouvait être menée par l'ignorance, que la ville de la clarté ne pouvait pas être conduite par la cécité. En effet, de l'ignorance naît l'inconscience ; tel acte commence par être imbécile et finit par être féroce. Ainsi fut le monstrueux décret des otages, œuvre abominable de quelques despotes.

Le poëte qualifia cela de politique de ca-

verne. Mais quand l'insurrection fut vaincue, après les sanglantes journées de mai 1871, Victor Hugo, toujours à Bruxelles, protesta contre la déclaration du gouvernement belge relative aux vaincus de Paris, contre une décision qui interdisait le sol de la Belgique aux fugitifs. Après avoir protesté contre les actes de ces hommes et contre leurs violences il se crut en droit, au nom de sa conscience, de leur offrir asile chez lui, à Bruxelles, place des Barricades, n° 4.

Il se montra là fidèle à ses principes. N'est-ce pas lui qui a écrit :

Si je vois les cachots sinistres, les verrous,
Les chaînes, menacer mon ennemi, je l'aime,
Et je donne un asile à mon proscripteur même;
Ce qui fait qu'il est bon d'avoir été proscrit.
Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ.

A la suite d'une lettre où il affirmait son droit d'asile, dans la nuit du 27 au 28 mai, Victor Hugo, après avoir travaillé, venait de se coucher. Vers minuit il fut réveillé par un violent coup de sonnette. Il se leva, ouvrit la fenêtre; une grosse pierre vint frapper la muraille à côté de lui; il se pencha et vit une cinquantaine d'hommes rangés devant sa maison. « Vous êtes des misérables, » leur

cria-t-il en refermant sa fenêtre. Aussitôt un fragment de pavé brisa la vitre à un pouce au-dessus de sa tête, et la bande vocoféra : *A mort Victor Hugo! à la potence! à la lanterne le brigand! Enfonçons la porte!* Mme veuve Charles Hugo, les deux enfants, les bonnes couraient épouvantés d'une pièce à l'autre; une grêle de projectiles tombait sur la façade de la maison et les forcenés, continuant l'assaut, essayaient d'arracher les grilles et d'enfoncer les portes. Trois tentatives d'escalade furent faites avec une rage folle par ce troupeau de sauvages. Entre deux assauts; un caillou aigu et tranchant, lancé avec force, s'abattit dans une chambre du premier étage et frôla le front de la petite Jeanne.

Par bonheur, les volets garnis de fer ne purent être arrachés, et le jour sauva la vie du poëte; on apportait une poutre pour enfoncer les portes au moment où la nuit cessa.

La police n'intervint pas; elle laissa faire les bandits qui voulaient assassiner un vieillard et qui faillirent tuer ses petits-enfants; ces bandits étaient des catholiques fanatiques. Un des chefs de la bande nocturne de la place des Barricades était

M. Kervyn de Lettenhove, fils du ministre de l'intérieur en Belgique. Lorsque, trois mois plus tard, la police belge fit semblant de rechercher ceux qui avaient fait le siége d'une maison la nuit et failli tuer un petit enfant, un honorable juge condamna le fils du ministre, qui ne nomma point ses complices, à *cent francs* d'amende! Mais cette agression, digne des Cafres, eut pour résultat un arrêté du roi Léopold dont voici l'article unique :

Il est enjoint au sieur Victor Hugo, homme de lettres, âgé de soixante-neuf ans, né à Besançon, résidant à Bruxelles, de quitter immédiatement le royaume, avec défense d'y rentrer à l'avenir sous les peines comminées, etc...

Cette mesure inqualifiable valut à la Chambre qui l'avait votée un vigoureux discours de M. Defuisseaux qui s'étonna qu'on tolérât, dans son pays, les menées bonapartistes; qu'on offrît, sous prétexte d'hospitalité, les honneurs d'un train spécial à l'homme du Deux-Décembre, à l'homme de Sedan, et qu'on saisît avec empressement l'occasion de chasser du territoire belge l'illustre auteur des *Châtiments*. Mais le poëte eut le dernier mot : la frontière,

fermée aux proscrits le 27, fut rouverte le 31, après sa protestation. « Le gouvernement m'a expulsé, dit-il, mais il m'a obéi. L'asile auquel ont droit en Belgique les vaincus politiques, je l'ai perdu pour moi mais gagné pour eux. »

Le poëte expulsé fit un voyage dans le Luxembourg où il s'arrêta à Vianden, alla quelque temps à Londres et revint ensuite en France. Pendant son absence eurent lieu les élections de juillet 1871, élections faites sous l'état de siége et viciées par une radiation arbitraire qui écarta du vote 140,000 électeurs; il n'obtint que 57,854 suffrages, ce qui l'étonna, a-t-il écrit depuis, car il était surprenant qu'il restât tant de voix à un homme ayant fait son devoir.

Victor Hugo, de retour à Paris à la fin de l'année 1871, intercéda vivement en faveur de ceux que les conseils de guerre déportaient ou condamnaient à mort. Il demanda la vie pour tous, pour Maroteau, pour Rossel, pour Ferré, pour Lullier, pour Crémieux, alléguant que les exécutions politiques prolongent souterrainement la guerre civile et que sept ou huit tombes n'avaient jamais été une ressource pour un peuple en péril. Il répéta vainement : Pitié, Pardon, Frater-

nité, et *sonna le tocsin de la clémence.* Il fallut des répliques sanglantes au meurtre des otages.

Au mois de décembre, les membres d'un comité électoral lui proposèrent, en vue d'élections complémentaires prochaines, d'accepter le mandat impératif.

Il ne pouvait subir ce mandat, parce que la conscience ne reçoit pas d'ordres ; mais il s'efforça de transformer le mandat *impératif* en mandat *contractuel*, pour réaliser plus sûrement le progrès électoral par le contrat librement débattu et consenti entre le mandant et le mandataire, entre l'électeur et l'élu.

Le comité accepta cette transformation ; mais, à l'élection du 7 janvier 1872, Victor Hugo échoua avec 95,900 voix contre M. Vautrain qui en obtint 122,435. Cet échec fut le résultat du programme politique du candidat : le mot amnistie y était écrit en tête, et « il y a des époques où la société a peur et demande des secours aux impitoyables. »

Le poëte ne se lassa pas d'élever la voix au nom de tous ceux qui souffrent, de plaider avec toute son âme les questions sociales, d'encourager, par des lettres, par

des discours, le peuple à chérir la République.

Elu délégué du conseil municipal de Paris pour les élections sénatoriales, il adressa aux communes de France un manifeste les appelant à consolider un gouvernement qui fera frères tous les peuples. Il fut élu sénateur de la Seine au second tour de scrutin, le quatrième sur cinq, le 5 février 1876. Il prit place à l'extrême gauche et déposa dès les premières réunions, sur le bureau des Sénat, une proposition d'amnistie pleine et entière pour les condamnés de la Commune. Cette proposition fut repoussée. Ce n'était point encore l'heure du pardon.

CHAPITRE DIXIÈME

SOMMAIRE

La Libération du territoire. — Mort de François Hugo (26 décembre 1873). — Opinions religieuses du poete. — De l'expulsion de Belgique à l'entrée au Sénat. — Pour un soldat (février 1875). — *L'année terrible* (1872). — *Quatre-vingt-treize* (1873). — *Mes fils* et *Actes et Paroles. Avant l'exil* (1874). *Pendant l'exil* (1875); *Depuis l'exil* (1876). — *La Légende des siècles* (2me serie, 2 vol. 1877). — *L'Art d'être grand-père* (mai 1877). — *L'Histoire d'un crime* (2 vol. — Septembre 1877). — *Le Pape* (1878). — *La Pitié suprême* (1879). —Discours sur l'amnistie à l'entrée au Sénat. — Discours sur la dissolution. — Victor Hugo chez lui. — Le salon de la rue de Clichy. — Les soirées du Maître.

Si Victor Hugo resta en dehors des assemblées politiques jusqu'en 1876, ce n'est point qu'il n'ait été à diverses reprises sollicité d'y rentrer. En 1873, les électeurs lyonnais lui offrirent la candidature dans le sixième arrondissement : il refusa, afin de ne point compromettre la cause de l'amnistie et crut devoir mieux servir la République en effaçant momentanément sa personnalité.

L'illustre écrivain donna d'autres preuves de son patriotisme. Il publia, le 16 septembre 1873, un poëme intitulé *la Libération du territoire* qui fut vendu au profit des Alsaciens-Lorrains.

C'était l'année où l'on donnait à Paris des fêtes superbes à ce monstrueux souverain d'Asie, qui, après la prise d'une ville, se fit apporter sur des plateaux, *trente livres pesant d'yeux* arrachés aux principaux habitants, l'année où l'on passait en revue nos soldats en l'honneur du shah de Perse.

Le poëte protesta en ces termes :

Je veux qu'on soit modeste et hautain ; quant à moi,
Je déclare qu'après tant d'opprobre et d'effroi,
Lorsqu'à peine nos murs chancelants se soutiennent,
Sans me préoccuper si des rois vont et viennent,
S'ils arrivent du Caire ou bien de Téhéran,
Si l'un est un bourreau, si l'autre est un tyran,
Si ces curieux sont des monstres, s'ils demeurent
Dans une ombre hideuse où des nations meurent,
Si c'est au diable ou bien à Dieu qu'ils sont dévots,
S'ils ont des diamants aux crins de leurs chevaux,
Je dis que, les laissant se corrompre ou s'instruire,
Tant que je ne pourrais faire au soleil reluire
Que des guidons qu'agite un lugubre frisson
Et des clairons sortis à peine de prison,
Tant que je n'aurais pas, rugissant de colère,

Lavé dans un immense Austerlitz populaire [sants,
Sedan, Forbach, nos deuils, nos drapeaux frémis-
Je ne montrerais point notre armée aux passants !

Le poëte venait de donner au gouvernement du maréchal de Mac-Mahon cette fière leçon lorsqu'un nouveau et épouvantable malheur le frappa. Son dernier fils, François Hugo, succomba le 26 décembre 1873 à une maladie dont il souffrait depuis seize mois. On put dire que c'était trop de douleur. Eh bien, il y eut des hommes, des misérables dont il est inutile de rappeler les noms, qui insultèrent au deuil du père et s'en réjouirent publiquement! Honte éternelle à ceux-là !

Mme Charles Hugo, qui avait soigné son beau-frère avec un dévoûment sublime, suivit le corps jusqu'au cimetière. Derrière le corbillard marchait le père, pleurant, le corps à demi incliné vers la terre, mais dressant encore, malgré les terribles coups du sort, sa tête blanche vers le ciel. A ses côtés s'avançaient MM. Paul Maurice, Auguste Vacquerie, Paul Foucher, puis MM. Gambetta, Spuller, Alexandre Dumas, Jules Simon, etc., une foule de députés, de journalistes, de littérateurs, d'artistes, d'ouvriers.

Le convoi, parti de la rue Drouot, alla directement au cimetière de l'Est où le corps fut déposé dans un caveau provisoire, puisque le tombeau de famille n'avait plus de place!

Louis Blanc prononça en cette circonstance de belles et touchantes paroles.

« Il reste, dit-il en terminant son discours, il reste, pour l'aider à porter jusqu'à la fin le poids des jours, au vieillard illustre que tant de malheurs accablent, la conviction qu'il a si bien formulée dans ces beaux vers :

C'est un prolongement sublime que la tombe.
On y monte, étonné d'avoir cru qu'on y tombe.

« Victor Hugo n'admet pas l'idée redoutable des séparations absolues, définitives. Il croit à Dieu éternel, il croit à l'âme immortelle. C'est là ce qui le rendra capable, tout meurtri qu'il est, de vivre pour son autre famille, celle à qui appartient la vie des grands hommes : l'humanité. »

Victor Hugo embrassa l'orateur en pleurant, puis ses amis l'enlevèrent de la fosse tandis que toutes les mains se tendaient vers la sienne et que la foule émue dans laquelle on sentait battre le cœur de Paris, criait pour consoler le poëte en proie au

désespoir : Vive Victor Hugo! Vive la République!

Le père infortuné devait à son tour, deux ans plus tard, s'efforcer d'adoucir les regrets cuisants de l'illustre historien qui parla avec tant de cœur sur la tombe de François Hugo. Il dit, lorsque mourut Mme Louis Blanc : « Ce que Louis Blanc a fait pour moi il y a deux ans, je le fais aujourd'hui pour lui. Je viens dire en son nom l'adieu suprême à un être aimé. L'ami qui a encore la force de parler supplée l'ami qui ne sait même plus s'il a la force de vivre. Ces douloureux serrements de main au bord des tombes font partie de la destinée humaine. »

Destinée terrible souvent qui fait que les plus grands cœurs sont ceux qui saignent le plus et qu'aux plus grandes âmes sont réservées les plus cruelles épreuves. Malheur à ceux qui ne sont point alors soutenus par le sentiment du devoir à accomplir, de la mission à remplir ou qui ne sont pas réconfortés par une croyance.

Cette croyance Victor Hugo la possède. Sans doute il n'a point la foi telle que l'entendent et la comprennent les ministres des religions quelconques; mais sa religion dé-

barrassée de toutes les superstitions des cultes est haute et pure. Il ne veut point d'intermédiaire entre l'âme et Dieu; sa conscience n'a pas besoin de demander des conseils aux hommes. Il a flagellé les prêtres coupables et serviles, mais en les accusant de manquer de respect à l'Être éternel; il n'admet point les dogmes étroits, les inventions cléricales, les menaces de tortures éternelles; mais, lorsqu'il prend à partie dans ses strophes indignées les moines fanatiques, les inquisiteurs féroces, les papes assassins, les évêques ambitieux, les jésuites avides de domination, toute cette race hypocrite et lâche qui se sert d'un culte pour gouverner et de la superstition universelle pour jouir, qui abêtit l'espèce humaine afin d'en tirer profit, le poëte, les yeux en haut, n'a qu'un but : dégager Dieu de la tourbe, le montrer tel qu'il doit être, c'est-à-dire grand, juste et bon, le faire aimer, le faire apparaître dans sa véritable gloire. Pour lui la morale, le droit, le devoir sont au-dessus de toutes les pratiques religieuses. Il professe, comme Kant, une philosophie d'une essence supérieure basée sur des faits, sur des probabilités, sur de nobles espérances.

L'homme qui eut pour confesseur Lamennais et qui, malgré les croyances de sa jeunesse, s'efforça vainement de pratiquer, sortit ainsi que Lamennais du sein de l'Église apostolique et romaine; mais cet homme-là n'en pratique pas moins la plus belle religion.

Il nous a dit dernièrement à nous-même : « Oui, je suis né catholique et je le suis resté longtemps à cause de mon éducation ; mais c'est bien fini et pour toujours. Cependant je crois à l'immortalité de l'âme et je crois à Dieu que je remercie tous les jours des années de grâce qu'il m'accorde, que je remercie surtout de me permettre que je puisse employer ces années à travailler utilement. »

Telle est sa foi que nous exposons sans la juger. Qu'il nous suffise, revendiquant pour lui, pour nous et pour tous, l'entière liberté de conscience, de constater que ce génie spiritualiste et déiste est le plus redoutable ennemi du cléricalisme. Telle fut à quelque différence près la philosophie voltairienne. Voltaire n'a jamais été athée ; les prêtres seuls, attaqués par lui, l'ont fait passer pour tel.

Victor Hugo, de même que l'auteur de

l'*Essai sur les mœurs*, a vu se déchaîner contre lui toutes les colères et toutes les haines du clergé : « Et pourtant, dit-il, je parle comme lui de l'âme et de Dieu, mais je déshabille la vérité des fables. Je supprime les farces, et je n'admettrai jamais une religion dont certains mystères ne peuvent être expliqués devant des femmes sans les faire rougir. »

Cependant il ne s'est pas montré systématiquement hostile à la religion catholique, car en 1846 il salua l'avénement de Pie IX, croyant aux espérances libérales que donnait celui-ci et s'imaginant qu'il ceignait la tiare avec des idées d'émancipation et de fraternité. L'encyclique l'a empêché de continuer à croire au libéralisme des papes et il ne vénère ni le *Dieu des armées* ni le Dieu dont Veuillot prétend être l'image et l'apôtre.

Depuis l'expulsion de Belgique jusqu'à l'entrée au Sénat, Victor Hugo ne cessa de produire des œuvres nouvelles, se multipliant, luttant pour le triomphe du juste. Il écrivit une admirable page à l'occasion du centenaire de Pétrarque, prit la parole aux obsèques de Mme Paul Meurice, d'Edgard Quinet, du grand acteur Frédé-

rick Lemaitre, adressa un adieu ému à la tombe de George Sand, écrivit aux démocrates italiens, plaida la cause du condamné Simbozel, célébra l'exposition de Philadelphie. Les jours ne suffirent point à la tâche et les bonnes actions succédèrent aux bonnes actions.

En février 1875, il eut la joie d'obtenir la grâce d'un soldat nommé Blanc, fusilier au 112e de ligne, condamné à mort pour avoir donné un soufflet à son caporal.

Cette exécution semblait impossible à Victor Hugo.

Pourquoi? Le voici :

Le 10 décembre 1873, les chefs de l'armée siégeant à Trianon en haute cour de justice militaire ont fait un acte considérable.

Ils ont aboli la peine de mort dans l'armée.

Un homme était devant eux : un soldat responsable entre tous; un maréchal de France. Ce soldat, à l'heure suprême des catastrophes avait déserté le devoir; il avait jeté bas la France devant la Prusse. il avait passé à l'ennemi de cette façon épouvantable que, pouvant vaincre, il s'était laissé battre; il tenait une forteresse, la plus forte de l'Europe, il l'avait donnée; il avait des drapeaux, les plus fiers drapeaux de l'histoire, il les avait livrés; il commandait une armée, la dernière qui restât à l'honneur national, il l'avait garrottée et offerte aux coups de plat de sabre des Allemands; il avait envoyé prisonnière de guerre,

aux casemates de Spandau et de Magdebourg, la gloire de la France, les bras liés derrière le dos; pouvant sauver son pays, il l'avait perdu; en livrant Metz la cité vierge il avait livré Paris, la ville héroïque; cet homme avait assassiné la patrie.

Le haut conseil a jugé qu'il méritait la mort et a déclaré qu'il devait vivre. En faisant cela qu'a fait le Conseil de guerre? Je le répète, il a aboli dans l'armée la peine de mort.

Il a décidé que désormais ni la trahison, ni la désertion à l'ennemi, ni le parricide (car tuer sa patrie c'est tuer sa mère), ne seraient punis de mort.

...... Qu'ajouter maintenant?

Le maréchal Bazaine disparaît, voici un soldat.

Nous avons devant les yeux non plus le haut dignitaire, non plus le grand-croix de la Légion d'honneur, non plus le sénateur de l'Empire, non plus le général d'armée, mais un paysan; non plus le vieux chef plein d'aventures et d'années, mais un jeune homme; non plus l'expérience, mais l'ignorance.

Ayant épargné celui-ci, allez-vous frapper celui-là?

... Est-il bon de contraindre la profonde honnêteté du peuple à des confrontations de cette nature : avoir vendu son drapeau, avoir livré son armée, avoir trahi son pays, la vie; avoir souffleté son caporal, la mort!...

Cette logique écrasante fit commuer la peine du soldat. Ainsi, Victor Hugo se dévoua toujours à la défense des misérables et des condamnés à mort : sa devise a été toujours : *pour le droit contre la loi.*

Il nous reste à citer ses dernières œuvres. *L'Année terrible* parut en 1872 ; le titre dit ce que chante ce recueil de vers : les deuils et les douleurs de la patrie.

L'année suivante, en 1873, fut publié un grand roman intitulé *Quatre-vingt-treize :* La Révolution à son apogée, le terme fatal de la lutte engagée par les idées nouvelles contre l'ordre social ancien, par la liberté contre le despotisme, par la loi contre l'arbitraire, et de cette lutte, de cette atmosphère de sang, le progrès et l'humanité se dégageant triomphants, telle est l'essence du livre. Le drame entremêlé d'épisodes gracieux, de scènes charmantes, se passe dans cette vieille terre de Vendée dont la plume du maître reproduit les paysages sauvages. Ce roman fut, lui aussi, publié en même temps en plusieurs langues et obtint le même succès que *les Misérables.*

Dans les trois années qui suivirent, parurent trois volumes, *Actes et Paroles*, avant, pendant et depuis l'exil. « Cette trilogie n'est pas de moi, a dit Victor Hugo ; elle est de l'empereur Napoléon III. C'est lui qui a partagé ma vie de cette façon ; que l'honneur lui en revienne. Il faut rendre à César ce qui est à Bonaparte. La

trilogie est très-bien faite et l'on pourrait dire selon les règles de l'art. Chacun de ces trois volumes contient un exil ; dans le premier, il y a l'exil de France; dans le deuxième, l'exil de Jersey, dans le troisième, l'exil de Belgique. Une rectification pourtant. L'exil, pour les deux derniers pays, est un mot impropre ; le mot vrai est expulsion. Il n'y a d'exil que de la patrie. »

Et l'auteur ajoute que sa vie tout entière est dans ces trois volumes, qui vont de 1841 à 1876; qu'on peut dans ces pages réelles étudier jour par jour la marche d'un esprit vers la vérité, sans jamais un pas en arrière. L'œuvre commence par un conseil de résistance et se termine par un conseil de clémence. Résistance aux tyrans. Clémence aux vaincus.

Après ce recueil de discours et cette énumération d'actes parut une brochure intitulée : *Mes Fils*, dans laquelle le Maître dit quels étaient les travaux et les vertus de ceux que lui ravit la mort implacable.

Puis vint, en 1877, la seconde série de *la Légende des Siècles*, série digne de la première, suite d'épopées et d'idylles, sorte de défilé grandiose de tout ce qui, dans la suite des âges, a marqué dans l'humanité.

La même année fut également publié *l'Art d'être grand-père*, une sorte de suite au *Livre des Mères*, œuvre adorable, gracieuse et simple, pleine de récits charmants, où l'âme tendre du poëte se révèle tout entière, où son amour des enfants apparaît rayonnant. Jeanne et Georges, ses deux petits-enfants, sont ses dieux; c'est à eux qu'il parle, c'est pour eux qu'il dévoile toutes les tendresses de son cœur. Il les gâte et ne s'en cache pas :

En me voyant si peu redoutable aux enfants
Et si rêveur devant les marmots triomphants,
Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes;
Un grand-père échappé passant toutes les bornes,
C'est moi. . . . .
. . . .
Mais des petits qui n'ont pas fait de crime encore,
Je vous demande un peu si le grand-père doit
Etre anarchique au point de leur montrer du doigt,
Comme pouvant dans l'ombre avoir des aventures,
L'auguste armoire où sont les pots de confitures !
Oui, j'ai pour eux parfois,— ménagères, pleurez! —
Consommé le viol de ces vases sacrés.
Je suis affreux. Pour eux je grimpe sur des chaises !
Si je vois dans un coin une assiette de fraises
Réservée au dessert de nous autres, je dis :
O chers petits oiseaux goulus du paradis,
C'est à vous! Voyez-vous en bas sous la fenêtre

Ces enfants pauvres, l'un vient à peine de naître,
Ils ont faim. Faites-les monter et partagez. —

Et tout ce livre est plein de ces choses exquises, de ces gamineries de grand-père, de ces douces leçons de charité et aussi d'enseignements profonds cachés sous les plus belles fleurs de la poésie.

Mais, à côté de l'amour sans bornes pour les petits, il y a dans le grand-père, la haine des grands lorsqu'ils sont criminels, et, c'est peu de mois après s'être fait l'écho des divins gazouillements des babys que Victor Hugo livra aux méditations du peuple dont on menaçait la liberté l'*Histoire d'un Crime*. « Ce livre est urgent, je le publie, dit-il; » urgent, en effet. On était à la veille des élections de 1877, nécessitées par l'incroyable dissolution de la Chambre. On pouvait craindre un attentat; il importait de rappeler l'attentat de décembre 1852.

Témoin inflexible, historien implacable, il raconta l'usurpation criminelle et dit combien de cadavres avaient jonché la terre sous les pieds du César triomphant. Leçon profitable, souvenir utile.

L'*Histoire d'un Crime*, à laquelle sera

prochainement ajouté un troisième tome composé de pièces justificatives, eut un retentissant succès.

Enfin (nous terminons notre nomenclature) deux volumes de vers qui seront suivis de beaucoup d'autres parurent en 1878 et en 1879 : l'un, *le Pape* contient sous une forme superbe le résumé de la philosophie religieuse du poëte; l'autre, *la Pitié suprême*, est un appel chaleureux à la concorde universelle.

Toute la lyre paraîtra dans quelques semaines.

Tandis que ces œuvres se répandaient dans le monde, Victor Hugo, soucieux de ses devoirs politiques autant que de sa gloire littéraire, proclamait à la tribune et dans les journaux les droits de l'humanité.

En avril 1876, il faisait, avec M. Louis Blanc, au théâtre du Château-d'Eau, une conférence dont le produit fut consacré à l'envoi d'une délégation d'ouvriers à Philadelphie.

Le 22 mai suivant, il prit la parole au Sénat, sur la question de l'amnistie. Il représenta l'amnistie comme la suprême extinction des colères et la fin des guerres civiles, et il dit :

La clémence n'est autre chose que la justice, plus juste. La justice ne voit que la faute; la clémence voit le coupable. A la justice la faute apparaît dans une sorte d'isolement inexorable : à la clémence le coupable apparaît entouré d'innocents; il a un père, une mère, une femme, des enfants, qui sont condamnés avec lui et qui subissent sa peine. Lui, il a le bagne ou l'exil; eux ils ont la misère. Ont-ils mérité le châtiment? non. L'endurent-ils? oui. Alors la clémence trouve la justice injuste. Elle s'interpose et elle fait grâce. La grâce c'est la rectification sublime que fait à la justice d'en bas la justice d'en haut.

Il compara, en finissant, le sort réservé au crime du 2 Décembre et à l'insurrection du 18 Mars : tandis que par ce dernier fait vingt mille insurgés furent condamnés, pour l'autre fait la justice prêta serment aux violateurs du droit. Toutes ces raisons excellentes et exposées avec tant de puissance ne devaient être trouvées bonnes que trois ans plus tard.

En août 1876, Victor Hugo fit un éloquent appel *Pour la Serbie* qui fut publié dans le *Rappel*, mais qui ne fut pas non plus écouté.

Puis, le 25 mars 1877, il fit également, avec M. Louis Blanc, une seconde conférence en faveur des ouvriers lyonnais. Cette intervention louable à tous égards, puis-

qu'il s'agissait du soulagement d'honnêtes misères, donna lieu à quelques troubles, occasionnés surtout par le zèle exagéré d'une police qui se souvenait trop encore, à cette époque, de la tradition impériale.

On sait quel est le labeur immense de cet homme. Il semble qu'à mesure que s'écoulent les années rapides il ajoute une tâche à sa tâche, multipliant ses efforts et redoublant d'énergie, afin de remplir sa mission qui est d'éclairer l'humanité et de répandre la vérité.

« Hélas! disait-il un jour, tristement devant nous, les œuvres par moi rêvées sont cent fois plus nombreuses que celles que j'ai eu le temps d'écrire. »

La main est trop lente pour ces œuvres de géant. Cependant, jamais une minute perdue. Il travaille debout, se lève à cinq heures du matin été comme hiver, se plonge au saut du lit dans un bain d'eau froide à la température de l'air, puis il écrit jusqu'à midi.

Ensuite il lui faut sortir pour aller au Sénat. Il expédie sa correspondance, une correspondance d'homme d'État. Pour se reposer il va se promener à pied, ou bien, comme on l'a souvent raconté, monte sur

l'impériale d'un omnibus, ce balcon roulant sur lequel il se trouve à côté du peuple qu'il aime. A huit heures, le dîner auquel sont invités chaque jour ceux à qui le poëte veut donner une marque d'estime, d'intérêt, d'affection ou d'encouragement. Jeanne et Georges, devenus les enfants de M. Lockroy, le vaillant député de Paris, à la suite du second mariage de Mme Charles Hugo, Jeanne et Georges sont presque toujours de la fête.

Une fois à table, Victor Hugo se métamorphose. L'orateur puissant qui sait plaider avec tant d'éclat à la tribune française de si généreuses causes, le sénateur disparaît. Il devient le maître de maison le plus séduisant. Il rit, il plaisante, il raconte. Les hommes et les choses sont jugés, d'un mot, avec une étonnante justesse. Tantôt il s'égaye aux dépens d'une personnalité grotesque, tantôt il flétrit avec une honnêteté superbe ce qui est vil et ce qui est bas; tout cela entremêlé d'un compliment charmant à l'adresse d'une femme, d'une piquante réflexion, d'un jeu de mots au besoin. Mais dix heures sonnent. On rentre au salon où l'attendent des députés, des artistes, des gens de lettres. La conversa-

tion recommence, conversation à laquelle chacun est invité à prendre part; tous prêtent aux paroles du Maître une oreille attentive; tous se tiennent dans une respectueuse attitude.

Doux, bienveillant, affable, d'une exquise simplicité de manières, d'une bonhomie fine: se souvenant de tout, ayant pour les plus petits et les plus indignes un mot aimable, un plus aimable sourire, sans jamais se lasser, sans efforts, sans ironie, il accueille d'une cordiale manière jusqu'aux plus inconnus des soldats de l'armée littéraire.

Un soir, un écrivain humoristique bien connu, Léon Bienvenu, lui présenta un homme qui vient de mourir jeune encore, Hippolyte Briollet, dont la verve gauloise égaya longtemps les lecteurs du *Tintamarre*. Notre ami Briollet qui, comme Théophile Gautier, tremblait en montant l'escalier de Victor Hugo, fondit en larmes lorsque celui-ci lui tendit la main.

Touchant hommage qui montre à quel point, aujourd'hui ainsi qu'en 1830, s'impose même aux esprits les plus légers et les plus joyeux, la vénération pour le Maître.

De plus illustres personnages ont éprouvé

la même émotion. En 1877, l'empereur du Brésil voyageant en France, vint rendre visite au poëte et lui dit : « Rassurez-moi, monsieur Victor Hugo, je suis un peu timide. »

On sort de chez lui, heureux, réconforté.

Nous ne savons pas de plus admirable spectacle que celui de ce vieillard alerte, souple, vigoureux, simplement et élégamment vêtu, soigné, toujours droit, les yeux pétillants et doux, la tête haute, le front éclairé. On se surprend à avoir envie de l'embrasser comme on a envie d'embrasser son grand-père. Et, de fait, n'est-il pas le grand-père de l'humanité !

Tel nous le connûmes ces dernières années dans son salon situé au troisième étage du n° 20 de la rue de Clichy, salon où il n'y avait point de trône, ainsi que le prétendaient quelques bohèmes envieux, mais simplement des canapés et des fauteuils comme dans tous les salons.

Cette pièce de réception, dont les honneurs étaient faits par Mme Drouet qui sauva la vie du poëte en 1851, était tendue de tapisseries rouges à raies jaunes ornées de fleurs. Aux côtés de la cheminée, des appliques de Venise.

Au centre de la pièce, sur un piédestal, un chef-d'œuvre de l'art japonais, un éléphant de bronze portant une tour et levant sa trompe pour le combat. Au-dessus, un lustre de Venise aux couleurs variées.

Sur la cheminée, une pendule Louis XV et à droite un canapé de velours vert, siége ordinaire du maître de la maison.

C'est là que sont passées toutes les illustrations de notre temps. On causait là jusqu'à minuit, souvent jusqu'à minuit et demi. Puis le poëte reconduisait ses visiteurs.

« Dans l'antichambre, il recommandait gracieusement aux dames de se bien couvrir et les aidait lui-même à mettre leur manteau. Et voilà le *Pontife!* (1) »

Inutile de décrire son cabinet de travail. On n'y voyait que des amas de livres et de papiers.

Telle était la demeure de la rue de Clichy habitée jusqu'en 1878; aujourd'hui Victor Hugo a loué un petit hôtel, 130, avenue d'Eylau, à la porte de Passy, tout près du bois de Boulogne. La vie qu'il mène là est toujours la même. Il ne cesse de travailler

(1) Gustave Rivet, *Victor Hugo chez lui.*

et, pour se délasser, il reçoit ses amis et cause avec ses petits-enfants.

Entouré du respect universel, de l'affection populaire, de l'amitié de quiconque a un cœur, de l'estime des grands de la terre et de l'attachement des siens, il continue son œuvre, toujours inachevée à ses yeux.

Les livres qui vont paraître seront comme ceux qui les ont précédés l'objet de l'étonnement et de l'admiration de l'univers.

CHAPITRE ONZIÈME

SOMMAIRE

Victor Hugo en 1877, par Charles Monselet. — Appréciations contemporaines. —Une chronique de Jules Noriac. — La reprise d'*Hernani* à la Comédie Française (novembre 1877). — Lettre du poëte à Sarah Bernhardt. — Dîner de centième. — Reprise de la pièce tirée des *Misérables* au théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Notre-Dame de Paris* au théâtre des Nations.—Un souper au Grand-Hôtel. — Quelques strophes de Théodore de Banville. — Catalogue des portraits et des charges de Victor Hugo de 1827 à 1879.

Dans les pages qui précèdent, nous avons suivi le grand poëte pas à pas, enregistrant ses actions principales, relatant ses œuvres. Notre biographie, quoique trop courte, a, croyons-nous, un mérite : l'exactitude. Non-seulement nous n'avons consulté que les documents vraiment sérieux et dignes de foi, mais encore nous avons pris soin de soumettre tous les détails qui nous paraissaient douteux à l'assentiment d'un des meilleurs amis du Maître, d'un de ceux qui lui ont été le plus fidèlement dévoués et qui l'ont pour ainsi dire accompagné pen-

dant toute sa vie. De la sorte nos renseignements ont été véritablement contrôlés et si l'on trace, comme nous l'avons déjà dit, des portraits plus brillants de Victor Hugo, le nôtre aura du moins le mérite de la ressemblance.

Mais après avoir exprimé de notre mieux notre admiration, notre œuvre ne nous semblerait pas complète si nous n'empruntions à d'autres quelques fragments de jugements. De la sorte nos lecteurs se rendront plus exactement compte des sentiments de respect et de vénération qu'inspire à chacun l'homme dont nous nous occupons.

Une des dernières manifestations d'enthousiasme, une des plus éclatantes qui se soient produites, date du mois de novembre 1877, de la reprise d'*Hernani* à la Comédie Française.

A cette occasion, le lettré délicat et savant qui s'appelle Charles Monselet a donné sur la vie intime de Victor Hugo quelques notes utiles à ajouter aux nôtres. Nous les reproduisons.

« Les visites de Victor Hugo sont rares, tellement rares qu'on les cite. C'est à ce parti pris que nous devons tant d'œuvres et tant de chefs-d'œuvre, car l'ensemble

de ses écrits est considérable. Cet homme de génie a produit autant que pourrait le faire un homme sans talent.

« Sa vie est régulièrement organisée... Il écrit et ne dicte presque jamais, à moins que ce ne soit un discours; il estime que l'écriture a sa physionomie et il veut voir les mots. Cela se comprend quand on a une écriture aussi magnifique que la sienne, rapide et fougueuse dans sa régularité. Sa signature particulièrement semble déchirer le papier. Cet emportement vient de ce qu'il ne se sert presque jamais que de plumes d'oie, qu'il laisse courir sur des feuilles hautes et larges, la plupart vierges de ratures. Je parle de ses manuscrits.

« En revanche, ses lettres sont d'un format minuscule; on ne saurait les considérer que comme des billets. Il n'en saurait être autrement, vu le nombre de personnes auxquelles il se croit obligé de répondre, de livres dont il tient à accuser réception.

« ... Chez lui on sonne, on entre, on se débarrasse de son pardessus, on pénètre dans le salon; détail caractéristique, les domestiques n'annoncent personne; après quelque temps, dans un entr'acte des conversations, on va saluer Victor Hugo, à moins

qu'on ne soit prévenu par lui, ce qui arrive souvent, grâce à son excellent coup d'œil.

« ... Sa conversation est la détente naturelle de son génie. Il descend et en descendant il se plaît à oublier les cimes. Il se mêle à la vie ordinaire jusqu'à la familiarité ; mais cette familiarité est sienne et ne ressemble à nulle autre. Dans aucun cas elle ne saurait inviter à la réciprocité.

« Personne ne cause comme lui. Cela peut-il s'appeler causer ? Il ouvre la bouche et laisse son âme et son esprit s'épandre au hasard. Et ceux qui sont tentés de trouver quelque apprêt dans sa manière écrite demeurent confondus. Il raconte comme pas un. Est-il nécessaire de dire qu'il possède dans ses plus infinis détails l'histoire de son temps depuis la Restauration jusqu'au second Empire ? Toute la société de Charles X et toute la société de Louis-Philippe lui sont connues sur le bout du doigt. Il a dans sa mémoire les portraits accrochés de tous les hommes remarquables ou seulement remarqués. Il sait sur eux les anecdotes les plus singulières et les plus inédites, — et pour les apprendre, il n'a pas eu grande peine à se donner : il n'a eu qu'à rester dans son salon.

« Ce salon est presque toujours plein. Dire qu'il est décoré avec goût ce serait superflu. Deux particularités : on n'y voit ni piano ni tableaux.

« Il me serait facile de placer ici quelques historiettes. Je n'en veux raconter qu'une qui donnera une idée de sa bonté gaie.

« L'auteur de *l'Art d'être grand-père* avait engagé un de nos confrères à lui amener son jeune fils, gamin de huit à neuf ans.

« — Il dînera entre Jeanne et Georges, avait dit Victor Hugo.

« Le cœur du père se gonfla de joie.

« Pendant quelques jours il ne fut occupé qu'à faire la leçon à son fils.

« — Tu vas paraître devant le plus grand poëte du siècle, lui répétait-il fréquemment; comprends-tu bien l'immense honneur qui t'est réservé dans un âge aussi tendre? Tiens-toi respectueusement et observe un silence religieux.

« Le petit bonhomme grava ces observations dans sa mémoire; aussi tremblait-il comme la feuille en s'asseyant au jour dit, à la table de Victor Hugo. Vainement l'excellent Maître essaya-t-il de le mettre à son aise en lui adressant plusieurs fois la parole avec sa bonhomie incomparable.

« L'enfant, effaré, rouge jusqu'aux oreilles, se tenait raide et muet sur sa chaise.

« Tout à coup, Victor Hugo, s'adressant au père :

« — Ah çà! mon cher, votre fils est malade ?

« — Mais non, je vous assure, fit le père surpris au possible.

« — Mais si... comment ! il est ici depuis une demi-heure *et il n'a encore rien cassé !...*

« Je viens de nommer *l'Art d'être grand-père*. Beaucoup de livres ont fait admirer Victor Hugo. Celui-ci le fait aimer, c'est ce qu'il souhaite le plus au monde. Il n'a plus besoin de gloire ; il en a la somme la plus considérable qu'un homme puisse rêver et porter. Il rêve autre chose. C'est un grand passionné de justice, c'est un grand affamé d'amour, c'est un grand assoiffé de bien.

« Unique génie! Supérieur dans toutes les formes! non-seulement le plus grand, mais encore le plus hardi ; homme d'avant-garde et toujours chef d'école à soixante-quinze ans! Comme si ce n'était pas assez de la force, il nous donne le tour de force par-dessus le marché. Il absorbe et résume. Comment un poëte ose-t-il prendre la lyre et chanter, après *la Légende des Siècles*, et *l'Art d'être grand-père ?* Est-il un procédé,

un rhythme que Victor Hugo ne se soit assimilé et qu'il n'ait porté à sa perfection?

« Longs jours au Maître!

« Puisse le ciel lui accorder la robuste vieillesse de Michel-Ange (sans sa mélancolie), les cent ans du Titien, tombé en plein travail, et surpris! »

Cette page charmante parut dans le *Monde illustré* qui consacra son numéro tout entier à Victor Hugo, numéro enrichi de magnifiques dessins représentant les principales scènes d'*Hernani*.

En même temps que Charles Monselet, Jules Noriac, un des chroniqueurs les plus spirituels de ce temps, parla du Maître en ces termes :

« ... Devant ce grand génie la pensée s'arrête interdite et troublée. Personne ne connaît Victor Hugo, non, personne; ni ses admirateurs les plus passionnés, ni les femmes, ni ses amis, ni ses clients, ni vous, ni moi.

« Il faut qu'un siècle ou deux passent stupéfaits devant son œuvre avant que l'humanité pensante puisse asseoir un jugement vrai, complet, sur cet homme qui n'a d'équivalent dans aucun temps et chez aucun peuple.

« A vingt-cinq siècles de distance, deux hommes ont étonné le monde, Homère et Shakspeare... Victor Hugo est sublime et pathétique comme l'Anglais et poëte comme le Grec...

« Comme ils font rire ces bons prud'hommes, qui s'en vont partout disant :

« — Oui, c'est un grand poëte, oui, c'est un grand génie, mais il est fâcheux qu'il ait souillé sa gloire par des opinions excessives.

« Oh ! Henry Monnier, mon vieux camarade, ne sortirez-vous point du tombeau pour dire à ces braves gens que vous connaissiez si bien :

« — D'abord, que rien au monde ne peut enlever la gloire d'un homme vraiment glorieux ; ensuite qu'il n'est pas d'opinions excessives, parce que leur mise en pratique les régularise fatalement et aussi parce qu'aucun des maîtres de la pensée n'est libre de penser comme il l'entend.

« Ceux-là pensent comme ils sentent.

« Plus l'abaissement de leur pays et les maux de l'humanité frappent leur cœur, plus les moyens de les effacer surgissent violents dans leur esprit, qu'ils rêvent sous l'échafaud de Louis XVI ou sous celui de Danton.

« Un jour, Victor Hugo a pris une devise: « Tout pour le peuple et par le peuple. » C'est bien ; mais il eût dit: « Tout pour le roi et par le roi, » c'eût été la même chose, ne vous en déplaise.

« La proposition renversée eût été la même, puisqu'au lieu de dire le peuple est roi, il eût dit le roi c'est le peuple. Tournez-vous comme vous l'entendrez, vous ne sortirez pas de là.

« La société française est arrivée à un point extrême... Le poëte s'est mis résolument du côté de ceux qui ont le plus souffert. »

Nous avons choisi entre cent autres, pour le citer, ce remarquable article, parce que l'auteur y répond, comme nous avons tâché de le faire nous-même dans ce volume, à de ridicules accusations que tout le monde a entendues et que beaucoup répètent, de confiance, sans se douter de leur ridicule.

Avec son bon sens et avec son talent, le chroniqueur qu'on vient de lire insiste, ainsi que nous l'avons fait dans les chapitres précédents, sur la naïveté de ce grief: Victor Hugo a changé d'opinion politique.

« Oui, s'écrie Noriac, le poëte enfant écouta sa mère; les poëtes sont enfants pendant de

longues années et ils prêtent l'oreille aux voix qui parlent à leur cœur; plus tard il écoutent les voix qui parlent à leur raison.

« Lorsque Victor Hugo regarda ses enfants, il se demanda s'il avait le droit de mettre au monde ces beaux petits êtres sans leur donner le droit de penser, le droit de saluer la liberté au passage; il se demanda si ces doux fronts sont faits pour se courber devant toutes les servitudes des pouvoirs vieillis, et il cacha son épée sous son manteau. Si l'on se plaçait à un autre point de vue que celui de la morale, de la gloire et du développement de l'intelligence, la question de l'*utilité* d'un homme de génie mérite à son tour d'être examinée.

« Dans l'ordre social, un citoyen est supérieur à un autre parce qu'il apporte à la masse. Or, qu'est-ce qu'un marchand rapporte à la société? — Rien ; il se contente de vivre d'elle.

« Au contraire, un homme de lettres, dont les œuvres se vendent, tire tout de lui-même et apporte des millions à la table nationale. Il fait vivre des libraires, des imprimeurs, des ouvriers typographes, des dessinateurs, des graveurs, des lithographes, des comédiens, des directeurs de théâtres, des peintres,

des costumiers, des décorateurs, des fabricants de papier, des directeurs de journaux, des traducteurs, etc. »

En un mot, et Jules Noriac a mille fois eu raison d'insister là-dessus, un poëte comme Victor Hugo ne se contente pas d'agrandir le domaine intellectuel de la nation, de charmer les esprits et d'élever le niveau moral, il travaille en outre à la fortune de ses contemporains. Il est bon que Joseph Prud'homme réfléchisse avant de dire avec une sotte satisfaction : « Les poëtes ! à quoi cela sert-il ? »

Revenons à la reprise d'*Hernani* à la Comédie Française. On sait comment elle fut accueillie. Les interprètes, ces admirables artistes de la maison de Molière, se montrèrent dignes de l'œuvre.

A mademoiselle Sarah Bernhardt échut le rôle créé par mademoiselle Mars. Sarah Bernhardt fut supérieure à sa devancière.

Victor Hugo, heureux de saluer un tel talent, écrivit à la jeune sociétaire la lettre suivante :

Madame,

Vous avez été grande et charmante; vous m'avez ému, moi, le vieux combattant, et à un certain moment, pendant que le public attendri et enchanté

par vous, applaudissait, j'ai pleuré. Cette larme que vous avez fait couler est à vous : — je la mets à vos pieds.

Les représentations d'*Hernani* amenèrent une foule considérable à la Comédie Française. Cent représentations s'y succédèrent rapidement.

Après la centième, le poëte, se conformant à un usage parisien, réunit dans un dîner, au Grand-Hôtel, les critiques de théâtre, quelques hommes de lettres et les interprètes de son drame; deux cents personnes environ.

Nous avons eu la joie d'être au nombre des invités de ce festin littéraire et nous n'oublierons jamais l'impression particulière que nous avons ressentie. Au centre d'une immense table en fer à cheval était assis le poëte, souriant, ému ; rien dans son attitude ne trahissait la vanité, l'orgueil, le triomphe, mais une noble fierté se lisait dans son regard. Le Maître semblait vouloir dire à ses convives : Je vous remercie d'avoir répondu à mon appel, je suis heureux de voir que vous m'aimez comme je vous aime, vous qui êtes mes généraux et mes soldats dans l'armée de l'intelligence, dans la légion des lettres, et qui, comme moi,

travaillez au triomphe du beau, du juste, du bien, triomphe qui achèvera la prospérité de l'avenir.

Un détail nous frappa particulièrement. Près de l'amphitryon se trouvaient des hommes portant les noms les plus illustres, les plus célèbres et, vus à côté du crâne de Victor Hugo, les crânes de ces hommes avaient l'air petit, d'une étroitesse singulière. Autre constatation d'optique : les voisins de l'auteur d'*Hernani* avaient environ cinquante ou soixante ans, et le vieillard de soixante-quinze ans, avec ses cheveux blancs en broussaille, plantés droit sur sa tête, semblait le plus jeune et le plus vaillant.

Il régnait dans cette assemblée une cordialité rare ; les représentants de tous les journaux se trouvaient là rassemblés, c'est à dire les représentants des opinions les plus contraires, les adversaires acharnés des luttes quotidiennes de la presse, écrivains ennemis, disputeurs opiniâtres, toujours prêts à se livrer bataille ; et chacun semblait ravi, et l'on eût dit qu'une même pensée, une même croyance animaient tous les cœurs. La discorde avait été bannie de l'enceinte ; le poète représentait la fraternité.

Sa présence suffisait à faire vivre un moment l'idéale République des lettres, à faire planer pour quelques heures les citoyens de cette République au-dessus des trahisons humaines. Et qu'on n'aille point dire que nous exagérons, que notre enthousiasme nous entraîne : les plus sceptiques et les plus railleurs parmi nos confrères en journalisme, ceux qui d'ordinaire, semblent craindre d'avouer une émotion, ont, dans leurs articles du lendemain franchement constaté cette bonne impression-là.

Ils avaient été sous le charme et comme éblouis par un rayonnement de puissance et de bonté.

Une fête semblable fut donnée à l'occasion de la centième représentation au théâtre des Nations de *Notre-Dame de Paris* pièce tirée du roman par M. F. Hugo et revue par M. Paul Meurice. Une manifestation avait été organisée ce jour-là, au théâtre même, en l'honneur de Victor Hugo qui essayant de se dissimuler dans le fond d'une avant-scène, s'entendit acclamer par deux mille spectateurs.

A l'issue de la représentation Mme Marie Laurent, la principale interprète du drame,

déclama de sa voix superbe les strophes écrites pour la circonstance par Théodore de Banville.

Voici quelques-uns de ces beaux vers :

Tu ne te lassais pas de ce drame qui t'aime
Et qui semble un miroir magique où tu te vois,
O peuple ! car Hugo le songeur, c'est toi-même,
Et ton espoir immense a passé dans ta voix.

C'est lui qui te console et c'est lui qui t'enseigne :
Sans le lasser le temps a blanchi ses cheveux.
Peuple ! on n'a jamais pu te blesser sans qu'il saigne,
Et quand ton pain devient amer, il dit : j'en veux !

Lui, le chanteur divin béni par les érables
Et les chênes touffus dans la noire forêt,
Il dit : « Laissez venir à moi les misérables ! »
Et son front calme et doux comme un lis apparaît.

Il vient coller sa lèvre à toute âme tuée ;
Il vient, plein de pitié, de ferveur et d'émoi,
Relever le laquais et la prostituée,
Et dire au mendiant : « Mon frère embrasse-moi. »

O Job mourant ! sa bouche a baisé ton ulcère,
Et cependant un jour, parmi les deuils amers,
L'exil, le noir exil l'emporta dans sa serre
Et le laissa, pensif, au bord des sombres mers.

Il méditait, privé de la douce patrie ;
Et, lui que cette France avait vu triomphant,
Il ne pouvait plus même en son idolâtrie,
S'agenouiller dans l'herbe où dormait son enfant !

A ses côtés pourtant, invisible et farouche,
Némésis, au courroux redoutable et serein,
Épouvantant les flots du souffle de sa bouche,
Crispait ses doigts sanglants sur la lyre d'airain.

Mais le jour où la Guerre entoura nos murailles,
Où le vaillant Paris agonisant enfin,
Succombait et sentit le vide en ses entrailles,
Il revint, il voulut comme nous avoir faim !

Quand sur nous le Carnage enfla son aile noire,
Quand Paris désolé, grand comme un Ilion,
Proie auguste, servit de pâture à l'Histoire,
On revit parmi nous sa face de lion.

Et puis enfin l'aurore éclata sur nos cimes!
Le rêve affreux s'enfuit, par le vent emporté,
Et, frémissant encor, de nouveau nous revîmes
Fleurir la poésie avec la liberté.

Et ce fut une joie immense, un pur délire,
Et sur la scène, hier morne et déserte, hélas!
Reparurent divins, avec leur chant de lyre,
Hernani, Marion Delorme, et toi, Ruy Blas.

A la fin du spectacle eut lieu le souper traditionnel qui se termina vers quatre heures du matin et dont tous les invités ont gardé le plus charmant souvenir.

Qui citer encore pour que nos lecteurs ne doutent plus de la fascination véritable qu'exerce le maître sur ceux qui l'approchent.

Je trouve rapportée dans un volume qui vient de paraître et dont je dirai quelques mots, une conversation entre un rédacteur du *Charivari* le spirituel Louis Leroy, et le peintre Chaplin.

« Nous causions des grands hommes de l'époque, et malheureusement il n'y a pas beaucoup de choix. — Il en est un, me dit Chaplin, que je voudrais bien connaître. Je ne suis pas très-curieux de ma nature et je regarde rarement par dessus la haie du voisin ; mais si je demeurais près de Victor Hugo, on me prendrait plus d'une fois à le « filer » ou à écouter à sa porte.

— Je comprends cela.

— Son génie exerce sur moi une fascination complète.

— Pas seulement sur vous !

—... La causerie avec lui doit être difficile ?

— Non, il est naturellement si cordial qu'il donne de l'assurance aux plus timides.

— C'est égal... l'idée d'entrer dans son salon, de le saluer et de trouver... une phrase inédite pour lui demander des nouvelles de sa santé, me fait passer un léger frisson dans le dos.

— Quand vous pataugeriez un peu en commençant c'est encore l'hommage le plus flatteur.

— A la condition que cela ne dure pas! Et même quand cela durerait.

— Il doit-être intolérant en politique.

— Erreur! il me l'a dit lui-même: « je suis parti de si loin que je n'ai pas le droit d'en vouloir à ceux qui n'ont pu me suivre. » En littérature c'est différent, il est moins tendre. Je ne vous conseillerais pas de lui dire du mal de Shakspeare, votre succès serait douteux. Inflexible dans ses convictions littéraires, il est resté le même qu'au début: Racine le laisse toujours froid. Pour arriver à le toucher sur ce point, il faut opérer un mouvement tournant du côté des *Plaideurs*. Là il est forcé de faiblir.

—... Parlez-moi de ses petits enfants.

— Ils sont adorables tous les deux, Georges est réfléchi, posé; petite Jeanne ressemble à un bouton de rose animé. S'ils sont gâtés par grand-père, je vous le laisse à penser. Et quelles belles histoires il leur raconte! Il y en a une entre autres, *La bonne puce et le méchant roi*, qui est d'une moralité terrible. Les porteurs de couronne

devraient tous la savoir par cœur ; elle les éclairerait sur leurs véritables devoirs envers leurs sujets, et grâce à elle ils seraient peut-être *piqués* moins souvent.

C'est dans la préface d'un volume ou plutôt d'un catalogue de M. Aglaüs Bouvenne, intitulé VICTOR HUGO, *ses portraits et ses charges* de 1827 à 1879, que se trouve cet intéressant extrait. »

Ce catalogue très-curieux, imprimé avec luxe, est accompagné de trois eaux fortes.

La première est la photogravure d'un portrait de Célestin Nanteuil daté de 1833, et retraçant le souvenir du jeune homme imberbe, dont la figure douce, rêveuse, aux contours indécis, encadrée de longs cheveux, laisse songer encore à cet

Enfant pâle et n'ayant que quelques jours à vivre.

La seconde est la reproduction, réduite à moitié, d'un dessin de Mérimée, fait à une séance de l'Académie française en 1840.

La troisième représente Victor Hugo tel que nous le connaissons.

Mais laissons la parole au chercheur qui a classé par ordre de date, avec un soin en quelque sorte pieux, les portraits et les charges du maître.

« Quand, dit-il, un homme a, comme Victor Hugo, captivé l'attention du monde entier, quand il a été le chef d'une nouvelle école littéraire, quand, non content d'être le premier des poëtes, il a été le premier des citoyens, il est logique que sa physionomie soit devenue populaire et que ses portraits se soient multipliés à l'infini.

Ciseaux, pinceaux, pointes, crayons, ont tour à tour, à l'envi, tenté de reproduire cette tête énergique et puissante.

Il est intéressant de suivre, à travers les diverses inspirations des artistes, les transformations successives de cette tête dont la beauté a tant de fois changé de caractère.

Nous avons cité l'œuvre de Célestin Nanteuil.

Le beau buste de David reste seul comme une impérissable impression du Victor de *Notre-Dame de Paris*.

Car Victor Hugo a généralement peu posé pour ses portraits, aussi presque tous ceux faits avant l'invention de la photographie ont-ils été faits presque de souvenir. On ne connait que quatre portraits peints de Victor Hugo.

En 1836, le poëte Auguste de Châtillon peignit Victor Hugo assis avec son plus

jeune fils devant lui. Louis Boulanger en fit un en 1842. Heim a donné aussi un petit portrait peint de Victor Hugo dans son tableau aujourd'hui à Versailles : *Une Lecture au Théâtre-Français.*

En 1868, le peintre Chiffart envoya au Salon le portrait de Victor Hugo qu'il fit à Guernesey.

Aujourd'hui, nous possédons une toile, peut-être la plus belle page de Léon Bonnat, le portrait de Victor Hugo exposé au Salon de 1879.

La physionomie, dont la postérité s'emparera, est celle que le poëte a faite sienne depuis la date néfaste du 2 décembre 1851.

Des cheveux blancs et drus se dressent sur ce front légendaire qui n'a pas changé; sous de puissants sourcils un regard plein, au repos d'une douceur et d'une profondeur infinies, mais qui devient terrible si quelque indignation traverse l'âme du poëte; une bouche ayant un inexprimable caractère de mansuétude, un menton un peu replet, encadré d'une barbe argentée; tel est le Victor Hugo de 1879.

S'il était possible de saisir la physionomie de Hugo lisant ses vers; si le crayon pouvait rendre la mobilité de ce visage où toutes

les impressions se traduisent, rapides, exactes, distinctes, si l'éclair du regard pouvait être rendu!... Malheureusement, cela est aussi impossible que de rendre la pénétrante harmonie de la voix du poëte.

La charge n'a pas manqué de toucher à Victor Hugo, mais, il le faut constater à sa louange, elle l'a fait généralement avec respect.

C'est au-dessous d'un dessin de Gill que le poëte écrivait, en 1867, cette ligne que l'empire fit effacer, et qui résume toute sa manière de voir en art comme en politique :

« Je veux toute la liberté, comme je veux toute la lumière. »

Les portraits catalogués du maître, de face, de profil, de trois quarts, sont au nombre de 157 ; avec les charges, on arrive au chiffre de 230.

Parmi les caricatures, il en est de bien amusantes, entre autres une qui date de la naissance du romantisme et qui porte au bas ces vers du fougueux Petrus Borel

Époque tant étroite
Où Victor Hugo seul porte la tête droite,
Et crève le plafond de son crâne géant!...

Quelques-unes, signées de Daumier, sont plus irrévérencieuses, mais la plupart, surtout parmi les récentes, sont plutôt un témoignage de vénération qu'une satire.

Les caricaturites, on le sent, se sont, eux aussi, arrêtés devant cette gloire et n'ont crayonné qu'avec admiration.

CHAPITRE DOUZIÈME

SOMMAIRE

Les exemples et les leçons qu'on trouve daus la vie des grands hommes. — Le dernier discours de Victor Hugo au Château-d'eau, pour le congrès ouvrier de Marseille. — Son opinion sur la situation politique actuelle. — La République et M. Jules Grévy. — La solution de la questionsociale au vingtième siècle. — Éducation et possession. — Avenir de l'humanité. — Une conversation privée. — Rôle du réalisme et du naturalisme. — Leur but. — Le mur de M. Courbet. — Le plus misérable des mots. — Victor Hugo a toujours été socialiste.

Plutarque, après avoir terminé il y a dix sept siècles ses immortels récits concernant la vie des *Hommes illustres* des temps déjà passés a écrit : « j'ai entrepris cet ouvrage pour l'utilité des autres, mais je l'ai poursuivi et je m'y suis complu pour mon utilité personnelle. Regardant, pour ainsi dire, dans le miroir de l'histoire, je me suis efforcé de conformer de mon mieux ma vie à tant de beaux exemples. »

Combien de grands esprits ont à leur tour puisé leur vigueur morale, leur iné-

branlable volonté d'accomplir de nobles actions dans l'exemple transmis par ceux qui ont utilement et glorieusement vécu.

L'homme a deux devoirs principaux à remplir : se reproduire, donner à d'autres êtres semblables à lui la vie qu'il a reçue et faire bénéficier ses enfants des enseignements qui lui ont été fournis. Si courte est l'existence humaine qu'en vérité, il ne serait ni utile, ni agréable d'en jouir, si l'on ne perpétuait point l'humanité, si l'on n'avait point l'envie de faire profiter ses descendants des progrès accomplis, des améliorations rêvées; si l'on n'avait pas la certitude de travailler au perfectionnement de ses semblables, si l'on ne possédait pas la conviction qu'on ne meurt pas entièrement quand on lègue à ses enfants, en même temps que d'immenses entreprises à accomplir, le bien-être résultant des efforts par nous tentés.

Il importe que nous marchions vers ce but, lequel, pour être atteint, exige un labeur incessant. Afin de préparer le bonheur de ceux qui nous survivront, il faut que nous enseignions aux petits qui grandissent et aux grands qui n'ont point assez réfléchi, cette chose : le devoir. Nous

n'avons pas, il est vrai, demandé à naître, mais nous possédons la vie : or, vivre, c'est agir, c'est travailler, c'est se rendre utile, c'est apporter sa pierre au merveilleux monument de la civilisation, de la liberté, de la fraternité, dont nos pères ont péniblement établi les fondations, versant leur sang sans marchander lorsqu'il s'agissait de préparer l'édification de l'avenir.

Labeur, tolérance, telle est la devise inscrite maintenant en lettres d'or sur notre drapeau.

Pour que cette devise soit bien comprise, pour que chacun, se l'expliquant nettement, la défende avec vaillance, il est bon de placer sous les yeux de la foule les travaux des ancêtres, les vertus héroïques des contemporains.

Trop complaisamment on étale d'ordinaire le spectacle du vice, trop volontiers l'on raconte les exploits de ceux qui demandent à de criminelles entreprises la réputation ou la fortune : il nous semble important que la place tenue dans la préoccupation publique par les voleurs, par les assassins et par de criminels ambitieux, il nous semble, disons-nous, que cette place doit appartenir aux hommes de bien.

L'exemple est chose contagieuse.

Placez l'enfant dans une atmosphère malsaine, il tombe malade; faites lui respirer un air pur, il se fortifie. De même entretenez-le d'actions coupables il se pervertit; montrez-lui d'illustres exemples, il s'élève.

La gangrène se propage comme la santé. Tel qui vit dans une cave périra à quarante ans, rachitique : il aurait vécu cent ans sur les montagnes; tel qui lit des livres immondes finit à la cour d'assises : il aurait été vénéré s'il avait nourri son intelligence de saines réflexions.

Pour l'homme la santé morale et la santé physique se trouvent donc dans le milieu et dans l'exemple, et si une noble existence peut attirer l'attention des hommes, c'est à coup sûr, celle de Victor Hugo.

Nous avons fidèlement raconté toutes les phases de cette vie illustre; nous demandons qu'on la médite.

Elle contient toutes les leçons utiles : le travail, la persévérance, le culte de la famille, l'honneur, la résistance à l'illégalité, le sacrifice, l'amour des faibles, c'est-à-dire l'amour de l'humanité, la lutte opiniâtre, la grandeur, l'honnêteté.

Que chacun se dise : j'imiterai, dans la mesure de mes forces et de mes moyens cet homme qui est grand, et le peuple de France grandira.

Après avoir aussi nettement que possible dessiné les traits de cette grande figure nous voulons indiquer les opinions définitives de Victor Hugo, c'est-à-dire ses conclusions dernières et les affirmations qui résument pour ainsi dire toutes ses croyances et toute sa philosophie.

Ces croyances se trouvent pour ainsi dire en entier dans le discours qu'il prononça récemment au Château-d'eau au profit de l'œuvre du Congrès ouvrier de Marseille.

Le genre humain, dit-il, depuis quatre cents ans, n'a point fait un pas qui n'ait marqué. Nous entrons dans les grands siècles. Le XVIe siècle aura été le siècle des peintres, le XVIIe le siècle des écrivains, le XVIIIe le siècle des philosophes, le XIXe le siècle des apôtres et des prophètes. Pour suffire au XIXe siècle, il faut être peintre comme au XVIe, écrivain comme au XVIIe, philosophe comme au XVIIIe; il faut en outre avoir en soi, comme Louis Blanc, ce religieux amour de l'humanité qui constitue l'apostolat et qui fait distinctement voir l'avenir. Au XXe siècle, la guerre sera morte, l'échafaud sera mort, la haine sera morte, la royauté sera morte, la frontière sera morte, les dogmes seront morts; l'homme vivra. Il y aura au-dessus de tout une

grande patrie, toute la terre, et une grande espérance, tout le ciel.

Saluons-le, ce beau xxe siècle qui possédera nos enfants, et que nos enfants posséderont.

La question unique à cette heure, c'est le travail. La question politique est résolue: la République est faite, et rien ne la défera. La question sociale reste: elle est terrible, mais elle est simple: c'est la question de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas. Il faut que le second des deux termes s'évanouisse. A cela le travail suffit. Réfléchissez. L'homme commence à être le maître de la terre. Voulez-vous couper un isthme : vous avez Lesseps. Voulez-vous créer une mer : vous avez Roudaire. Voyez. Vous avez un peuple et vous avez un monde. Le peuple est déshérité, le monde est désert; donnez-les l'un à l'autre! Vous les faites heureux. Etonnez l'univers par de grandes choses qui ne sont pas des guerres. Ce monde, faut-il le conquérir? Non. Il est à vous; il appartient à la civilisation; il l'attend. Personne ne peut vous le contester. Allez, faites, marchez, colonisez! Il vous faut une mer. Créez-là; une mer crée une navigation; une navigation crée des villes. A quiconque veut un champ, dites : Prends. La terre est à toi, cultive-la.

Ces plaines sont admirables: elles sont dignes d'être françaises, ayant eté romaines. La barbarie est revenue, puis la sauvagerie; chassez-les. Rendez l'Afrique à l'Europe. Et du même coup, restituez à la vie commune les quatre nations mères, la Grèce, l'Italie, l'Espagne et la France. Refaites la Mediterranée centre de l'histoire. Ajoutez aux quatre peuples fraternels la grande Angleterre. Rattachez Shakespeare à Homère.

Préparez-vous aux résistances. Ces faits démesurés, les isthmes coupés, les mers apportées, l'Afrique habitable, commencent par la raillerie, le sarcasme et le rire. Il faut s'y attendre. C'est la première épreuve. Et quelquefois ceux qui se trompent le plus sont ceux qui devraient le moins se tromper. Il y a quarante-cinq ans, à la tribune de la Chambre des députés, un homme distingué, M. Thiers, a déclaré que les chemins de fer seraient le hochet de Paris à Saint-Germain. Un autre homme distingué, qui faisait autorité dans la science, M. Pouillet, a affirmé que le télégraphe électrique serait l'amusement des cabinets de curiosités. Ces joujoux ont changé le monde.

Ayons foi.

Sentons-nous en égalité citoyens, en fraternité hommes, en liberté esprits. Aimons ceux qui nous aiment et ceux qui ne nous aiment pas. Sachons vouloir le bien pour tous. Alors tout se transforme. Ce qui est vrai se révèle, ce qui est beau rayonne, ce qui est grand flamboie. Le monde nous apparaît comme une fête. La loi suprême s'accomplit. Au-dessus de tout brille ce mot étrange, Dieu, tellement mystérieux qu'il peut tout supporter, depuis l'affirmation la plus horrible jusqu'à la négation la plus loyale, tout, depuis le fanatique féroce jusqu'à l'athée honnête, et qu'ainsi que l'astre, inondé par les nuées, englouti par les tempêtes, noyé par les déluges nocturnes, il est au delà, éternel. Ayons foi, vous dis-je.

Les choses existent, les forces s'ajustent; les êtres se groupent; tout fait son devoir; rien n'est inutile.

Si nous baissons les yeux, nous voyons l'insecte remuer dans l'herbe; si nous levons la tête, nous

voyons l'étoile resplendir dans le firmament. Qu'est-ce qu'ils font? La même chose. Le travail. L'insecte travaille à la terre, l'étoile travaille au ciel; l'immensité les sépare et les unit. Tout est l'infini. Comment cette loi ne serait-elle pas la loi de l'homme? Lui aussi il subit la force universelle; et il la subit doublement; il la subit par le corps, il la subit par l'esprit. Sa main pétrit la terre, son âme embrasse le ciel; il est de l'argile comme l'insecte, et de l'empyrée comme l'étoile. Il travaille et il pense. Le travail, c'est la vie; la pensée, c'est la lumière.

De telles idées exprimées de la sorte provoquent, on le comprend aisément, chez ceux qui les écoutent, des transports d'admiration qui se traduisent par des acclamations unanimes.

Mais chez lui, Victor Hugo séduit de la même façon son interlocuteur et, quel que soit le sujet qu'il aborde, il n'a point peine à convaincre quiconque l'entend.

Un jour que nous lui demandions ce qu'il pensait de la situation politique actuelle, le maître a bien voulu, pour nous-même, exprimer dans une longue conversation son appréciation et ses espérances.

Cet exposé de principes faisant suite, en quelque sorte, au discours qu'on vient de lire nous le rapportons fidèlement en tâchant

de ne rien oublier de ce que nous avons écouté avec attention.

Voici à ce sujet la pensée de Victor Hugo, dépouillée hélas! des charmes de son langage et de sa diction.

— La République, telle qu'elle est aujourd'hui, est acceptable, et son président, M. Jules Grévy, est animé des plus honnêtes et des plus louables intentions.

Le poëte n'a eu que peu de rapports avec M. Grévy; mais au moment où il donna sa démission de représentant à l'Assemblée de Bordeaux le président de la Chambre eut une attitude admirable et se montra plein de fermeté et de respect de la légalité.

La résistance de M. Grévy à la détermination de Victor Hugo se heurta à une volonté inébranlable, mais elle fut noble.

Depuis cette époque le nouveau président de la République n'a point cessé de témoigner au poëte une déférence véritable et il a toujours tenu compte de ses vœux et des rares demandes qui lui ont été adressées.

Il n'exista point entre eux de relations suivies, mais un échange d'estime et de sympathie.

La droiture de M. Grévy vénère la grandeur d'âme de Victor Hugo.

Nous sommes, pense le maître, en possession d'une république bourgeoise, qui n'est point l'idéal des républiques et qui se transformera peu à peu, mais cette transition était utile, nécessaire. C'est un acheminement, une étape indispensable, parce qu'il importait de rallier à cette forme de gouvernement essentiellement perfectible ceux qui jusqu'à présent ont eu le privilége de la direction des affaires publiques, et le chef actuel de l'État possède une rectitude de jugement, une honnêteté d'intentions qui peuvent inspirer confiance à chacun.

Ceci déclaré, Victor Hugo ajouta que ce n'était point aux hommes de sa génération à prendre la haute direction des affaires publiques. A son avis, lui et ses contemporains ont été des précurseurs, des avertisseurs; ils méritent d'être écoutés, comme des conseillers, comme des hommes qui ont puisé dans l'étude et dans les luttes du passé, l'expérience et le savoir, mais leurs théories et leurs espérances ne sauraient être mises en pratique par eux-mêmes. Ils sont vieux. Il faut, pour gouverner les générations nouvelles, des hommes nouveaux. Ils représentent le XIXe siècle; l'avenir

appartient au XXe qui résoudra enfin la question sociale.

Or, la question sociale est tout simplement ceci : d'un côté, ceux qui possèdent, et de l'autre ceux qui ne possèdent pas. Quelle en sera la solution ? Il ne la faut point chercher en dehors de l'instruction universellement répandue et de la création de nouvelles écoles dans lesquelles on donnera un enseignement salutaire.

Jusqu'ici, l'instruction a été absolument mauvaise, puisque le père, après avoir mûrement réfléchi se voit presque toujours dans l'obligation de dire à son fils : oublie ce que je t'ai fait apprendre.

Le seul but est donc l'unité et la vérité de l'instruction. On fera pour cela les livres nécessaires, livres qui remplaceront la littérature de ce siècle, laquelle est en avance et a commencé à éclairer l'humanité.

Une fois qu'on sera en mesure de donner l'instruction à l'enfant on donnera la possession à l'homme, et l'on agira, par une répression sévère, sur quiconque alors résistera au bien parce qu'il n'y aura plus d'excuse.

La possession donnée à l'homme, est-ce

donc une utopie? non, certes. Quand on songe aux progrès de la science et aux immenses forces de la nature, aux courants des fleuves qui sont jusqu'à présent en partie inutiles, à cette colossale puissance de la marée qu'on méprise aujourd'hui mais dont on saura se servir un jour ou l'autre, on demeure convaincu que l'effort humain s'est épuisé inutilement et dépensé en travaux stériles.

Un grand pas a été fait déjà, et lorsque pour produire et pour récolter, l'homme n'aura plus besoin de dépenser aussi vainement son temps et sa sueur, que lui manquera-t-il pour être heureux, autant que l'homme peut être heureux? De la terre à cultiver,

Eh bien! on dira à l'homme; prends de la terre, nous t'en donnons qui sera bien à toi. Les distances à parcourir ne sont plus un obstacle : des continents entiers, tout le centre de l'Afrique par exemple, ne tarderont pas à être conquis à la civilisation.

Bientôt, au siècle prochain, les frontières auront pour ainsi dire disparu, car l'idée de fraternité fait son chemin à travers le monde. Ici, le territoire est possédé par un petit nombre; là-bas il ne l'est par per-

sonne. Tu te déplaceras sans hésiter, toi qui ne possède rien dans le pays où tu es né, pour devenir propriétaire dans une contrée devenue voisine. Toute la terre est à tous les hommes.

Il n'y aura plus de malheureux que ceux qui s'obstineront à vouloir ne rien faire, et ceux-là diminueront grâce aux sains enseignements qui leur seront donnés.

Aussi l'avenir apparaît rayonnant car il est impossible que les tentatives et l'immense labeur des siècles passés demeurent éternellement improductifs.

— Telle est, sans la magie de l'expression, la ferme croyance de Victor Hugo en l'avenir de l'humanité.

Il se peut que quelques-uns qualifient cette foi d'aveugle et traitent de rêverie cette espérance superbe.

Tant pis, à mon avis, pour ceux-là. Que sert d'exister si l'on ne rêve point pour ceux qui nous suivivront un avenir meilleur, et si l'on ne travaille pas de toutes ses forces au bonheur des enfants qui naissent, qui vont naitre ?

Quelle croyance peut subsister si ce n'est celle à l'émancipation, à l'honnêteté, au bonheur futur de ses semblables?

En toute autre matière, les idées actuelles de Victor Hugo sont également intéressantes à relater, et je passerai sans transition à un autre sujet, dans lequel, j'en demande pardon, j'entrerai modestement en scène.

Bien souvent j'ai eu occasion de voir le poëte, de l'entendre; il m'a fait l'honneur de m'inviter maintes fois à sa table, mais il m'a été donné deux ou trois fois seulement de l'entretenir seul à seul, c'est-à-dire de l'écouter tout seul.

Une de ces conversations, privées, pour ainsi dire, et à coup sûr privilégiées, est restée fidèlement gravée dans ma mémoire.

Une après-midi, je me présentai rue de Clichy, pour demander aux domestiques la réponse à une lettre adressée la veille et dans laquelle je sollicitais un renseignement pour un article de journal.

Victor Hugo, à ma grande surprise et à ma grande joie, (car, comme on sait, ses soirées seules sont consacrées aux réceptions), Victor Hugo daigna m'apporter lui-même le renseignement demandé.

Je rapporte cette conversation parce qu'elle touche à une question palpitante, celle de la littérature moderne.

Le hasard mit sur le tapis les romans de nos jours et la prétendue école naturaliste.

Le maître réprouva sans pitié, quoique sans colère, les œuvres dites réalistes.

— Pourquoi, me dit-il, descendre volontairement? Est-ce pour dire la vérité? Mais les idées élevées ne sont pas moins vraies que les autres et, pour moi, je les préfère.

Prenons un exemple.

Shakspeare, dans le *Marchand de Venise*, fait dire à Schylok parlant des Juifs et des chrétiens:

Ils vivent comme nous, et nous mourrons comme eux.

Voilà la réalité dans son expression la plus simple, mais je puis l'idéaliser sans qu'elle cesse d'être vraie et sans qu'elle devienne vile.

Je dirai:

Ils sentent comme nous et nous pensons comme eux.
Ils souffrent comme nous, et nous aimons comme eux!

Voilà la gamme ascendante.

Imaginons au contraire, la gamme descendante.

Nous dirons alors:

Ils dorment comme nous, et nous marchons comme eux.

Ils mangent comme nous, et nous buvons comme eux.
Ils toussent comme nous, et nous crachons comme eux.

Continuez vous-même ajouta le maître avec un fin sourire : vous n'achevez pas, vous n'osez pas, vous ne pouvez pas achever. Mais un autre viendra qui ne craindra pas de le faire, un, plus hardi, ira plus loin encore, peut-être. Et ceci ne sera que malpropre; après le malpropre il y aura l'obscène, et j'entrevois un abîme dont je ne puis sonder la profondeur.

Il en est de même dans les questions d'art.

Courbet qui avait un grand talent et qui ne manquait pas d'intelligence, (car il est des hommes d'art d'un esprit borné), Courbet me disait un jour : « J'ai fait un mur vrai ; je me suis donné autant de mal pour le faire qu'Homère a pris de peine pour décrire, pour peindre le bouclier d'Achille, et, ma foi, mon mur vaut bien le bouclier, auquel il manque une foule de choses.

— Eh bien! dis-je à Courbet, je préfère le bouclier d'Achille, d'abord parce qu'il est plus beau que votre mur, et ensuite, parce qu'il manque encore quelque chose à celui-ci.

— Quoi donc!...

— Ce qu'on trouve souvent au pied des murs, et ce qu'un autre, un jour, ne manquera pas d'y mettre, pour être plus réaliste que vous.

Voilà pourquoi, continua Victor Hugo, je trouve les œuvres réalistes malsaines et mauvaises.

— Pardon, fis-je timidement, (je défendais alors M. Émile Zola, que je ne supposais pas capable de descendre si vite et si bas), l'*Assommoir*, œuvre naturaliste, réaliste, me semble écrit dans des intentions avouables.

C'est un tableau saisissant des dangers de l'alcoolisme, du châtiment terrible auquel s'exposent les ouvriers qui oublient l'atelier pour le cabaret, le devoir pour la débauche.

— Il est vrai, dit le poëte; néanmoins le livre est mauvais. Il montre, comme à plaisir, les hideuses plaies de la misère et l'abjection à laquelle le pauvre se trouve réduit. Les classes ennemies du peuple se sont repues de ce tableau. Voilà comme sont tous les ouvriers, disent-elles. et c'est par elles que s'est fait le succès du livre.

— Cependant, poursuivis-je, l'auteur

nous montre d'abord un ménage honnête, heureux par l'ordre et l'épargne, et c'est comme enseignement qu'il décrit ensuite la misère et l'abjection qu'amènent la paresse et l'ivrognerie.

— Peu importe. Il est de ces peintures qu'on ne doit pas faire. Ne m'objectez pas que tout cela est vrai, que tout cela se passe ainsi. Je le sais, je suis descendu dans tous ces milieux, mais je ne veux pas qu'on les donne en spectacle. Vous n'en avez pas le droit, vous n'avez pas droit de nudité sur la misère et sur le malheur.

Je sais ce que le peuple souffre ; à quels vices, à quels crimes entraînent les besoins surexcités, les appétits affamés, la promiscuité bestiale qu'impose la pauvreté du logis. Mais ce n'est pas sa faute, à lui, peuple, c'est la vôtre à vous, dont le luxe est fait de cette misère, et je n'admets pas que vous veniez l'étaler à plaisir avec ses ulcères, ses dartres et ses lèpres que vous n'avez pas su guérir et que vous contribuez à envenimer.

Dans le dernier demi volume que je viens de faire paraître, je me suis passé la fantaisie de faire un pape. Ce pape, c'est l'évêque Myriel, on le devinera bien, quoique

je l'aie nepas dit, et je lui fais donner des conseils à ses prêtres. Je lui fais dire combien de misères et de souffrances coûte aux classes pauvres le luxe des ecclésiastiques.

Ailleurs, je n'ai pas craint de montrer les douleurs et la honte des *Misérables*. J'ai pris pour personnages un forçat, une fille publique, mais j'ai écrit mon livre avec la pensée constante de les relever de leur abjection. Je n'ai pas failli un seul instant à cette tâche. J'ai pénétré dans ces misères pour les adoucir, pour les guérir ; j'y ai pénétré en moraliste, en médecin, mais je ne veux pas qu'on s'y introduise en indifférent ou en curieux ; nul n'en a le droit.

Je n'ai pas même hésité à pousser le souci de la réalité jusqu'à un mot que tout le monde sait et que personne n'écrit. Je l'ai fait parce que c'était là le *misérable des mots* et que ce titre lui donnait droit à figurer dans mon livre consacré à toutes les misères. Mais j'ai choisi le moment où sa trivialité devenait sublime, quand le patriotisme en faisait la protestation désespérée de la chute de la grande armée. »

Passant ensuite à des questions politiques, avec la même aisance et la même chaleur, le maître flagella durement (on

était en 1878), les complaisances gouvernementales, vis-à-vis de certaines créatures de l'empire, les récents ministères de réaction, scandaleuses épaves somptueusement abritées dans l'exercice des plus hautes fonctions publiques.

Il poursuivit de ses invectives vengeresses des membres triomphants des commissions mixtes qui continuent à occuper dans la magistrature les postes les plus élevés, et il me rappela avec une étonnante sûreté de mémoire, ce passage de Napoléon le Petit : « L'auteur apprend qu'on se prépare à le poursuivre devant les tribunaux. Dans le cas où cela serait vrai, il déclare que rien n'égalera son dédain pour le jugement, si ce n'est son mépris pour les juges. »

Mais ces explosions d'indignation ne troublaient point la sérénité de sa pensée, car jamais ainsi qu'il l'affirme dans l'admirable lettre qu'il a bien voulu nous écrire et qui est placée en tête de ce livre, jamais il n'a eu de colère que contre le mal.

De ses ennemis personnels il s'inquiète peu en général, et, à moins de faits exceptionnels, il n'en tient nul compte. Que le nouvel apôtre du naturalisme, fatigue ses bras débiles à essayer d'ébranler le piédestal

où se dresse la statue du poëte de France cela ne peut qu'amuser la galerie aux dépens d'un orgueil démesuré. Écrire des saletés, cela ne s'appellera jamais écrire des chefs-d'œuvre.

Mais ce qu'il importe de conclure de la conversation que nous venons de rapporter, c'est ceci : Victor Hugo a eu toute sa vie souci du bonheur de ses semblables, en un mot, avant même qu'il ait songé à défendre le socialisme, il s'est montré, non à son insu, mais invinciblement entraîné par son génie et par la bonté de son cœur, le socialiste le plus ardent.

En veut-on une preuve convaincante?

Faut-il prouver que toute sa vie a été consacrée à la défense des déshérités du sort?

Une dernière citation suffira.

Voici ce qu'il écrivait en 1832, dans les *Chants du Crépuscule*, sur le « Bal de l'Hôtel de Ville. »

. . . .

Mais cette fête, amis, n'est pas une pensée.
Ce n'est pas d'un banquet que la France est pressée,
Et ce n'est pas un bal qu'il faut, en vérité,
A ce tas de douleurs qu'on nomme la cité.

Puissants ! nous ferions mieux de panser quelque plaie

Dont le sage rêveur à cette heure s'effraie,
D'étayer l'escalier qui d'en bas monte en haut,
D'agrandir l'atelier, d'amoindrir l'échafaud.
De songer aux enfants qui sont sans pain dans [l'ombre,]
De rendre un paradis au pauvre impie et sombre,
Que d'allumer un lustre et de tenir la nuit
Quelques fous éveillés autour d'un peu de bruit.

O reines de nos toîts, femmes chastes et saintes,
Fleurs qui de nos maisons parfumez les enceintes,
Vous à qui le bonheur conseille la vertu,
Vous, qui contre le mal n'avez pas combattu,
A qui jamais la faim, empoisonneuse infâme,
N'a dit: « Vends-moi ton corps, » c'est-à-dire ton âme!
... Vous allez à ce bal, et vous ne songez pas
Que parmi ces passants amassés sur vos pas,
En foule, émerveillés des chars et des livrées,
D'autres femmes sont là, non moins que vous parées,
Qu'on farde et qu'on expose à vendre au carrefour;
Spectres, où saigne encor la place de l'amour;
Comme vous, pour le bal, belles et demi-nues;
Pour vous voir au passage, hélas ! exprès venues,
Voilant leur deuil affreux d'un sourire moqueur,
Les fleurs au front, la boue aux pieds, la haine au [cœur.]

Que les détracteurs de Victor Hugo méditent ces vers écrits il y aura cinquante ans bientôt, et qu'ils disent si la thèse soutenue par le poëte, si la cause à

laquelle il a voué son âme et son génie n'a pas été toujours la même, invariablement sainte et noble.

Et, encore une fois, que quiconque est capable de raisonner réfléchisse sans cesse à l'influence de l'éducation première.

« Monter d'une échoppe à un palais, c'est rare et beau si vous voulez ; monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare, et c'est plus beau. »

Mais pour monter de l'erreur à la vérité, il faut une intelligence supérieure ; il a fallu s'appeler Victor Hugo pour gravir de tels échelons.

Comment donc feront pour s'élever ceux qui ne sont doués que de facultés moyennes, si on continue à les enserrer dans les liens inextricables d'une instruction fausse et incomplète ?

CONCLUSION

Telle est, résumée, cette grande et noble existence. Plus tard, d'autres voix autorisées la raconteront sans doute avec plus d'autorité et, pour cela écriront l'histoire littéraire, politique et philosophique de cent années, histoire à laquelle est intimement mêlée la vie de Victor Hugo. Otez ce nom au XIX[e] siècle, la lumière de ce siècle diminue, son éclat s'affaiblit, sa grandeur disparaît en partie.

Nous nous sommes contenté, comme on sait, de raconter les faits principaux, de grouper les événements les plus intéressants, de citer toutes les œuvres et d'en analyser brièvement quelques-unes, de choisir parmi des milliers d'anecdotes celles qui nous ont paru devoir le mieux animer notre récit.

Nous espérons n'avoir omis aucun détail important. Nous espérons surtout avoir témoigné, comme il convenait, notre admiration et notre respect à l'homme dont les actes et les paroles sont des exemples, au prosateur qui infusa un sang nouveau à la langue française vieillie, au poëte qui purifia nos âmes en les charmant, à l'auteur dramatique dont l'admirable théâtre est dédié aux déshérités, à l'historien qui marqua d'un fer rouge les crimes politiques de notre temps, au satyrique, vengeur des consciences outragées, à l'orateur, défenseur de tous les droits et avocat de toutes les nobles causes, à l'exilé toujours debout pour la revendication de la justice, au Maître, enfin, dont le génie a jeté sur la France un rayonnement de gloire.

Ce génie, un des plus grands qui ait jamais brillé dans le monde est complété par la bonté. Il a pour mission de consoler, pour préoccupation de venir en aide, pour souci de soulager. Les plaies

sociales, les difformités, les misères, les détresses, les souffrances, les désespoirs, voilà sur quoi il se penche anxieux, ému, attentif, évoquant le passé pour bien veiller sur l'avenir, songeant à l'avenir pour aider à supporter le présent.

Jamais la grande devise : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, ne fut plus superbement pratiquée par un homme. La liberté est le but de Victor Hugo, l'égalité, sa foi, la fraternité, son moyen ; le dévoûment, la reconnaissance, l'amour du peuple sont et seront son éternelle récompense.

Il n'a dans le cœur qu'une haine : celle du vice, de la lâcheté et de l'hypocrisie. Toute sa vie a été consacrée au travail et à la lutte et c'est ainsi qu'il est devenu la plus haute expression de l'intelligence et de la puissance de la nation.

Il est à la fois le meilleur et le plus illustre ; le meilleur, non pas seulement pour ceux qui l'entourent, mais encore pour l'espèce humaine,

Et, pour peu qu'on réfléchisse à cette existence prodigieuse, on comprend quel enseignement elle contient. Outre le labeur obstiné, la croyance au bien, le mépris de l'injuste, l'horreur de ce qui est méprisable, outre la droiture, la fermeté, la vaillance, il y a dans la succession des idées et des opinions de Victor Hugo une leçon convaincante.

Il est le plus grand esprit de notre époque et il est en même temps le républicain le plus convaincu, le plus résolu.

Nous avons dit longuement par quelle série d'évolutions morales il a passé, comment peu à peu il est sorti du cercle étroit des croyances dans lesquelles on avait emprisonné sa jeunesse, quel travail gigantesque il fit en lui-même pour briser la résistance que lui opposaient ses préjugés de famille et d'éducation. Or, à mesure que son esprit s'est émancipé, le poëte a monté plus haut : Ainsi l'aigle, quelque temps enchaîné au sortir du nid, n'a, l'orsqu'il parvient à s'échapper de sa cage qu'un vol timide, embar-

rassé ; mais peu à peu, à mesure qu'il s'élève dans la nue, qu'il respire un air plus pur, il donne de plus vigoureux coups d'ailes ; enfin, lorsqu'il a quelque temps regardé le soleil en face, il s'élève et il plane, ayant, dans la nue, le mépris de sa prison et l'amour de l'immensité libre.

Que ceux que la routine, la superstition, un attachement inexplicable ou un entêtement plus inexplicable encore rattachent aux monarchies passées réfléchissent donc à ceci ; Victor Hugo, de royaliste catholique est devenu non pas seulement républicain, mais un apôtre fervent de la République.

Nous ne voulons rien ajouter à cette constatation.

Que si ceux qui reprochent au Maître son *perfectionnement*, et qui appellent trahison, sa conversion, nous reprochaient, à nous, nos éloges enthousiastes et nous accusaient d'*Hugolâtrie*, nous répondrions simplement qu'il sied mieux à un écrivain de s'incliner devant le gé-

nie et de l'honorer que d'aller brûler des cierges à Notre-Dame de la Salette ou de courber platement l'échine devant un prince à qui la naissance ou le crime tient lieu de mérite.

Ils sont à plaindre ceux qui ne se sont pas senti remués jusqu'au fond du cœur par les vers du poëte de France, ceux qui ne l'aiment ni le comprennent, ceux qui n'ont ni espéré, ni pleuré avec lui.

La destinée a proportionné sa part de souffrance à sa gloire, mais la foudre, à diverses reprises, l'a atteint sans le briser et les plus effroyables orages et les plus terribles menaces l'ont laissé calme, inflexible et doux. Le temps lui-même l'a respecté et semble craindre de toucher à cette tête vénérable. Aussi espérons-nous que le patriarche de la démocratie française pourra présider le centenaire de la révolution de 1789.

Quoi qu'il arrive, ce dix-neuvième siècle qui a vu les prodigieuses conquêtes de la science, les stupéfiantes découvertes de l'industrie, qui a enfanté la va-

peur et l'électricité, qui a peuplé la France et le monde de légions d'hommes illustres, qui a vu de si grands et de si terribles événements, ce siècle, malgré ses savants et malgré ses triomphes n'aura qu'un nom pour la postérité : il s'appellera le siècle de Victor Hugo.

TABLE

d'amour. — Les *Odes et Ballades* (1822). — Quelques mots sur l'éducation. — *Bug-Jargal*. — La mort de la mère. — Les fiançailles du poëte. — Débuts difficiles. — L'appartement de la rue du Dragon. — Un budget fantastique. — *Le Conservateur littéraire*. — Fin des premières épreuves.

CHAPITRE TROISIÈME

SOMMAIRE. — Une pension de Louis XVIII. — Mariage de Victor Hugo (1823). — Lamennais confesseur. — *Han d'Islande*. — La critique du temps. — M. Charles Nodier. — On pend la crémaillère. — Récompense d'un acte de courage. — Une étude sur Voltaire (1824). — L'influence du général Hugo sur les opinions de son fils. — Séjour à Blois. — Le poëte décoré. — Sacre de Charles X. — Visite à Lamartine. — Voyage en Suisse. — Affirmation de la liberté littéraire. — *Romantiques et classiques*. — Les commencements d'une grande guerre. — L'*Ode à la colonne*.

CHAPITRE QUATRIÈME

SOMMAIRE. — Naissance du *romantisme*: sa définition. — Une entrevue avec Talma. — La préface de *Cromwell*. — La pièce. — Rénovation de l'art dramatique. — Un échec à l'Odéon. — Interdiction de *Marion Delorme* (1829). — *Hernani*. — Comment mademoiselle Mars répétait son rôle de doña Sol. — Première représentation du drame (25 février 1830). — Une bataille héroïque au Théâtre Français. — La légende du gilet rouge de Théophile Gautier. — Un éditeur qui vient à point. — Opinion de Chateaubriand. — Ce que devint *Hernani*.

CHAPITRE CINQUIÈME

SOMMAIRE. — La mission des poètes. — Utilité des choses inutiles. — *Marion Delorme* (11 août 1831). — Une pension refusée. — Interdiction royale. — *Le Roi s'amuse* (22 novembre 1832). — Tempête théâtrale. — Le libéralisme des ministres de Louis-Philippe. — Un procès au tribunal de commerce. — *Lucrèce Borgia* (2 fevrier 1833). Les commencements de la gloire. — Le théâtre de Victor Hugo envisagé au point de vue philosophique et social. — *Marie Tudor* (6 novembre 1833). — *Angelo* (28 avril 1835.) — La *Esmeralda* (14 novembre 1836.) — *Ruy-Blas* (8 novembre 1838). — Les *Burgraves*.

CHAPITRE SIXIÈME

SOMMAIRE. — *L'œuvre lyrique de Victor Hugo* de 1829 a 1848. — Un portrait signé *Théophile Gautier* (1828). — *Les Orientales* (1829). — *Les Feuilles d'automne* (1831). — *Les Chants du crépuscule* (1835). — *Les Voix intérieures* (1837). — *Les Rayons et les Ombres* (1838). — Victor Hugo et la peine de mort. — *Le Dernier Jour d'un condamné* (1829.) *Claude Gueux* (1834). — Le principe de l'inviolabilité de la vie humaine. — Bazaine épargné. — Pour un soldat.

CHAPITRE SEPTIEME

SOMMAIRE. — *Notre-Dame de Paris* (1831). — Victor Hugo homme politique. — *Littérature et philosophie mêlées* (1834).

— L'Académie française (1841). — Le *Rhin*, (1842). — La chambre des pairs (1845). — La révolution de Février 1848. — Attitude de Victor Hugo. — Élection à la *Constituante*. — Les journées de Juin. — Grâce aux vaincus. — Proposition d'amnistie. — Votes indépendants. — *L'Événement* (13 août 1848). — Élection à la *Législative*. — Rupture avec la majorité réactionnaire. — Affirmations républicaines.

CHAPITRE HUITIÈME

SOMMAIRE. — Le prince Louis-Napoléon Bonaparte chez Victor Hugo. — Le coup d'État. — L'hospitalité en Belgique. — *Le poëte en exil.* — Séjour à Jersey (1853). — Marine-Terrace. — La liberté anglaise. — *Histoire d'un crime.* — *Napoléon le Petit.* — *Les Châtiments.* — Installation à Guernesey. — Hauteville-House. — La mort d'une fille. — *Les Contemplations* (1856). — *La Légende des siècles* (1859.) — *Les Misérables* (1862). — William Shakspeare. — *Les Chansons des rues et des bois* (1865). — *Les Travailleurs de la mer* (1866.) — *L'Homme qui rit* (1869). — Un nouveau coup du sort.

CHAPITRE NEUVIÈME

SOMMAIRE. — Fin de l'exil. — Le retour à Paris (5 septembre 1870). — Ovation populaire. — Appel de paix et appel de guerre. — Le siege. — Comment on rit de sa misère. — Les élections. — L'assemblée de Bordeaux. — Discours de Victor Hugo pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l'avenir (17 mars 1871). — Proposition concernant les représentants d'Alsace et de Lorraine.— La question du retour à Paris. — L'élection Ga-

ribaldi. — Victor Hugo ne parle pas français. — La démission (8 mars). — Mort de Charles Hugo. Ses obsèques (18 mars 1871). — Séjour en Belgique. — Protestation contre la guerre civile. — L'incident de Bruxelles. — L'attaque nocturne; l'expulsion. — Retour à Paris. — Le mandat *impératif* et le mandat *contractuel*. — Élection du 7 janvier 1872. — Rôle politique après la guerre. — Élection au Sénat (5 février 1876).

CHAPITRE DIXIÈME

SOMMAIRE. — *La Libération du territoire*. — Mort de François Hugo (26 décembre 1873). — Opinions religieuses du poete. — De l'expulsion de Belgique à l'entrée au Sénat. — Pour un soldat (février 1875). — *L'année terrible* (1872). — *Quatre-vingt-treize* (1873). — *Mes fils* et *Actes et Paroles. Avant l'exil* (1874). *Pendant l'exil* (1875); *Depuis l'exil* (1876.) — *La légende des siècles*; 2me série, 2 vol. 1877) — *L'Art d'être grand-père* (mai 1877.) — *L'Histoire d'un crime* (2 vol. — Septembre 1877). — *Le Pape* (1878). — *La Pitié suprême* (1879). — Discours sur l'amnistie a l'entrée au Sénat. — Discours sur la dissolution. — Victor Hugo chez lui. — Le salon de la rue de Clichy. Les soirées du maitre.

CHAPITRE ONZIÈME

SOMMAIRE. — Victor Hugo en 1877, par Charles Monselet. — Appreciations contemporaines. — Une chronique de Jules Noriac. — La reprise d'*Hernani* a la Comédie française (novembre 1877). — Lettre du poète à Sarah Bernhardt. — Diner de centieme. — Reprise de la pièce tirée des *Misérables* au theâtre de la Porte Saint-Martin. —

Notre-Dame de Paris au théâtre des Nations. — Un souper au Grand-Hôtel. — Quelques strophes de Théodore de Banville. — Catalogue des portraits et des charges de Victor Hugo de 1827 à 1879.

CHAPITRE DOUZIÈME

SOMMAIRE. — Les exemples et les leçons qu'on trouve dans la vie des grands hommes. — Le dernier discours de Victor Hugo au Château-d'eau, pour le congrès ouvrier de Marseille. — Son opinion sur la situation politique actuelle. — La République et M. Jules Grévy — La solution de la question sociale au vingtième siècle. — Éducation et possession. — Avenir de l'humanité. — Une conversation privée. — Rôle du réalisme et du naturalisme. — Leur but. — Le mur de M. Courbet. — Le plus misérable des mots. — Victor Hugo a toujours été socialiste. — Conclusion.

